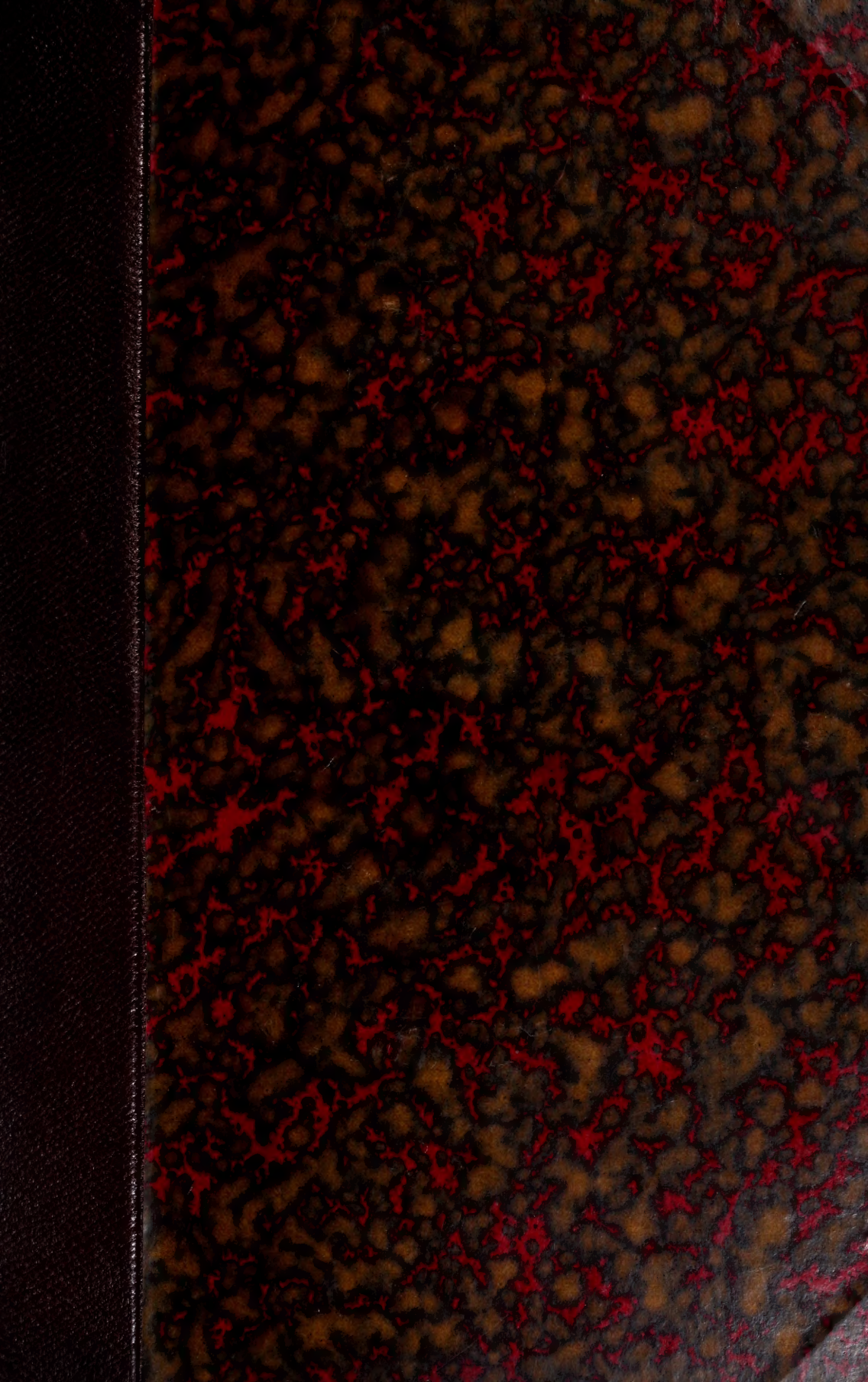
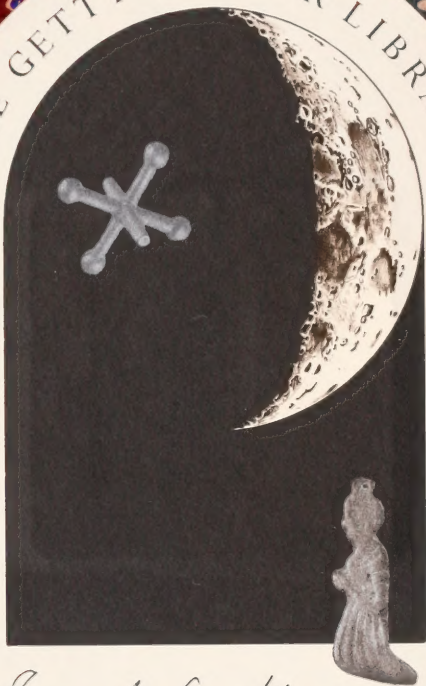


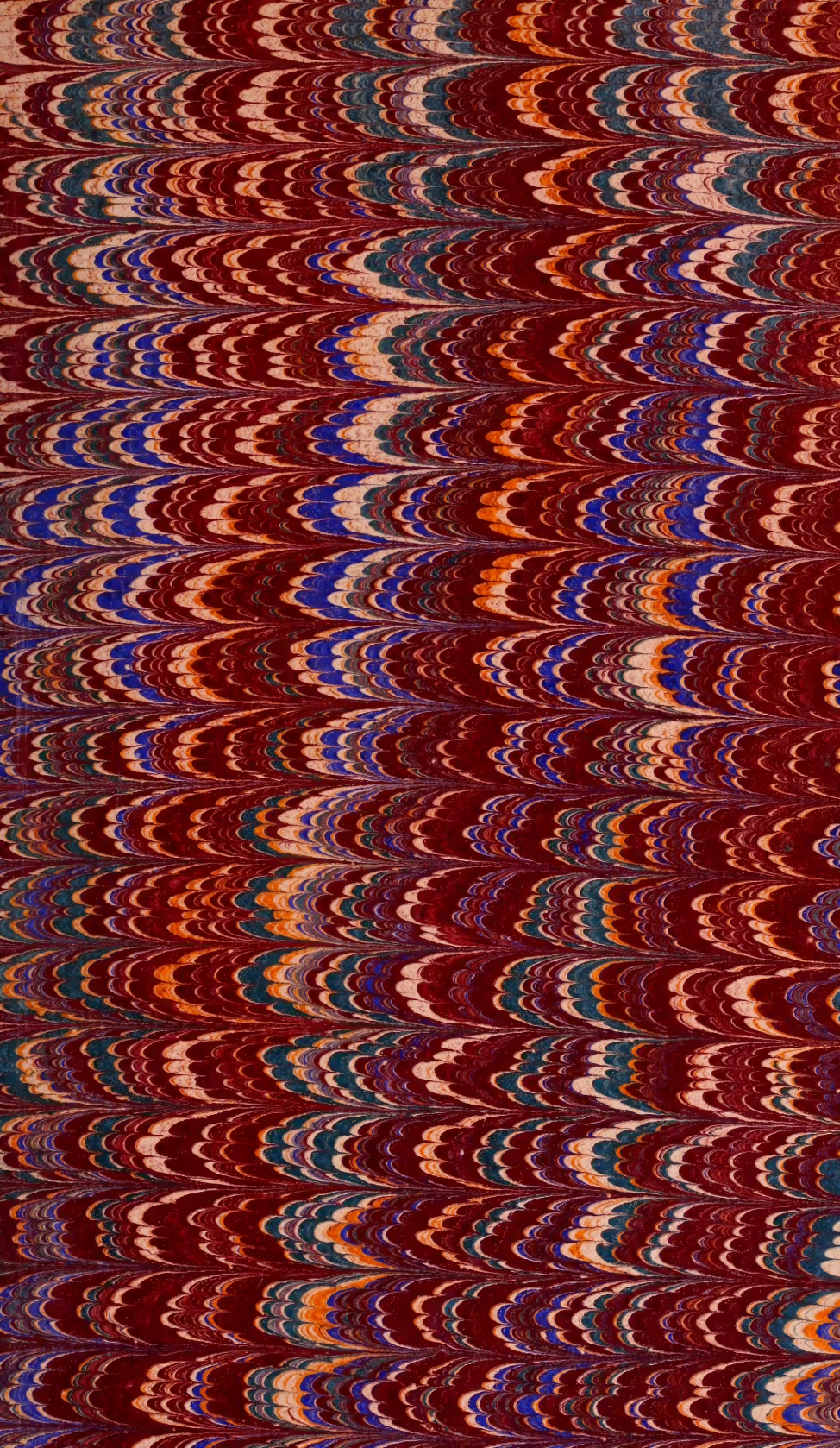


THE GETTY CENTER LIBRARY



*Why ask for the moon
When we have the stars?*

AS



SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE DE NANTES.

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE

DE NANTES

ET DU DÉPARTEMENT DE LA LOIRE-INFÉRIEURE.

TOME SECOND.

NANTES,
A. GUÉRAUD & C^{IE},
IMPRIMERIE-LIBRAIRIE-LITHOGRAPHIE,
PONT D'ORLÉANS.

—
1862.

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE DE NANTES.

EXTRAITS

DES

PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES.

SÉANCE DU 7 JANVIER 1862.

Présidence de M. Th. Nau.

Le Procès-verbal de la séance précédente est lu et adopté.

Les objets suivants sont déposés sur le bureau et offerts au Musée : 1° le bois d'une gravure destinée à illustrer quelque ouvrage du xvi^e siècle, donné par M. Nau;

2° Un clou de porte provenant d'une habitation du xvi^e siècle, appelée le Grand-Logis, dans la commune de Châteaumur (Vendée), donné par M. Parenteau;

3° Le plâtre d'une tête d'ange dont l'original a été trouvé dans le jardin de M. de Beauvoys, médecin à Seiches (Maine-et-Loire); jardin sur l'emplacement duquel existait jadis une chapelle, construite par *Jean de Lespine*. Ce moulage est offert, au nom de M. de Beauvoys, par M. Viaud Grand Marais, de Nantes.

La Société reçoit, pour sa Bibliothèque, les publications suivantes :

1° *Bulletin du Bouquiniste*, janvier 1862;

2° *Revue de l'Art Chrétien*, par M. l'abbé Corblet, n° 3, mars 1861.

La correspondance comprend une lettre dans laquelle M. le docteur Thibaud, par raison de santé, donne sa démission de membre de la Société.

Dès le commencement de la séance, l'attention de la Société avait été éveillée par l'annonce de la découverte, en Vendée, de bon nombre d'ustensiles en bronze, dont M. le baron de Girardot était devenu, par voie d'acquisition, l'heureux possesseur, au moment où ils allaient disparaître sous le marteau d'un marchand de fer.

L'arrivée de M. le baron de Girardot, apportant deux des objets découverts, permet de connaître l'historique de cette découverte, qu'il raconte ainsi. En abattant un chêne énorme, un paysan d'une localité dont il a été jusqu'ici impossible de savoir le nom, mit à découvert une assez grande quantité de marmites en bronze, les unes entières, les autres fragmentées, et deux ou plusieurs flambeaux également en bronze. Il avisa de sa découverte un propriétaire voisin, en lui faisant connaître que ces objets sans valeur seraient emportés à Nantes et vendus. Celui-ci fit part de ce propos à M. Aubron, chef de bureau à la Préfecture, qui en donna avis à M. de Girardot. A la suite de démarches actives, on finit par découvrir l'acheteur, de la boutique duquel ils passèrent dans le cabinet de M. de Girardot.

Celui-ci livre ces objets à l'examen de la Société, et provoque la discussion sur l'époque à laquelle on peut les faire remonter. Les avis se partagent. Tandis que les uns n'hésitent pas à les attribuer au 1^{er} siècle, d'autres inclinent pour le XII^e et même pour une époque plus rapprochée de la nôtre. La question demeure sans solution. Tout fait croire cependant que, d'ici la prochaine réunion, quelqu'un des membres présents fera sur cette découverte un travail qui élucidera les diverses questions qu'elle a provoquées.

Des remerciements sont votés à M. de Girardot pour cette communication.

M. de la Nicollière appelle l'attention de la Société sur deux notices insérées dans la *Revue des Sociétés savantes*. L'une est une biographie de M. Bizeul; l'autre, un compte rendu, par M. Dauban, du *Bulletin* de la Société.

Ces deux articles sont lus par le Secrétaire. Après cette lecture, M. de Girardot prend la parole pour rappeler que le ministre de l'instruction publique a réclamé le concours de la Société archéologique pour la confection de la *Géographie des Gaules* et du *Répertoire archéologique de la France*; qu'il serait désirable et de l'intérêt de la Société qu'elle fit preuve de bonne volonté, en secondant les vues du ministre et en lui adressant quelques travaux.

Un membre répond que déjà la Société académique a envoyé au ministre un assez grand nombre de documents relatifs au deux travaux demandés; qu'un assez important se trouve parmi les papiers légués à la Bibliothèque de Nantes par les héritiers de M. Bizeul; c'est un dictionnaire des noms anciens de lieux, auquel notre regrettable collègue venait de mettre la

dernière main quand la mort l'a frappé. Ce dictionnaire pourra être adressé au ministre, dès qu'on aura levé les scellés apposés sur les papiers de M. Bizeul.

Avant de passer à l'ordre du jour, on procède à l'admission de deux membres résidants :

M. Soulhart et M. le docteur Viaud Grand Marais sont admis à l'unanimité.

M. le vicomte de Kersabiec a la parole, pour donner lecture de la suite de son Étude sur Saint-Félix.

Les remerciements de l'assemblée prouvent à M. de Kersabiec l'intérêt qu'elle a pris à ce consciencieux et intéressant travail.

Après la lecture, par M. Stéphane de la Nicollière, d'un document du XIII^e siècle, quittance de Florent de Hainault, la séance est levée.

SÉANCE DU 4 FÉVRIER 1862.

Présidence de M. Th. Nau.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu et adopté.

MM. le docteur Viaud Grand Marais et Soulhart, récemment admis dans la Société, prennent séance.

Est déposé sur le bureau un volume des mémoires de la Société d'Agriculture, Commerce, Sciences et Arts du département de la Marne, année 1861.

M. Viaud Grand Marais parle de statues en pierre qui ont été découvertes aux Couëts et promises à la Société ; il demande ce qu'elles sont devenues ? — M. Nau répond qu'elles sont toujours attendues. — M. Viaud se charge d'en reparler à qui de droit.

L'ordre du jour appelle la lecture d'un travail de M. Parenteau intitulé : *Fouilles archéologiques*. Dans ce mémoire, qui intéresse au plus haut point l'assemblée et qui sera publié *in extenso* dans le Bulletin, l'auteur passe en revue les diverses trouvailles archéologiques faites dans ces derniers temps, en Vendée, au pont Perrin et au pont Sarrazin sur le Lay, et plus près de nous à Rezé, trouvailles qui ont enrichi notre Musée et aussi les collections particulières. — Des planches gravées sur pierre par M. Parenteau lui-même relèvent encore le mérite de ce mémoire.

La séance est levée.

SÉANCE DU 11 MARS 1862.

Présidence de M. Th. Nau.

Le procès-verbal de la séance de février est lu et adopté.

M. Buron, architecte, fait don au Musée du portrait au pastel de M. Grolleau, ancien ingénieur en chef des ponts et chaussées à Nantes, auquel on doit la conservation de la Cathédrale, que les hommes de 93 voulaient raser, pour

établir sur son emplacement une promenade ou même d'autres constructions.

M. Nau offre un poids de filet en terre cuite, trouvé aux Boisselées, dans la commune de Saint-Même.

La correspondance comprend une lettre de Monseigneur l'évêque de Nantes, annonçant que la fabrique de Notre-Dame de Grâce consent à céder l'autel du XIII^e siècle qui existait dans l'ancienne église de cette paroisse.

L'ordre du jour appelle M. de la Nicollière à donner lecture d'un travail intitulé : *Lettre de Rémission sous François I^{er}*.

Cette étude, mi-sérieuse, mi-facétieuse, est écoutée avec intérêt.

M. Van Iseghem communique les plans de l'ancienne Chambre des Comptes. La Société examine avec une vive attention ces curieux documents, d'autant plus précieux qu'ils sont les seuls vestiges d'un monument qui n'existe plus.

La séance est levée après cette communication.



ANALYSE DES PROCÈS-VERBAUX

DES

SÉANCES DU 9 AOUT 1845 AU 7 DÉCEMBRE 1858.

(Suite. — Voir tome premier, p. 475.)

SÉANCE DU 3 JUIN 1851. — *Présidence de M. Th. Nau.* — D'après un renseignement fourni par M. Fillon, M. Nau a obtenu de Frossay un tableau de 1756, représentant la cathédrale et le château. M. le curé de Frossay a bien voulu se charger d'en obtenir le don pour le Musée archéologique, où il est déposé. — M. Bizeul demande si la Mairie veut bien accorder à la Société le droit de se réunir dans une autre partie de l'Hôtel de Ville, et reçoit de M. le Président la complète assurance du bon vouloir de la municipalité nantaise.

SÉANCE DU 1^{er} JUILLET 1851. — *Présidence de M. Th. Nau.* — MM. Caillaud et Ogée fils sont reçus sociétaires. — M. Talbot lit un consciencieux travail sur l'origine des mots de la langue française actuelle. Cette lecture, écoutée avec un vif intérêt par tous les auditeurs, fait naître le désir unanimement exprimé de voir cette œuvre remarquable figurer dans le bulletin archéologique de l'*Association bretonne*, et contribuer ainsi à acquitter la dette de la section nantaise, qui fournit, hélas! trop peu d'aliments à cette publication. — MM. Vandier et Van Iseghem entrent dans quelques explications sur les découvertes que provoquent les travaux de terrassement opérés pour l'agrandissement de la place de la Duchesse-Anne. — M. Guéraud fait la remise de deux médailles en cuivre, qui ne sont, il est vrai, que la grossière reproduction d'un grand prix de Rome, mais se rapportent aux Sablé, peintres avantageusement connus. Jacques surtout acquit une haute réputation, et la ville lui devait un tableau placé autrefois au palais de la Bourse, représentant la réception, à Nantes, de l'Empereur Napoléon I^{er}, avec une foule de portraits d'un vivant intérêt pour la localité. On se défit plus tard de cette toile à un assez bas prix.

SÉANCE DU 5 AOUT 1851. — *Présidence de M. Th. Nau.* — M. Vandier, rapporteur de la Commission désignée pour assister aux fouilles opérées rue

du Port-Maillard, rend compte des découvertes obtenues, consistant en inscriptions romaines, briques, médailles, etc.... Cet intéressant rapport est déposé aux archives. — M. Van Iseghem lui succède et fait circuler un dessin reproduisant les plan et coupe d'une caponnière ou casemate du château de Nantes. Il lit quelques détails à ce sujet, et son travail est également déposé aux archives. — Une discussion s'engage entre MM. Bizeul, Demangeat et Guéraud, sur l'étymologie de l'archidiaconné de la Mée, que les uns tirent de *media*, *moyenne*, et les autres de *meta*, *borne*. — M. Bizeul prend ensuite la parole pour annoncer la découverte qu'il a faite, en compagnie de MM. B. Fillon et A. Guéraud, d'un tronçon de voie romaine allant de Montaigu à Nantes.

SÉANCE DU 3 SEPTEMBRE 1851. — *Présidence de M. Th. Nau.* — Admission de MM. de Sesmaisons père, de Saint-Pern et Parenteau. — On présente à la Société des calques, au nombre de huit, pleins d'intérêt, représentant les parties anciennes de la Cathédrale que vont faire disparaître les travaux d'achèvement. Ils sont déposés aux archives. — M. A. Guéraud offre l'empreinte du sceau de Louis de Mars, abbé de Geneston en 1606. — M. le Président revient, à ce propos, sur l'autel de l'église de cette abbaye qu'il a déjà eu occasion de signaler, et exprime la nécessité d'attirer l'attention de l'autorité ecclésiastique sur ces curieux monuments, qu'il est si utile de conserver. — M. Bizeul lit un mémoire sur les antiquités celtiques du pays de Retz, et sur un camp situé dans l'île Dung, près le lac de Grand-Lieu.

SÉANCE DU 4 NOVEMBRE 1851. — *Présidence de M. Th. Nau.* — M. le baron de Wismes captive l'intérêt par les attrayants détails qu'il donne sur la cathédrale de Chartres, ses clochers et ses admirables verrières. Visitant cette basilique avec la préoccupation d'y rencontrer quelques renseignements sur l'hermine bretonne, servant à éclaircir la question de savoir « si cet attribut héraldique était employé dans les armoiries de la province ou des ducs avant ou après Pierre Mauclerc », il donne des remarques et des rapprochements qui dénotent une étude sérieuse et approfondie du sujet. Divers portraits des princes bretons de la maison de Dreux figurent aux vitraux de Chartres, ce qui s'explique par la proximité de Dreux, patrimoine de la famille de Pierre Mauclerc, et par la piété de ces illustres seigneurs envers la cathédrale, qui doit à leurs libéralités son portail méridional. Longtemps, dans une des figures de cette verrière, on a cru voir le portrait du célèbre Abailard ; mais c'est le portrait d'un prêtre nommé Petrus Bol, très-probablement chanoine du lieu. M. de Wismes passe ensuite en revue les musées de la ville et ses monuments, etc., et termine en signalant l'existence d'un seigneur du Pallet (Loire-Inférieure), inconnu, suivant lui, *Daniel de*

Palatio, contemporain de la naissance d'Abailard. — M. Guéraud remet à la Société le résumé des séances de la Société archéologique du Mans, œuvre de M. Drouet, archéologue distingué de cette ville, autrefois propriétaire dans notre département. — M. Guyot de Salins s'étend ensuite sur les monuments de Quimperlé et les curiosités de cette ville et des environs. Enfin, il recommande à l'attention un cadran du plus grand mérite existant dans un vieux couvent situé près d'Audierne, communément appelé la *Capucinière*. Cette dernière communication donne occasion de citer un cadran à peu près de même valeur qui se voit à la cure de Béré. — M. l'abbé Rousteau signale une erreur dans la nouvelle édition du Dictionnaire d'Ogée, relativement à Blanche-Couronne. On y lit que « l'église de l'abbaye est détruite, » tandis que, dans une visite toute récente, il a pu lui-même en constater l'existence. On lui a également montré des papiers qui peuvent offrir beaucoup d'intérêt, et dont il serait possible d'obtenir communication.

SÉANCE DU 2 DÉCEMBRE 1851. — *Présidence de M. Vandier*. — M. Guyot de Salins rend compte d'un voyage archéologique fait par un certain nombre de membres de la Société, à l'ancienne abbaye de Villeneuve, et signale le fragment de pierre tombale d'Olivier de Machecoul, etc.... — M. Vandier résume ensuite, avec beaucoup d'intérêt, les travaux du congrès scientifique de Luxembourg. — M. de Wisnes lit une notice sur Morlaix et ses monuments, après laquelle on procède à l'élection d'un membre du Comité central, en remplacement de l'abbé Delalande, objet des regrets de la Société. — M. Driollet est nommé à l'unanimité. — M. Rousteau fait connaître des détails biographiques curieux sur l'abbé de Prières Jean Raoul, dont le musée possède un fragment de la dalle funéraire, sur laquelle on lisait jadis l'inscription suivante, dont il ne reste plus que les mots en MÉDIUSCULES :

*Dignus prælatus Johannes Radulphi vocatus,
Sacrae scripturae doctor, clarae geniturae,
Vir custos morum, miserum spes, lux monachorum,
ABBAS DE PRECIBUS, VERMIBUS ECCE CIBUS,
CUI BENEDICENDI POPULO, MITRAMQUE GERENDI,
GRACIA primo datur, huic caelica pax tribuatur.*

SÉANCE DU 6 JANVIER 1852. — *Présidence de M. Th. Nau*. — Communication de M. Guyot de Salins au sujet du jubé de Quimperlé. — Démission de M. Hignard. — Proposition relative à l'érection d'un tombeau au savant abbé Delalande. — Lettre de M. d'Arondel sur la découverte d'une ancienne route, allant du lac de Grand-Lieu au Port-Saint-Père. — Observation de MM. Bizeul, Demangeat et Guéraud sur l'origine du nom de Grand-Lieu, substitué à celui de Grand Lac. — Dissertation sur la Motte Margolle. — Lecture

du travail de M. Bizeul sur Rezé et le pays de Retz. — Discussion sur la seigneurie de Bougon et la signification du mot Restail. — Compte rendu, par M. de Wismes, de l'ouvrage de M. de Rougé, conservateur du musée Égyptien du Louvre.

SÉANCE DU 3 FÉVRIER 1852. — *Présidence de M. Th. Nau.* — Admission de MM. Daniel-Lacombe, Mollat et Blanchard, avocats. — Titre de membre correspondant donné pour la première fois à M. Drouet, directeur du musée du Mans. — Observation de M. Bizeul, sur les textes cités pour Grand-Lieu. — Des habitants de Guérande réclament l'intervention de la Société pour la conservation d'une de leurs portes de ville. M. le Président est chargé de faire une démarche auprès du Préfet, afin de prévenir cet acte de vandalisme. — Congrès de Luxembourg. — Médaille gauloise offerte par M. Bizeul. — MM. Huette et Parenteau acceptent la mission d'essayer de faire entrer au Musée les médailles de la Bibliothèque de Nantes. — Continuation de la lecture du travail de M. Bizeul sur Rezé. — Observations diverses de MM. de Wismes, Demangeat et Nau, sur quelques antiquités locales.

SÉANCE DU 2 MARS 1852. — *Présidence de M. Th. Nau.* — Don par M. Houdet du curieux tombeau de Tiffanges. — Vases offerts par M. Nau. — M. Bizeul proteste énergiquement contre la destruction de l'ancien carrelage émaillé de l'église de l'abbaye de Redon. — M. Demangeat répond, par des documents sérieux, aux demandes présentées par M. Bizeul sur l'origine du nom de Grand-Lieu. — Communication de M. Vandier, sur l'histoire municipale d'Angers. — Rapport de M. Parenteau au sujet des médailles conservées à l'Hôtel de Ville. — Notice, par M. de Wismes, sur l'histoire du verre. Observation de divers membres à ce sujet. — Éperon antique présenté par M. Petit.

SÉANCE DU 6 AVRIL 1852. — *Présidence de M. Th. Nau.* — Admission de MM. Pellerin et Crahais. — Vase offert par M. Parenteau. — Observations de M. Bizeul sur diverses publications savantes, et la création d'une bibliothèque de la Société. — Suite des communications de M. Vandier sur les antiquités d'Anjou. — Renseignements donnés par MM. de Cornulier et Phelippes-Beaulieux, sur divers objets antiques; par M. Vandier, sur la statue de la Vierge des Irlandais (communauté supprimée). — Traits d'histoire locale tirés de la Vie de saint Bernard, par M. Carissan. — Brique émaillée provenant du château de Thouars, offerte par M. de Wismes.

SÉANCE DU 4 MAI 1852. — *Présidence de M. Vandier.* — Rapport de M. Vandier, sur les restes d'une ville romaine trouvés à Mambrey (Haute-

Swône). — Opinion de M. le docteur Maréchal sur l'existence d'établissements philanthropiques chez les anciens. — M. Fabré prend la parole sur ce même sujet, et soutient la thèse contraire avec une érudition on ne peut plus heureuse, pour l'à-propos de ses souvenirs. — M. Demangeat établit également que les recherches les plus minutieuses n'ont pu faire retrouver d'hôpitaux dans la Rome des Césars. — M. l'abbé Faucheur communique à la Société un manuscrit enluminé fort curieux.

SÉANCE DU 1^{er} JUIN 1852. — *Présidence de M. Nau.* — M. G. Demangeat donne lecture de la première partie de son travail, sur les deux Lambert, comtes de Nantes, étude consciencieuse et savante puisée aux textes originaux et écoutée avec l'intérêt le plus soutenu. — M. Thibéaud, avocat, présente quelques observations sur la déchéance de Louis le Débonnaire. — M. Armand Guéraud prend ensuite la parole, et fait connaître de curieux détails sur les châteaux de Sablé, de Juigné, l'abbaye de Solesmes, le manoir de Verdelles, etc.... — M. Bizeul fait lire quelques notes extraites de son histoire de Blain, sur Philippe Le Noir de Crevain, pasteur protestant, dont l'ouvrage vient d'être récemment publié par M. Vaurigaud, ministre de l'église réformée de Nantes.

SÉANCE DU 6 JUILLET 1852. — *Présidence de M. Th. Nau.* — M. Couëssel est admis comme membre titulaire, et M. Guignard en qualité de membre correspondant. — M. G. Demangeat donne la suite de son savant travail sur les deux Lambert, comtes de Nantes, et examine longuement si cette ville a été livrée aux Normands par l'un de ces comtes. — M. Bizeul fait lire son Histoire de Blain, qui fait connaître les divers états de ce pays : Blain, bourg ; Blain, château, sous la domination des seigneurs du même nom, puis, au XIII^e siècle, des Clisson et postérieurement des Rohan. — M. Driollet entretient la Société du projet de transférer le Musée archéologique à l'ancien hôtel de la Monnaie, dans lequel plusieurs pièces du rez-de-chaussée seraient utilisées dans ce but.

SÉANCE DU 3 AOUT 1852. — *Présidence de M. Th. Nau.* — M. Vandier continue son travail d'analyse sur la publication angevine : *Bulletin de la Société d'Agriculture* ; il passe en revue un certain nombre d'antiquités celtiques, gallo-romaines, mérovingiennes, etc.... ; puis arrive à la pile de Cinq Mars, et aux diverses conjectures établies sur la destination présumable de ce monument. — Après cette lecture, M. Bizeul croit devoir relever comme une erreur la manière d'écrire Cinq Mars. Ce nom, qui du reste est celui de la commune, doit s'écrire Saint Mars, et n'est autre que Saint Médard. Il conclut de là que la lettre terminale doit être un d et non un s. — Il

communiqué ensuite une note pleine d'intérêt sur Pierre Landais, dont il faut écrire le nom LANDOIS, comme le porte sa propre signature. Ce personnage appartenait à un rang assez élevé de la société, était noble bourgeois ; son père était noble, ainsi que Jeanne de Moussy, sa femme ; avant d'être trésorier, il avait fourni au duc François II pour une somme considérable d'étoffes de soie. — Communications de M. Armand Guéraud, sur le camp de la Bourdinière, en Pannecé.

SÉANCE DU 7 SEPTEMBRE 1852. — *Présidence de M. Th. Nau.* — L'ordre du jour appelle la lecture du compte rendu de M. l'abbé Fournier, curé de Saint-Nicolas, sur son voyage en Normandie (juillet et août dernier), en compagnie de M. Nau. Ce rapport, dont l'étendue ne permet que de lire la première partie, est écouté avec une attention soutenue, pendant près de deux heures, par la Société, captivée par les peintures animées, le style brillant et rapide du savant narrateur. Pontorson, le mont Saint-Michel, Avranches, Grand-ville et surtout Notre-Dame de Coutances sont tour à tour l'objet de descriptions attrayantes et de réflexions profondément senties. Dans leur visite à la célèbre basilique, les deux voyageurs étaient accompagnés par M. de Lamarre, savant distingué et grand vicaire de Coutances, qui, dans une monographie remarquable de cette belle cathédrale, essaie de soulever le voile recouvrant l'origine mystérieuse de l'art ogival, en lui attribuant la Normandie pour berceau. — Après quelques instants de repos consacrés à l'examen des dessins de cet important ouvrage, M. le baron de Wismes prend la parole au sujet de découvertes de ruines romaines, et la séance se termine par la décision d'une promenade archéologique au château de Blain, fixée au 12 septembre

SÉANCE DU 5 OCTOBRE 1852. — *Présidence de M. Th. Nau.* — La Société admet au nombre de ses membres le docteur Anizon. — M. G. Demangeat lit une note sur l'histoire de la Châtellenie et des seigneurs de Champtoceaux, faisant jadis partie de la Bretagne. Son récit est accompagné d'explications du plus haut intérêt. — M. le docteur Mauduit présente à la Société M. le baron de Rudbeck, archiviste de la Couronne à Stockholm, de passage à Nantes. Ce jeune savant suédois donne d'intéressants détails sur l'analogie et la ressemblance frappante de divers instruments recueillis dans nos tombeaux celtiques, et ceux trouvés dans les tumuli scandinaves. — M. Vandier lit ensuite une notice assez étendue sur les objets antiques récemment trouvés à Rezé, remis par M. Sabot, agent voyer, auquel on en doit la découverte. — M. B. Fillon lui succède, et s'attache à prouver qu'à Rezé était le *Ratiastum*, ville rivale de Nantes, possédant un atelier monétaire. La série de monnaies provenant de cette localité lui a démontré que

la ville de Ratiæ avait subsisté jusqu'à Charles le Chauve, et par conséquent jusqu'à l'invasion des Normands danois. Il parle aussi d'un indice qu'un cas fortuit lui a procuré au sujet de la situation de l'ancien *Corbilo*. Un canton du nom de CORBILON existe encore à l'entrée des marais de Montoir; peut-être des fouilles convenablement dirigées produiraient des résultats satisfaisants. — Après ces communications, d'un intérêt toujours croissant, M. l'abbé Fournier reprend la lecture de la seconde partie de son voyage en Normandie. Il jette en passant un mot d'éloge aux églises de Saint-Pierre et Saint-Nicolas de Coutances, et s'arrête un instant à Saint-Lô : la cathédrale de Bayeux lui fournit le sujet d'une étude aussi sérieuse que celle de Coutances; puis, vient la belle église de Notre-Dame de Nouré, près Bretteville. Enfin, il termine cette seconde partie de son travail par une description intéressante des magnifiques granges de l'abbaye d'Ardenne.

SÉANCE DU 2 NOVEMBRE 1852. — *Présidence de M. Th. Nau.* — Admission de M. l'abbé Souriceau. — M. le général Marion de Beaulieu a la parole pour faire une communication au sujet du buste du sénateur Cacault, renseignements qu'il tient de son ami M. Malary, architecte à Paris. — M. Armand Guéraud lui succède, et rend compte d'une excursion archéologique aux châteaux d'Oudon et de Champtoceaux. La tour d'Oudon, bâtie en 1392, par le sire de Malestroit, fut plutôt élevée pour défendre le passage de la Loire, que pour observer la frontière angevine. Dans cette localité naquit le père Bonaventure de Sainte-Anne, de l'ordre des Carmes, auteur d'un ouvrage publié à Metz, sous le titre de : *Défense de l'autorité de notre saint Père le Pape contre les erreurs de ce temps. 1658.* — M. le baron de Rudbeck prend part à une discussion soulevée par M. le docteur Mauduit, au sujet d'une épée de bronze imitée de l'antique que ce dernier présente à la Société. — M. Bizeul donne quelques dates historiques qu'il assigne aux diverses constructions du château de Blain.

SÉANCE DU 7 DÉCEMBRE 1852. — *Présidence de M. Th. Nau.* — MM. Ducou-dray-Bourgault, et Livet, maître de pension, sont admis à l'unanimité. — M. G. Demangeat est appelé à terminer la lecture de son excellente notice sur les deux Lamberts, comtes de Nantes. Dans un résumé succinct et semé de citations empruntées aux sources les plus sûres, il s'attache à compléter ses deux précédentes lectures, en racontant la ruine de Lambert II, et les importants résultats qu'elle eut pour l'indépendance bretonne ainsi que les descendants de Charlemagne. Un fait important ressort de ce travail, c'est l'élévation de Robert le Fort, enrichi des dépouilles de Lambert par Charles le Chauve, et dont il prouve l'origine saxonne d'après les chroniques; entre

autres, le chroniqueur Aimoin et l'histoire de l'abbaye de Saint-Benoît-sur-Loire. — M. Guyot de Salins, dans un travail archéologique, entretient ensuite la Société de divers monuments de Bordeaux et de Saintes, récemment visités par lui. Parmi les vestiges de l'antiquité romaine il classe le temple romain dit des Piliers de Tutelle, des autels trouvés au ^{xv}^e siècle dans l'enceinte du château Tropeyte ou Trompette, aujourd'hui démoli; des chapiteaux, quelques débris de murailles antiques, puis le vieil amphithéâtre connu sous le nom de palais Gallien. Les monuments chrétiens de Bordeaux offrent à ses appréciations une riche moisson de détails. Glissant rapidement sur les églises secondaires, il retrace plus spécialement les beautés de la basilique Saint-Michel, de la noble métropole de Saint-André, de la vieille église Sainte-Croix. Revenant à Saintes, il termine par Saint-Eutrope et l'église Notre-Dame ou Sainte-Marie, réduite aujourd'hui à la déplorable condition d'écuries de casernes. — M. l'abbé Fournier lui succède, et déroule devant son auditoire les magnifiques panoramas qu'offrent les cités de Caen, *la ville des clochers*, et de Rouen. Il passe en revue les monuments religieux qui se dressent autour de lui : Saint-Étienne, Notre-Dame, Saint-Nicolas, Saint-Jean, Saint-Pierre, la Trinité, Saint-Maclou, Saint-Patrice, l'admirable basilique de Saint-Ouen, forment la troisième partie de sa notice, qu'il achève au milieu des applaudissements unanimes.

(La suite prochainement.)



NOTICE
HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE
SUR
L'ÉGLISE PAROISSIALE DE SAINT-SATURNIN
DE LA VILLE DE NANTES;
PAR
Stéphane DE LA NICOLLIÈRE.

LUE A LA SÉANCE DU 3 JUIN 1862.

Quàm dilecta tabernacula tua!

Psalm., LXXXIII, v. 1.

L'histoire d'une église paroissiale est, pour tous les habitants de son territoire, remplie de charmes et de touchants souvenirs. Dans son enceinte, l'enfance apprend à prier, et suivait d'un œil naïvement distrait et curieux les cérémonies du culte. L'antique bannière, la croix étincelante, le carillon des cloches, les majestueux accords des orgues, ont laissé des traces profondes dans nos jeunes imaginations. L'adolescence se rappelle sa première admission au banquet divin. Les jeunes époux sourient à l'autel qui reçut leurs serments, en songeant que là aussi s'unirent leurs pères. En s'agenouillant péniblement, le vieillard se surprend parfois à caresser du regard ces fonts sacrés où, lors de son entrée dans la vie, son front sentit s'épandre l'eau qui l'admettait dans la grande communauté chrétienne.

Aussi n'est-ce pas sans regrets que nous voyons de temps à autre disparaître quelques-uns de nos anciens temples. Pourtant, il faut l'avouer, aux constructions classiques et païennes du ^{xvii}^e et du ^{xviii}^e siècle, et surtout des premières années de celui-

ci, ont succédé, par un louable retour, les saines et magnifiques traditions du beau style ogival. Si les lignes droites et carrées des ordres grecs ont encore leurs nombreux partisans, qui les emploient avec avantage, du moins n'avons-nous plus à craindre l'accouplement de mauvais goût de la colonne corinthienne aux gracieux faisceaux du ^{xiii}^e, de la lourde frise toscane aux légères nervures de l'ogive.

Encore, dans cette substitution, y a-t-il de larges compensations. L'emplacement est le même. La tradition des vieux âges se continue dans le nouveau sanctuaire. Mais de l'église et de la paroisse dont nous venons esquisser quelques traits, que reste-t-il? Plus rien..... Jusqu'à son nom, tout à disparu. Quelques lignes disséminées dans les ouvrages des historiens de la cité, se copiant les uns les autres, rappellent vaguement sa mémoire, et semblent justifier la banalité de cette demande que nous fit une personne, occupée de travaux littéraires, de recherches scientifiques, de laquelle nous sollicitons quelques renseignements :

Saint-Saturnin ! où était-ce donc, ça?!!!!

Cependant, pour trouver la première mention de l'édifice dédié à l'apôtre du peuple de Toulouse, il faut remonter bien haut dans nos annales ecclésiastiques. Vers la fin du ^v^e siècle, tout au moins au commencement du ^{vi}^e (Mellinet dit 500; Travers, 505), Clément, treizième évêque de Nantes, fonda, dit-on, Saint-Saturnin. A l'appui de cette première date, l'architecte Fournier (*Histoire lapidaire de Nantes*, t. I, p. 161) donne l'inscription suivante, gravée en lettres gothiques, sur une pierre calcaire, détruite dans la chute de l'église (1) :

(1) Les caractères conviennent parfaitement à l'époque des grands travaux exécutés à l'église au ^{xv}^e siècle. Fournier a tiré la copie de cette inscription, refaite et sans doute alors substituée à une autre plus ancienne, d'un recueil composé par Guillaume Harel, mort en 1532. Le manuscrit original, exécuté d'après les ordres des Maires de Nantes, avait été communiqué à l'architecte. Il lui fut retiré en 1793, pour être jeté dans le bûcher avec le Livre doré de la ville.

Clément
Evêque de Nantes,
fut le fondateur
de cette église dédiée
à Mons^r S. Saturnin
l'an V^e.

Quels motifs firent agir le prélat? quelles raisons déterminèrent le choix du vocable? L'histoire enregistre une date et se tait sur le reste. Ogée ajoute : « Ce ne fut d'abord qu'une chapelle, qui fait aujourd'hui partie de la sacristie. Cette sacristie est effectivement voûtée en pierres et bâtie à l'antique. » Prenons acte de l'emplacement, sans chercher à pénétrer le sens de ces mots : bâtie à l'antique, employés par l'auteur du *Dictionnaire de Bretagne*.

A partir de cette époque, on doit franchir six grands siècles, afin de rencontrer une seconde trace de Saint-Saturnin. Dans le cours de cette longue période, elle subit les vicissitudes de la ville sous la domination mérovingienne. Comme elle, successivement pillée, ruinée, saccagée par les Normands, relevée ou reconstruite, pour être de nouveau « abattue rez terre » (suivant Albert de Morlaix), et enfin encore une fois renaître de ses cendres, à la voix fécondante et victorieuse d'Alain Barbe-Torte, lorsque ce pieux régénérateur de la nationalité bretonne s'ouvrant, de sa vaillante épée, un sentier au travers des ronces qui obstruaient les abords de la cathédrale, rappelait dans ses temples le Dieu de nos pères, proscrit par les farouches pirates.

Longtemps survécut le souvenir poignant des homicides pillards, et le peuple de la contrée, invoquant le Sauveur du monde, ainsi que la cour céleste, dans une calamité ou pour les biens de la terre, répétait, tout frémissant, la mémorable prière :

A furore Normannorum, libera nos, Domine.

En 1106 (D. Morice, *Pr.*, t. 1^{er}, col. 512), Alain Fergent, qui,

en cette circonstance, se qualifie comte de Nantes, et son épouse, Ermengarde, donnent à l'abbaye de Marmoutiers l'église de Sainte-Croix, sise dans les murs de la ville (*intra mœnia Nanneticæ urbis*), et celle de SAINT-SATURNIN. La comtesse, en ratifiant ce don et par forme d'investiture, déposa un couteau sur l'autel d'une chapelle située près du Bouffai (*Quemdam cutellum in capella juxta Bufetum*). Quelque temps après, Conan, leur fils, confirma cette donation, en plaçant dans la main du Prieur le pan de son manteau (*per pannum mantelli sui in manu Domni Willelmi Prioris*).

Les termes de cette donation sont précis, et ne laissent prise à aucune équivoque. Ils placent dans l'intérieur des murs l'église de Sainte-Croix, citée alors pour la première fois, et semblent, par leur silence à l'égard de Saint-Saturnin, exclure cette dernière de l'enceinte.

Cependant, nous avons peine à croire que jamais une muraille ait séparé les deux églises, vis-à-vis et à hauteur de la rue du Moulin.

Lecadre (pages 79 et 80) dit que l'église Saint-Saturnin était fort ancienne et terminait à l'ouest la seconde ville. La première, selon lui, enclose en 896, finissait aux rues Saint-Denis et Saint-Gildas (depuis des Carmélites). Mais, dans cette hypothèse, Sainte-Croix se trouvait tout à fait en dehors. D'ailleurs, il n'est ici question que de la haute muraille dont l'évêque Foulcher entourait sa cathédrale, et non du périmètre de la ville. La troisième ville, ajoute-t-il, fut reportée en 1213 jusqu'à Saint-Nicolas, par Pierre de Dreux, qui eut à lutter contre bien des obstacles.

M. Bizeul, notre savant et regretté confrère, dont l'opinion a bien son poids en semblable occasion, s'exprime ainsi au sujet de Saint-Saturnin : « On ignore la date de sa fondation, qui doit au moins remonter au ^{xii}e siècle, et au temps où le mur romain servait encore de défense; car elle appuyait son bout occidental sur ce mur et se trouvait ainsi complètement renfermée dans l'enceinte. » Ceci concorde avec l'opinion de Lecadre et des

historiens nantais relativement à la seconde enceinte, mais ne résout pas l'obstacle soulevé par la charte de 1106 (1).

Cependant, à bien considérer cette expression, *intra mœnia Nanneticæ urbis*, que nous voyons la difficulté de concilier avec le tracé des fortifications de la cité, ne pourrait-elle pas s'appliquer à l'enceinte du château du Bouffay ? En effet, le terrain sur lequel existe aujourd'hui Sainte-Croix en faisait alors partie, soit intégralement et comme enclave, soit par dépendance et comme annexe. Une tradition qui mérite toute créance, consignée par Mellinet dans ses annales, tradition que nous n'avons garde d'oublier, parce qu'elle établit d'une manière péremptoire l'ancienneté de Saint-Saturnin sur son heureuse et survivante voisine, confirme ce fait.

Alain Fergent, le donateur de 1106, au moment de la première croisade, assigna le château du Bouffay pour lieu de rendez-vous à ses preux Bretons. L'instant du départ arrivé, les soldats de la Croix, agenouillés dans le sanctuaire, reçurent et attachèrent avec un tel enthousiasme, sur leurs hauberts de mailles, le signe qui les enrôlait sous les bannières du Christ, aux cris de : *Dieu le veult !* que la chapelle du château, où s'accomplissait la cérémonie, prit de là le nom de Sainte-Croix et devint par la suite l'église et la paroisse de ce nom.

Veut-on d'autres exemples pris sur les lieux de transformations de chapelles seigneuriales en paroisses?..... Nous citerons l'église et la paroisse, aujourd'hui détruites, de Sainte-Croix de Mache-

(1) L'analyse du procès-verbal de la séance du 5 août 1843 mentionne ainsi une note sur des débris trouvés lors de la construction de la maison de M. Polo, en janvier 1834. « Dans la profonde excavation, remplie de déblais, où devait s'élever la maison de M. Polo, se montraient des débris de tuiles et du ciment romain. Ce qu'il y avait de plus remarquable, c'est que sous les fondations de l'ancien mur de ville, lequel soutenait l'église de Saint-Saturnin, il y avait pour premières assises, une vingtaine de pierres de granit ayant de cinq à six pieds de longueur sur deux ou trois de largeur, et dix-huit pouces d'épaisseur; ces pierres étaient creusées dans toute leur longueur d'une gouttière assez profonde : parmi elles étaient cinq à six fûts de colonnes ciselées, en pierre blanche. paraissant d'un beau grain et fort dure, etc., etc. »

coul, *oppidum Sanctæ Crucis*. Les églises et paroisses du Pallet et de Thouaré n'ont pas d'autre origine.

En outre, chacun sait qu'au moyen âge, les juifs se réfugiaient le plus près possible des habitations des seigneurs, dont ils achetaient fort cher la protection, souvent plus ou moins efficace. Or, la rue de la Juiverie atteste encore la proximité des confins du château des comtes de Nantes.

Il paraît donc probable que le suzerain, confirmant et ratifiant le don d'un de ses vassaux à l'abbaye de Marmoutiers, le rédacteur de la charte a voulu et entendu exprimer par ces paroles : *sitam intra mœnia Nanneticæ urbis*, la séparation entière de l'enceinte ou dépendance du château, de l'église désormais comprise dans les murs et le territoire de la cité. Cette désignation, inutile à l'égard de Saint-Saturnin, a l'avantage de faire concorder le texte de 1106 avec ce que nous savons de la disposition de nos vieux remparts.

Non contents de cette donation, les religieux de Marmoutiers obtinrent, en 1134, du duc Conan, une nouvelle cession des églises de Notre-Dame, Sainte-Croix, Saint-Saturnin et Saint-Aubin (Saint-Vincent). Puis ils firent confirmer ce don par le pape Innocent II, avec défense expresse de leur y faire trouble, sous peine d'encourir l'indignation des apôtres saint Pierre et saint Paul (Travers, p. 253).

Alors l'évêque de Nantes, qui tout d'abord avait protesté contre l'usurpation de son pouvoir et de son domaine, s'opposa sérieusement aux moines. Ceux-ci en appelèrent au Saint-Siège. Innocent II cita les parties devant lui. Malgré son grand âge et ses infirmités, Brice se rendit à Pise, où les moines, longtemps attendus, députèrent enfin l'un des leurs, prétendant que l'affaire ne pouvait être jugée, vu l'absence du duc. Innocent II accueillit favorablement le prélat, écouta ses raisons, interrogea ses témoins, au nombre desquels se trouvaient Rainerius et Akarias, prêtres de Saint-Saturnin, reconnu de bonne foi que les moines l'avaient surpris, et que les églises ou paroisses dont il s'agit étaient à la nomination de l'évêque, sauf Notre-Dame, appartenant

à Kemperlé. D'après cette bulle (D. Morice, *Pr.*, t. I^{er}, col. 571), les moines auraient, dans cette affaire, joué un rôle peu digne de leur caractère, allant même jusqu'à détourner des lettres que le Pontife romain les avait chargés de remettre au prélat nantais.

Ce dernier, de retour avec la bulle ci-dessus, datée du 22 avril 1135, obtint pleine satisfaction du duc, qui, par charte du 10 novembre de la même année (*ibidem*), donne et concède pour toujours à l'évêque et à ses successeurs, en déposant cette même charte de ses propres mains sur l'autel de Saint-Pierre, les églises de Sainte-Marie, Sainte-Croix, Saint-Saturnin et Saint-Aubin, situées entre les murs de la ville de Nantes (*infra Nanneticæ civitatis muros sitas*), promettant d'être son protecteur et son défenseur contre tous ceux qui voudraient à l'avenir le troubler dans cette possession.

On remarquera ici la version *infra muros* appliquée à Sainte-Croix et Saint-Saturnin, qui témoigne en faveur de ce que nous venons de dire au sujet de la charte de 1106. Mais si les moines de Marmoutiers se désistèrent de leurs prétentions, réalisées par la ruse (*privilegio subrepticie*), il n'en fut pas de même à l'égard de Sainte-Croix. En 1138, Conan, du consentement de l'évêque, leur en confirma de nouveau la propriété, augmentant les revenus, et, par accord passé entre Brice et l'abbé de Marmoutiers (D. Morice, *Pr.*, t. I^{er}, col. 576 et 577), la présentation en fut dévolue successivement au chapitre et à l'abbaye. C'est de cette époque qu'elle date comme église paroissiale. Lui attribuer à ce titre une fondation antérieure, paraît impossible, lorsqu'on considère sa proximité de l'église Saint-Saturnin, à laquelle elle touchait pour ainsi dire, n'en étant séparée que par une rue d'environ trois mètres de largeur (1).

(1) Les églises de Saint-Saturnin, Saint-Aubin, Sainte-Croix, n'avaient point de curés propres. L'évêque, ne pouvant les servir par lui-même, les faisait desservir par des vicaires amovibles. C'était un reste de l'état primitif, selon lequel l'évêque était le seul curé de la ville, qu'il gouvernait par lui-même à la mère église, et au surplus par des prêtres, quand il ne pouvait pas suffire. (Travers, p. 254.)

Une seconde lacune se présente encore ici dans l'historique de notre église. Pendant deux cent soixante-huit ans, les annales nantaises ne nous fournissent que deux faits s'y rattachant indirectement : l'agrandissement de la ville et probablement du territoire paroissial, sous Pierre Mauclerc (1213), et la fondation sur ce même territoire du couvent des Carmes, en 1318.

« En 1406, le presbytère de Saint-Saturnin entra dans l'accroissement de l'église du lieu, par la permission du pape Benoist XIII, ainsi que la petite rue qui le tenait séparé de l'église. Il faut remarquer que les églises de Nantes étaient alors isolées, sans adjacence à aucun édifice profane. Le presbytère fut transféré dans un lieu appelé la *cave du Bouffay*, qui peut-être avait été de la paroisse de Sainte-Croix. Ce presbytère, d'abord fort bas, fut bâti presque à neuf l'an 1599, par le curé Guillaume Garnier, augmenté d'un cabinet avancé et exhaussé d'un étage, à condition de loger dans un des appartements les prêtres de chœur et le sacriste. ⁽¹⁾ » (Titres de l'église Saint-Saturnin.)

« Le grand pignon de l'église auquel le lutrin est attaché (1750), fut bâti l'an 1426, et l'église exhaussée de huit pieds l'an 1468, par l'ordonnance du grand vicaire dans sa visite ⁽²⁾. Il l'ordonna aux fabricqueurs sous peine d'excommunication, attendu la négligence des paroissiens à exécuter les ordonnances qu'on leur avait faites précédemment. La vieille charpente fut descendue, jugée très-ancienne, et refaite à neuf. » (Travers, t. I, p. 468.)

A ce qu'on vient de lire se borne à peu près tout ce que l'Historien des évêques de Nantes a cru devoir dire de l'ancienne paroisse dont il était le vicaire. On peut donc s'étonner, à bon droit, de la courte mention que lui ont fournie les titres nombreux

(1) Il était dans la rue de la Belle-Image, au côté d'occident.

(2) Déjà le terrain de ce quartier avait subi des exhaussements considérables, comme le prouve la découverte de constructions gallo-romaines rencontrées à 5 mètres au-dessous du sol actuel, par M. Driollet, lors des fouilles qu'il exécuta, afin de s'assurer de la solidité des murs de la façade de Sainte-Croix, quand il fut question d'y placer l'horloge de la ville.

qu'il avait en sa possession. Serait-ce parce que le chartrier de Saint-Saturnin ne contenait rien d'intéressant? Nous ne le pensons pas, et les détails dont'il se montre pourrait-on dire prodigue envers Saint-Nicolas, Saint-Clément et d'autres paroisses, dans le travail dont nous parlons ou dans son histoire manuscrite des conciles de la province de Tours, rendent moins excusable la négligence dont il fait preuve en cette circonstance.

Le fonds de Saint-Saturnin, tel qu'il est aujourd'hui aux archives de la Préfecture, se compose de :

1° Le cartulaire de Saint-Saturnin, dont M. de la Borderie parle ainsi à la page 93 du premier volume de la *Revue des Provinces de l'Ouest* : « Cahier in-quarto, en parchemin de 38 feuillets, numérotés anciennement de 1 à xxxix, parce qu'on a omis dans cette série le chiffre vii. Sur la couverture, aussi en parchemin, est écrit : « *C'est le libre rantier et autres enseignemens de la fabrique de l'yglise parochial de Saint-Saournin de Nantes.* » En effet, au folio 2 se trouve un ancien rentier de la paroisse Saint-Saturnin ; au folio 9 verso, l'inventaire des livres et ornements de la même église ; au folio 12, un inventaire partiel de ses titres. Ces trois pièces, les plus anciennes du volume, sont de l'an 1426, et d'une fort belle écriture. Le reste du cahier a été rempli postérieurement par la transcription de quantité d'actes divers, contrats de rente, ventes, testaments, partages, des ^{xv}^e et ^{xvi}^e siècles, contenant des dispositions au profit de la fabrique de Saint-Saturnin. »

2° Trois liasses : la première contenant les Fondations et Testaments ; la seconde intitulée : Liasse des Procédures ; la troisième, Titres divers.

3° Deux registres des délibérations du général de la paroisse : le premier, de 1750 à 1788 ; le deuxième, de 1788 à 1790. On nommait général de paroisse l'assemblée des marguilliers et fabricqueurs, réunie en chapitre, présidée par le plus ancien d'eux, et le plus souvent par le Recteur. Ces registres, dits aussi registres de paroisse, contenaient les procès-verbaux de ces délibérations ; on voit de suite de quelle importance ils sont pour l'histoire des églises.

Les archives municipales possèdent un dossier composé en général des procès-verbaux des différentes visites et états de lieux faits lors de la chute de l'église, desquels est extrait tout ce qui concerne cet événement.

Les registres de l'état civil, qui ne sont guère complets qu'à partir de 1668, remontent d'une manière plus ou moins suivie jusqu'au commencement du xvi^e siècle.

Dans cet ensemble de documents, nous n'avons point retrouvé la bulle de Benoist XIII qui autorise l'élargissement de l'église, ni aucun renseignement antérieur à 1426; ce qui prouve que malheureusement tout n'est pas parvenu jusqu'à nous, et que la partie la plus ancienne, partant la plus curieuse, n'existe plus.

C'est vraisemblablement à l'époque des grandes réparations, ou mieux de la reconstruction partielle dont parle Travers, qu'il faut reporter la mise en place des portes de Saint-Saturnin, que Guépin, dans son Histoire de Nantes (page 163), cite parmi les sculptures sur bois remarquables que le xv^e siècle avait léguées à la ville.

En 1467, le cimetière de Saint-Saturnin fut pollué par l'inhumation d'un excommunié non d'abord reconnu comme tel. Après « l'enlief du cadavre, » la réconciliation en fut faite de la manière la plus solennelle par l'évêque de Laodicée, Denis de la Loherie, député à cet effet par commission spéciale du cardinal de Saint-Laurent, chargé par le pape de régler cette affaire. (Original en parchemin, Titres divers.)

La plus ancienne école dont on trouve des traces à Nantes, est celle de Sainte-Croix, à laquelle succéda celle de Saint-Jean. En 1471, Guillemin de Launay dota richement cet établissement, qui prit alors le nom de son bienfaiteur et s'appela Saint-Jean-de-Launay; *schola Sancti Johannis de Alneto*. (Huet, *Annuaire de l'an XI*, p. 381).

La copie d'une transaction passée le 2 octobre 1475, entre maistre Mathieu, scolastique de l'église de Nantes, maistre d'escholle du collège Saint-Jean, et Marie Turmel, veuve du fondateur, ajoute plusieurs augmentations au premier acte de

fondation, daté du 15 juillet 1471. Entre autres dispositions empruntées par vidimus à cette dernière pièce, elle cite les suivantes :

Noble Guillemain de Launay, bourgeois de Nantes, donne une maison et son jardin, sis en la paroisse de Saint-Léonard, achetés de Jehan de Goulaine, joignant par-derrière au mur de clôture, et devant le pavé qui conduit de Saint-Léonard aux Changes⁽¹⁾, « pour en ycelle y tenir les escholles de grammaires, » sous condition de faire dire perpétuellement, le samedi de chaque semaine, « une messe o notte de l'office de Nostre-Dame, « en l'église de Saint-Saturnin de Nantes, à l'autel de Nostre-Dame-« de-la-Cité, quelle messe respondront les enfants gramoiriens « de la ditte escolle, qui, pour ce faire, fussent processionnelle-« ment menez et conduitz par lesditz maistres regens, deux à « deux, ensemble de la ditte escolle iusques à la ditte église, « chantans une hymne ou prose de Nostre-Dame, selou l'occur-« rence du temps, à l'arbitrage desditz maîtres, et à l'issue de « la ditte messe o notte dire o notte sur la tombe dudit de Lau-« nay, après son deceix, » les prières ordinaires, puis s'en retourner dans le même ordre. (*Archives de la Mairie.*)

Guillemain de Launay, qu'on peut à juste titre considérer comme le fondateur du collège de Nantes, car il n'y avait alors « nul eschollier fors aucuns gramoiriens, » mourut peu d'années après. Nous voyons (*Arch. de la Préf., liasse des Fond^{ons}*), le 18 juin 1475, sa veuve, Marie Turmel, donner de nouveau plusieurs rentes à la fabrique, afin d'obtenir à perpétuité la concession du tombeau et enfeu où reposait déjà son mari dans le cimetière. Le détail des ornements que la riche bourgeoise lègue à sa paroisse, est trop intéressant pour les passer sous silence :

(1) Cette maison, croyons-nous, devait-être aux environs de la place des Petits-Murs et de la rue du Cheval-Blanc.

On trouve le Valay, terre (paroisse du Bignon) franchie en 1461, en faveur de Guillaume et Perrot de Launay. Probablement c'est le même dont nous parlons. M. de Courcy attribue à cette famille le sceau donné par D. Morice, *Pr.*, t. II, pl. IV, n° 73 de..... à six champignons de..... 3, 2, 1, les pieds en bas.

(¹) Premièrement deux livres neufs en peau ou parchemin, écrits en lettres de forme (²); l'un garni de quatre boutons d'argent, couvert de lames d'argent, avec les images des quatre évangélistes sculptées et enluminées, contenant les évangiles; l'autre dans lequel sont les épîtres qu'on a coutume de lire pendant le cours de l'année, à chacun des divins offices de l'église, également recouvert de lames d'argent, avec les images de la bienheureuse Vierge Marie et des bienheureux Jean-Jacques et Saturnin. Au commencement du livre des évangiles sont écrites les paroles suivantes : Suit l'évangile de toute l'année; et au dernier folio, à la dernière ligne : Oui je ressusciterai lorsqu'en un

(1) *Primo duos libros novos in membrana seu pargameno, et litera formata scriptos, unum videlicet munitum desuper quatuor botonis argenti, coopertum laminibus argenti, cum sculptura seu pictura, ymagum quatuor evangelistarum, in quo euvangelia; et alium librum in quo epistole per anni circulum, in ecclesiis et divinis officiis legi consuecte respective continentur, desuper tectum similiter laminibus argenti ad imagines beate Marie virginis, beatorum Johannis Jacobi et Saturnini. In cujus evangeliorum libri principio, scripta sunt verba sequentia SEQUITUR EVANGELIA TOCIUS ANNI, et in ultimo folio eiusdem libri ac ultima linea scribuntur verba que sequuntur : ET EGO RESUSCITABO CUM IN NOVISSIMA DIE. Et in prima linea libri epistolarum predicti, continentur verba infra scripta, in vermiculo : DOMINICA PRIMA IN ADVENTUS DOMINI. Tamen adhuc precedunt tria folia, illi libro superaddita quorum trium foliorum primus incipit : ACCENTUS GRAVIS EPISTOLARUM. Necnon donavit tradidit et assignavit eisdem parochianis et fabrice, unam capellam damasti albi, videlicet casulam cum dalmaticis diaconi et subdiaconi munitis stolis, manipulis, albis, amictis, et zonis; duasque ymagines unam in Domini Nostri Ihu Xri aliam in beate Marie virginis ejus genitricis effigies, ac memoriam depictas duos que candelabra cupri ad destinendum unum ad sancti Jacobi, et aliud ad beate Marie Magdalene altaria in eadem ecclesia parochiali constructa et quatuor supplicia. Donavit que ultius et assignavit ipsa vidua, predictis fabrice et parochianis, unam archam sive coffrum et ornamenta ecclesiastica ibidem existencia. Videlicet : unum missale, unum calicem argenti, novem mapas lineas, unam mapam galice de doublier, tres servietas lineas, unum corporalem galice corporalier, coopertum panno sericei damasci albi, munitum lintheis ad consecrationem corporis Christi congruis, galice corporaulx. Tres casulas, duas videlicet panni cericei, damasci albi coloris, et aliam panni nigri Ostadie, galice d'Ostade, munitas suis stolis manipulis et zonis.*

(2) *LITTERA FORMATA, LETTRE DE FORME; c'était une sorte de caractère qui tenait lieu de notre romain, lorsque le gothique moderne régnait encore. La plupart des livres et surtout ceux d'église présentaient des lettres de ce format.*

jour nouveau. A la première ligne du livre des épîtres, sont peints en rouge les mots suivants : Premier dimanche de l'Avent du Seigneur. Cependant, ceci est précédé de trois feuillets ajoutés au livre, dont le premier commence : Chant grave des épîtres. Elle a encore donné, cédé et destiné aux mêmes paroissiens et fabrique, une chapelle de damas blanc, savoir : la chasuble avec les dalmatiques des diacre et sous-diacre, garnies des étoles, manipules, aubes, amicts et ceintures. Deux tableaux, l'un à la figure de N.-S. J.-C., l'autre à celle de la B. V. M., sa mère, peints en leur honneur. Deux chandeliers de cuivre, destinés le premier à l'autel de Saint-Jacques, le second à celui de la bienheureuse Marie-Madeleine, élevés dans cette église paroissiale; et quatre surplis. La même veuve a en outre donné et assigné à la fabrique et aux paroissiens, une caisse ou coffre et les ornements ecclésiastiques qui s'y trouvent, savoir : un missel, un calice d'argent, neuf nappes de lin, une nappe, dite en français de doublier, trois serviettes de lin, un corporal, dit en français corporalier, couvert de drap de soie de damas blanc, garni de linges propres à la consécration du corps de J.-C., dits en français corporaux, trois chasubles, dont deux d'étoffe de soie couleur de damas blanc, et l'autre de drap noir d'Ostade ⁽¹⁾, garnies de leurs étoles, manipules et ceintures.

C'est à la fin de cette période, ou au commencement de la suivante, que se rapporte un petit monument déposé au Musée d'archéologie. La grande majorité des habitants l'a encore vu en place : nous voulons parler du poteau cornier situé à l'angle des rues de la Poissonnerie et de la Casserie, portant d'un côté les statues des Enfants-Nantais, et de l'autre la figure du vénérable évêque auquel nos pères avaient élevé un autel. Sous un dais élégant, où l'ogive se marie agréablement aux pilastres sculptés de la Renaissance, était placée la statue du Pontife. La mitre, la

(1) DRAP D'OSTADE, espèce d'étoffe ancienne. Henry Estienne appelle des manches de deux paroisses, celles qui sont moitié d'Ostade, moitié de velours.

Robe fourrée, pourpoint d'Ostade. (BOREL.)

crosse et différentes parties ont été retouchées et repeintes à une époque récente. La main droite levée semble attirer et répandre les bénédictions célestes. A ses pieds est la tête et le haut du corps d'un taureau, emblème caractéristique suffisant pour désigner le premier pasteur de Toulouse, dont la présence sur le territoire qui lui était consacré, en face même de son église, est incontestablement justifiée auprès des patrons de la ville. Là, jadis, les cultivateurs des environs venaient en foule invoquer le bienheureux, lorsqu'une épidémie sévissait sur leurs troupeaux, ou qu'une maladie frappait leurs bestiaux. De nombreux et odorants bouquets témoignaient de l'efficace protection de saint Saturnin. Son image respectée surmontait la blanche nef, héraldique attribut de l'oublieuse cité, qui n'a pas daigné faire revivre cet antique et naïf souvenir de ses anciens âges.

Dans les premières années du xvi^e siècle, la peste sévit à Nantes avec rigueur, et frappa quantité de victimes. Diverses mesures salutaires des plus utiles, mais trop tardives, furent alors adoptées. La liasse des procédures contient, à ce sujet, une requête de la fabrique de Saint-Saturnin au Prévost de Nantes. Les boulangers en détail, ainsi que tous les autres marchands et gens qui, chaque jour, arrivent en grand nombre dans la ville, ont l'habitude d'attacher leurs chevaux près du pignon de l'église. Bien plus « au joignant du cymentière dudit lieu tirant du carrefour de la Laiterie au Bouffay, » existe un dépôt des ordures de toute espèce du quartier, que les fabricqueurs sont obligés de faire enlever à leurs dépens. Ils demandent donc une défense d'y rien jeter à l'avenir, et à percevoir une légère rétribution de quelques deniers sur ceux qui feront stationner leurs chevaux en cet endroit. Le Prévot décida : « Laquelle requeste ouye, actendu « que sont lieux adjacens et prouchains des saintz et sacrés « lieux, quelx par toute saison doivent estre plus nectz et carens « d'infection que aultres lieux, et que ce pourroit estre cause « de engendrer pestes et aultres maladies contagieuses, pour ce « que mesme c'est un des lieux plus hantés des gens notables de « ceste ville que aultres, et pour les processions qui se font par

« lesdictz parroissiens de jour en aultre autour de ladite église.
« Les fabricqueurs sont autorisés à prendre deux deniers tour-
« nois par chacun de ceux qui y estableront, par jour, et non
« plus; et aux habitans de mettre ou jetter contre ledict pignon
« des immondicitez, sous peine de soixante sous d'amende appli-
« cables à la justice et à la fabrique par moytié. »

Par le testament de Guillaume Picart, fondant, le 11 avril 1532, un légat de deux messes par semaines à l'autel de Notre-Dame-de-la-Cité, on voit combien étaient variées les espèces d'or et d'argent ayant cours. Il donne trois cents livres dites monnaies tournois « es espèces d'or et de monnoye qui ensuyvent, savoir :
« saize doubles ducatz, troys nobles à la rose, deux doubles de
« Henry, unze angelotz, ung alphonsin, trante-quatre escutz
« soulleil, dix-sept escuz couronne, seix francs à pied et à
« cheval, seix escuz Bretagne, deux riddes, quatre lyons, deux
« salut, deux vieux escuz et douze testons; le tout entreux
« aprécyé à ladicte somme de troys cents livres monnoyes
« tournois. »

Par acte du 16 décembre 1537, Michelle Moulmier, riche marchande, fonde et lègue : « Le pain benoist et vin du jour et feste
« de Pasques de chacun an qui a coustume estre, et sera à
« jamais au temps à venir, départy offert baillé, distribué et pré-
« senté aux paroissiens de ladicte paroisse qui recepvront Dieu
« ledict jour en ladicte église, sans lesdicts paroissiens ne fabric-
« queurs de ladicte paroisse en lever, prendre, demander ne re-
« cevoir aucune chose. »

Cette fondation, qui, si elle ne concerne pas la communion sous les deux espèces, prouve du moins qu'avec le pain, on distribuait aussi du vin bénit, en mémoire sans doute de cette coutume, était faite moyennant 20 livres tournois de rente, augmentées de dix autres au décès de la fondatrice. Sur cette somme devaient être prélevées dix livres pour l'acquit d'une messe de requiem à note, avec diacre et sous-diacre, le lendemain de Pâques. En outre, le recteur ou vicaire devait, à l'issue de la messe du jour de Pâques, faire dire des prières par tous ceux qui avaient com-

munié , pour la famille des donataires. Puis , être « mis et entre-
« tenu au dos du pilier de la Trinité qu'est davant ledict aultier
« Sainct-Mathurin , épitaphe par escript desdictes fondations et
« chacune , pour exhorter le peuple à prier Dieu pour les âmes
« de ladiete Moulnier et de ses parentz et amys trespassez. »

Il est permis de croire que les marguilliers de nos jours , tout en ayant le zèle et le dévouement de leurs devanciers du xvi^e siècle , ne partagent cependant pas leur manière d'agir à certains égards. La couronne en argent de Notre-Dame de Saint-Saturnin avait été volée. En apprenant la soustraction faite au trésor confié à leur garde , les fabriciens en charge mirent tout en œuvre pour retrouver la trace du bijou enlevé. Ils apprirent qu'un aubergiste de la place du Marchix avait eu , disait-on , quelques perles paraissant provenir de la couronne. Sur ces légers indices , ils se rendirent une belle après-dinée chez l'hôtelier en question , ayant au bras mesdames leurs compagnes , comme pour une promenade d'agrément.

Arrivés en face de la demeure du débitant , située vis-à-vis la maison à la Pantoufle d'Or , ils l'aperçurent occupé à servir des chalands. Ils entrent , l'abordent et , pour ainsi dire sans explication préalable , l'assaillent , ex abrupto , d'une démonstration aussi peu parlementaire que convenable à leur position. Les coups de pieds , les coups de poings , se joignent aux invectives de toutes sortes par lesquelles ils lui reprochent son méfait , tellement qu'on fut obligé d'emporter à l'hôpital , sur un brancard , le pauvre diable , qui n'en sortit qu'un long mois après.

Le larron véritable fut bientôt arrêté , et la couronne réintégrée à sa place ordinaire. Jehan Gaultier et Macé Thebaud , les marguilliers ci-dessus , reçurent , le 22 décembre 1546 , une quittance du geôlier du Bouffay pour les frais de sa détention , que la fabrique eut à payer pendant les cinq mois qu'elle dura. Telle est la teneur :

« Jehan Fellic , accusé d'avoir desrobé la couronne de Nostre-Dame de Saint-Sornin , fut constitué prisonnier le penultiesme jour de juing 1546.

« Pour deux jours dudit moys, à xx deniers par chacun jour, qui est pour lesdits deux jours, iij sous iij deniers tournois.

« Item xxix jours du mois de juillet vallens audit pris, de xx deniers par jour, xlvij sous iij deniers tournois.

« Pour les mois de aougst, septembre, octobre et novembre, qui sont quatre moys et quatre jours, vallens ix livres vi sous.

« Oultre douze jours vallens xvij sous tournois.

« Item pour les sergens et passeporte, x sous.

xij livres v sous vij deniers.

« Ledit Fellic s'en alla le xij^e jour de décembre dernier, après « midy. »

Si, par circonstance, les administrateurs des revenus de la paroisse portaient à l'excès le zèle de leurs fonctions, dans d'autres cas, ils n'étaient pas aussi empressés de remplir les devoirs de leur office. En 1426, le grand vicaire les menaçait d'excommunication pour le peu d'exactitude qu'il mettaient à exécuter ses ordres, et, en 1562, les registres du greffe de la mairie contiennent l'injonction suivante, émanant du corps municipal au 10 juin 1562 : « Il est faict commandement aux fabricqueurs de la paroisse de Saint-Saturnin, de promptement délivrer entre les mains de François Biré, la somme et nombre de six escuz d'or soullail, pour le payement d'une enseigne de la paroisse de Saint-Saturnin. A ce faire seront condemnez par emprise de leurs personnes avec exécution sur leurs biens. Laquelle somme leur sera allouée en leurs comptes. »

Ici trouve naturellement sa place l'inventaire des biens meubles de l'église Saint-Saturnin, dressé les 15 et 19 juin 1603. Il en était fait un semblable à chaque renouvellement des marguilliers. Mais, de ces actes nombreux, trois seulement nous ont été conservés. Le premier, daté de 1426, est la simple énumération des objets employés au culte. Le second, bien plus détaillé, et reproduit presque en entier, contient l'intéressante description des ornements que possédait alors la paroisse. La plupart lui avaient été offerts par des familles dont quelques-unes comptent encore des représentants. Le troisième, daté de 1748, complète le précédent.

En 1426, est enregistré « la grande croix d'argent o son estuy. »

En 1603, reparait « une grande croix neufve d'argent doré pesant saeze marcs trois gros, et le bâton d'icelle coupvert d'argent, pesant unze marcs ou environ, et le chapeau dudit bâton, le tout garny d'argent et garny destuy. »

Malgré la qualité de neuve qu'on voit employée à l'égard de cette croix, et que nous croyons se rapporter seulement à la dorure, la description de 1748 ne laisse, nous semble-t-il, aucun doute sur l'identité de cette même pièce d'argenterie à ces trois époques :

« Une grande croix d'argent doré en plusieurs endroits, sur
« laquelle il y a une inscription d'argent, huit petites plaques de
« figures en relief d'argent dorré, scavoir : deux à chaque des
« bouts de la traverse, deux en haut et deux en bas. Le crucifix de
« laquelle est aussi d'argent dorré en plusieurs endroits, pareille-
« ment l'image de Saint-Saturnin d'ardent dorré qui est au
« derrière, laquelle image est sans croix. Il n'y a aucune colonne,
« quoy qu'en apparence il y en ait eu autrefois, le nombre de
« douze, pour la décoration de six figures qui sont dans la petite
« niche autour du vase, comme aussi il n'y a que trois petits
« anges d'argent au-dessus du couronnement dudit vase, y ayant
« cependant apparence d'y en avoir eu le nombre de six. Ladite
« croix en l'état qu'elle est présentement pèze dix-sept marcs
« un once. »

Une seconde croix également d'argent doré servait pour les circonstances ordinaires, et les reliques de la vraie croix étaient renfermées dans une croix d'argent massif.

« Une custode avecques le solleil d'argent dorré, et ung tuiau d'argent pour meptre ledit solleil et custode sur le pied du grand callice, icelle custode solleil dit tuiau, pesant ij marcs ij onces ij gros ou environ, garni d'estui.

« Ung grand callice d'argent dorré avecque sa platteine, au pied duquel y a l'istoaire du martir de monsieur saint Satturnin, pesant v marcs ij onces v gros, garni d'estuy que donnèrent les Piquartz.

« Trois autres calices dorés, deux d'argent, deux orceaux (*burettes*) d'argent doré, un encenceur d'argent avec sa navette.

« Les deux livres donnés par Marie Turmel, (*alors fort usez*), une custode de laiton, deux reliquaires garnis de lames d'argent, une ymaige de Notre-Dame-de-Lorette enchassée en une petite boueste de sapin garnie d'une vitre apportée par deffunct missire Guillaume Garnier, vivant recteur de céans au voyage qu'il fist à Rome.

« Une chappe de drap d'or friezée de drap rouge, au chappron de laquelle y a une Trinité, garnie d'un passement de soie vert, avecque deux damoires (*dalmatiques*) et ung chasible de même parure que la chappe, garnie de crochets de leton, avec son estolle de même, fort vieille et usée, donnée par deffunct Geuffroy Drouet ⁽¹⁾, avecque trois fanons et trois estolles en toille d'or.

« Ung chasible de velours tanné, avecque deux damoires de mesme estoffe, avecque des angelotz de fil d'or faictz en bordz, auquel chasible y a ung crucifix à l'orfraie, donnée par missire Anthoine Thebaud, lors recteur de ladite église.

« Une chappe de velours violet filé d'or, au chappron de laquelle y a ung crucifix, garny de passement orange vert et blanc, avecque ung crochet de leton, donnée par deffunct Estienne Perrin.

« Une chappe de damas violet, à fleuron d'or, au chappron de laquelle y a le couronnement de la Vierge, donnée par les héritiers de deffunete honorable femme Jeanne Chrestien, dame de la Haultière ⁽²⁾.

« Une autre chappe de velours rouge, au chappron de laquelle y a une (*sic*) arbre de Jessé, donné par Madame de la Mitrie.

« Une chappe de satin jaulne, fassonnée, au chappron de la-

(1) Premier Maire de Nantes, en 1564 et 1565.

(2) La Haultière, terre et juridiction en Chantenay, possédée en 1563 par Jeanne Chrestien, de la famille bretonne de ce nom, portant de sinople à la fasce d'or, accompagnée de 3 casques de profil de même, devise *En bon chrestien*; dont Pierre, chambellan de François II en 1558, marié à Guillemette de la Motte-Rouge. (De Courcy).

quelle y a ung saint Michel, garnie de passemens de laine rouge, que donna defunct Michel Le Lou (1).

« Une chappe de damas blanc, au chapperon de laquelle y a le trepasement de la Vierge Marie.

« Une vieille chappe de damas blanc, au chapperon de laquelle est le mariage de Joseph et de la Vierge Marie.

« Une chappe de trippe de velours noir (2), au chapperon de laquelle y a la résurrection du Lazare, ung chasible, deux damoyres, presque usées, qui servent pour les trespassez, données par deffunct Guillaume Chesneau.

« Une chappe, chasible et deux damoires blancs, presque neuves, ladite chappe garnie de passemens incarnadin, avec le chapperon de damas violet changeant, et le chasible et les deux damoires garnies de glinquant (*sic*) d'or, avec les armoiries de deffunct messire Guillaume Garnier, recteur de céans et chanoine de Nostre-Dame (3).

« Ung drap mortel de velours noir garny de drap d'or et figuré, avec les armoiries de deffunct Guillaume Drouillard (4). »

A l'article des parements d'autel, tous en drap d'or, velours, damas, taffetas, etc...., figure « une guimpe de taffetars d'Espagne incarnal, qui sert sur l'imaige de Nostre-Dame, contenant six aulnes, donnée par René Nydelet. »

Les tapisseries, peu nombreuses, sont très-usées :

« Deux bannières, dont l'une de velours rouge cramoisy, l'orfraie d'or et d'argent, à l'entour d'ermine sur pille de fil et soie,

(1) Michel Le Lou, sieur du Breil, 7^e maire de Nantes, en 1572, ascendant des Le Loup de la Biliais. Il résista, avec la communauté de ville, aux ordres du duc de Montpensier, lors de la Saint-Barthélemy, et sauva ainsi les calvinistes de Nantes.

(2) *TRIPPE*, étoffe de laine qu'on fabriquait comme le velours. Ce mot vient apparemment de l'espagnol *terciopelo*, qui signifie velours, parce que c'est en effet du velours de laine.

(3) Garnier, seigneur de la Barillière, du Plessis Brouart, etc..., dont était Marguerite, fille d'honneur de la reine de Sicile, mariée en 1414 à Pierre Pantin, seigneur de la Hamelinère; d'argent fretté de gueules au chef de sable chargé de trois étoiles d'or.

(4) D'azur à trois pommes de pin d'or.

l'autre en damas rouge cramoisy, garnie à l'entour de franges de soie rouge, qui sert ordinairement. »

Puis, vient la longue nomenclature d'une grande quantité d'ustensiles de toute sorte, en cuivre, étain, leton, etc.....

Le compte de 1748 donne les chiffres suivants :

Dix ornements blancs, complets; neuf rouges; sept verts; sept violets; sept noirs; quatorze chappes; quatorze devants d'autel; six devants de chaire; seize coussins; quatre grands voiles ou écharpes.

Deux dais, l'un de damas blanc à fleurs et franges d'or fin, donné par M^{lle} Dugast fille.

Un autre de damas rouge à fleurs et franges d'or fin.

Plus, divers ornements, ne servant qu'aux grandes solennités, et désignés sous le nom général « d'ornements de conséquence, » donnés à la paroisse.

LA LIBRAIRIE comprenait :

« Ung missal enluminé, à histoaires, coupvert de cuir blanc, auquel y a des fermetures d'argent, atachées à des courays de cuir.

« Ung missal coupvert de cuir noir, qui sert aux dimanches ordinaires.

« Ung missal coupvert de cuir rouge; la couverture fort usée, et enluminé de lettres d'or qui commence : AD TE LEVAVY.

« Trois petitz livres servantz aux processions, dont y en a deux qui sont coupverts de cuir noir et l'autre de cuir blanc.

« Ung psaultier en lettres d'or et enlhistoirés et azuré, et coupvert de cuir rouge, en vellin, auquel est l'histoire de David.

« Trois petitz livres nottez esquelz est la passion.

« Deux grandz Gralluers, coupvertz de cuir, garniz de boutons, l'histoiréz et enluminez, lesquelz servent aux grandes messes des dimanches et aultres festes solempnelles, en l'un desquelz commence : ET ENIM SEDERUNT, et l'autre : AD TE LEVAVI.

« Ung aultre Grallier, coupvert de cuir blanc, garny de boutons, auquel commence l'office : RECORDARE.

« Deux temporelz en vellin et notez en champs (*sic*), l'un

commance aux temps de l'advent, et l'aulture à la vigile de Pasques : INCIPIT A ADVENTUS, et l'aulture : IN VIGILIA PACHE (*sic*).

« Deux aultres livres appelez les Gralliers, garniz de leton, aultrement appelez livres des leçons, l'un desquelz commance le dimanche premier de l'advent, et l'autre commance l'office des saintz : INCIPIT OFFICIUM SANCTORUM, INCIPIT DOMENICA PRIMUS ADVENTUS.

« Ung missal en grand vellin, auquel commance l'office : AD TE LEVAVY, couvert de cuir rouge et garni de deux attaches de cuir.

« Ung aulture missel tout rompu, couvert de cuir noir et en papier, commanzant l'office : AD TE LEVAVY, icelui non enthier (*sic*), donné par Estienne Larcher (1).

« Ung petit processionnaire coupvert de cuir blanc, qui commance l'office : SALVE SANCTA PARENS, donné par Guillaume Pinard.

« Ung grand livre coupvert de cuir noir, appelé : LA LÉGENDE, auquel on chante pour les trespassez : REGEM PRECUSSORIS DOMINI.

« Ung processionnaire en vellin, coupvert de cuir noir, dans lequel sont plusieurs offices nottés, et la première commance : LETENTUR CÆLI. »

(L'inventaire de 1426 mentionne seulement 17 livres, tant grands que petitz.)

« Trois grands couteaux pour couper le pain benist, les tous attachés sur les planches de noier, dont y en a ung qui ne vault guères et ne sert point.

« Ung aulture cousteau à poincte, emmanché de cornes de serf, qui sert à couper ledict pain benist par moictié.

« Deux fers à faire le pain à chanter, l'un qui merque quatre grandz, et l'aulture six petits, pour faire le pain de la communion. »

Enfin, vient en dernier lieu le linge, assez nombreux, où figurent les aubes, surplis, etc... Les ciels destinés à recouvrir les sacraires, ou tabernacles des autels, « ung voile de Rezeul garni de taffetas incarnadin, pour meptre sur le Saint-Sacrement,

(1) Imprimeur de Nantes, bien connu des bibliophiles de cette ville.

lorsqu'on le porte aux malades. » Dans cet article sont comprises, en 1426 : cinq chemises pour Nostre-Dame.

A propos du pain bénit dont il est question ci-dessus, nous prendrons la liberté de franchir une centaine d'années, pour consigner de suite un léger incident ayant trait à ce sujet.

C'était au mois de mars 1723. A la grand'messe paroissiale du dimanche, les marguilliers, suivant la coutume et comme les y obligeait leur charge, présentèrent la pièce de pain bénit à maître Piron, marchand cirier, lors demeurant à la place des Changes. A cette remise officielle, ils ajoutèrent la déclaration qu'il eût à fournir TRENTE-SIX LIVRES DE PAIN, « pour estre distribué le dimanche prochain pendant la grande messe. » Maître Piron, bien qu'il « en eust le moyen, » dit l'acte original, conservé aux titres de Saint-Saturnin (*liasse des Procès et Procédures, Arch. de la Préf.*), jugea cependant convenable, non pas de décliner l'entier accomplissement de son obligation, mais tout au moins de partager l'honneur qui lui était échu. Il envoya donc au sieur Le Lasseur, « partye de ladite pièce de pain bénist, ne prétendant pas le rendre seul au dimanche suivant. »

Ayant eu connaissance du fait, les marguilliers furent d'autant plus surpris, « que l'ordre estant désormais bien observé dans la paroisse, » le tour du donateur ne devait revenir que dans quatre ou cinq ans. C'est pourquoi ils en appelèrent à la juridiction royale de la prévôté de Nantes, qui, attendu « la célérité du fait » condamna, par sentence du mercredi 10 mars, le défendeur à fournir trente-six livres de pain broyé, « pour estre beny et distribué pendant la grande messe dimanche prochain, faute de quoy, est enjoint auxdits marguilliers de faire faire ladite quantité de pain, que ce dernier devra payer, et sera en oultre condamné aux dépens. » ⁽¹⁾

(1) *Pain broyé*, c'est le pain que faisaient les boulangers pour leur chef-d'œuvre, lorsqu'ils étaient reçus maîtres. Il n'est plus guère en usage. Il était fait de la fleur de farine, qui n'était pas seulement pétrie, à la manière ordinaire, mais qui, outre cela, était broyée pendant longtemps avec des bâtons ferrés, absolument nos guirrés actuels.

A la suite de cette énumération, pénétrons avec monseigneur Gabriel de Beauveau, évêque de Nantes, dans le temple dont les ornements viennent d'être passés en revue. Le mercredi 28 avril 1638, après midi, le prélat s'étant présenté à la grande porte de Saint-Saturnin, en compagnie de ses archidiaques et de quelques-uns des chanoines de sa cathédrale, fut reçu par le nombreux clergé de la paroisse et conduit processionnellement au grand autel (1).

Les cérémonies d'usage accomplies, la visite commença par le chant de *Tantum ergo*, l'inspection des vases sacrés, puis des fonts, qui sont de pierre. La cuve de plomb dans laquelle il y a de l'eau bénite et la petite écuelle d'argent furent trouvées en bon état.

Alors l'évêque procéda à la visite des autels, savoir :

« L'autel, au côté droit du grand autel, de Notre-Dame, au hault l'image de la Vierge, aux costez saint Pierre et saint Paul, en bosse; à la contrestable (*fond d'autel*), une nativité en tableau, en bon état.

« L'autel et chapelle de la Magdeleine, en bon estat; l'image de ladite sainte, saint Guillaume, saint Jean, saint Christophe, en bosse. La contrestable, en tableau de la résurrection du Lazare.

« L'autel Saint-Anthoine et Saint-Sébastien, leurs images sont au hault, en bosse, et saint Blays qui est la dédicace de l'église; saint Berthélemy. La contrestable, un tableau du martyr saint Sébastien, le reste en bon ordre.

« L'autel Saint-Roch, en bosse. Au-dessus, une Nostre-Dame et sainte Barbe. La contrestable, un tableau de saint Anthoine et saint Sébastien.

« L'autel Sainte-Anne. L'image au-dessus, en bosse, saint François et saint Lien, une Nostre-Dame. La contrestable, le trépassement de la Vierge. Des deux costez y a deux fenestres

(1) Extrait d'un cahier de 56 feuilles, contenant les visites de Notre-Dame, Saint-Nicolas, Saint-Saturnin, Sainte-Croix, Sainte-Radégonde, Saint-Laurent, Saint-Denis, Saint-Vincent et Saint-Léonard, communiqué par notre obligéant condisciple et ami l'abbé Gautier.

rondes. Ordonnons qu'à icelles sera mis un rideau lors de la célébration de la messe.

« L'autel de la Trinité, eslevée en bosse, où il manque la représentation du Saint Esprit, ordonnons qu'elle y sera remise; au hault saint Mathurin et saint (*blanc*), en bosse.

« L'autel saint Fiacre, l'image au-dessus, et celle de sainte Marguerite, saint Michel et aultres, et plus hault dans une niche, Notre-Dame-de-Pitié tenant Nostre Seigneur. La contrestable, un tableau de la Cène. Ordonnons sur ce qu'il nous a esté dict, que ledit tableau n'est pas ordinaire audit autel, qu'il y demeurera ou aultre sera mis en sa place, pour cacher la difformité du mur.

« L'autel de la Vierge au costé gauche, son image portant son petit Jésus.

« L'autel Saint-Jacques, son image estant dans une niche, assise. La contrestable est un crucifiement en platte peinture, avecq la représentation de saint Julien et saint Nicolas.

« Le maistre-autel, au milieu le sacraire, au-dessus le ciel en pyramide de pierres. Aux costez saint Saturnin et Nostre-Dame-de-Vie. »

Le clergé se composait : du recteur,
De six prêtres de chœur, ou vicaires,
De deux prêtres sacristes,
Un prêtre organiste,
Dix-huit prêtres habitués (1).

(1) Ce chiffre de vingt-huit prêtres, qui paraît aujourd'hui élevé, était en rapport avec les nombreuses chapellenies ou légats fondés à chacun des autels de la paroisse. L'énumération de ces petits bénéfices entraînerait beaucoup trop loin; nous n'en citons que les suivants :

La chapellenie des Pauverts, d'un revenu de 62 #, chargée d'une messe à basse voix tous les vendredis à l'autel de N.-D. de la Cité.

Celle des Toulaines, d'un revenu de 35 #, chargée d'une messe basse par semaine.

Celle des Hamons, de 18 # et d'une messe par mois

Celle de Saint-Lienne, dont le revenu est de 50 #.

Celle de Saint-Marcel, de 50 #, une messe par semaine, etc., etc....

Deux confréries étaient établies dans la paroisse. La première, sous l'invocation de NOTRE-DAME DE LA CITÉ, faisait célébrer à l'autel du même nom deux messes par semaine, pour ses membres défunts, et, en outre, aux cinq principales fêtes de la Vierge, l'office solennel du jour. La seconde, placée sous la protection de Saint-Sébastien, desservie à l'autel de ce dernier, faisait chanter chaque semaine quatre grand'messes avec diacre et sous-diacre. Par délibération du 2 février 1558, les prévôt et confrères de cette association, alors fondée en la chapelle de la Madeleine, élevèrent à treize livres, au lieu de onze, pour l'année, les honoraires des prêtres chargés de la célébration des offices de leur confrérie.

Au temps bien postérieur du plan dressé par Portail (1739), plusieurs autels avaient été supprimés. De sorte qu'à part la chapelle de la Madeleine, il est impossible d'appliquer, avec certitude, un nom à ceux qui y figurent. Le manque d'échelle de proportion de cet ouvrage ne permet pas d'établir, même approximativement, les dimensions de l'église. Mais par la comparaison avec le tracé de Sainte-Croix, on voit qu'elle était plus petite. Aucun caractère architectonique ne la distinguait ; rien de remarquable, sauf les portes, ne méritait d'être signalé, et Fournier, dans les cinq ou six inscriptions funéraires qu'il emprunte à son cimetière, n'en mentionne pas une digne d'un peu d'attention. Le plan des murs de Saint-Saturnin montre que dans leurs constructions successives, ou les réparations partielles qu'ils avaient subies, on n'avait jamais songé à corriger ou tout au moins à déguiser la défectueuse irrégularité de leur ensemble. Un porche d'un aspect désagréable surmontait sa principale entrée du côté de la Basse-Grande-Rue. Reconstituit en 1672, parce que le précédent, très-ancien, menaçait ruine, sur sa voûte était placé le buffet d'orgues. Au-dessous étaient les trones pour les pauvres honteux de la paroisse, l'Hôtel-Dieu, le Sanitat, les divers besoins de l'église.

Au commencement du x^v^e siècle, les édifices sacrés étaient isolés et complètement dégagés de tout bâtiment profanes. Cet

PLAN

de la ville de St. Julien

et de ses alentours en 1750

après l'ordonnance de 1750

(D'après les plans de l'époque)

*Plan
de l'année*

au lieu de la Caserne

Rue de la Vieille

Rue de la Pousinière

Eglise l'Annonciation

*Place
de l'Annonciation*

*Calvaire
à St. Julien*



état de chose dura peu. Dans le cours de ce même siècle, les titres de Saint-Saturnin parlent de maisons qui régnaient de chaque côté du porche, et dont les égouts prenaient sur l'église, ce qui nécessita l'élévation des murs de cette dernière. Sept boutiques adossées à ses murailles étaient louées à divers marchands, au profit de la fabrique.

La paroisse comprenait dans son territoire tout l'îlot formé par la rue de la Poissonnerie, les quais Flesselles, Jean-Bart et Penthievre n'existant pas alors, jusqu'à l'égout parallèle à la rue actuelle de l'Écluse, qui formait sa limite avec Saint-Léonard. Elle remontait le côté droit de la petite rue des Carmes, où était située l'église de ce nom, celle des Saintes-Claire, aujourd'hui Fénélon, et tout le côté droit de la Basse-Grande-Rue, en venant à la rue du Moulin jusqu'à l'impasse Gaudine (imprimerie Mellinet). Il semble probable qu'il dut posséder, pendant un temps, le côté droit de la rue de Briord, en venant de Saint-Vincent au Pilori, réduit plus tard à la limite précédente (1).

D'après le *Pouillé Général* imprimé en 1648, Saint-Saturnin valait à son recteur 800 livres de revenu. Elle avait pour patron le chapitre, et était en tous mois à la nomination de la prébende que possédait missire Pierre Vivien (2).

Entre les devoirs imposés aux fabricqueurs, dans les instructions de 1674, on remarque l'obligation de faire porter, le jour du sacre, le gros cierge de la paroisse essuyé, nettoyé et orné de lauriers et de fleurs, auquel était attaché « ung tableau où est l'imaige

(1) La première maison faisant le coin de la rue des Halles et de la rue des Carmes, était celle où s'exerçait autrefois la juridiction de la Prévôté, ou si l'on veut la Maison de Ville. Elle fut réunie au domaine du roi par sentence du commissaire sur la communauté de Nantes. Du même côté était la grande halle des boucheries, qui servait pendant la nuit de refuge aux mendiants et vagabonds de toute espèce, ainsi que la petite, située en face, jusque vers 1669, date de l'installation du Sanitat en hospice.

(2) Saint-Jean rapportait 1,600 livres; Saint-Laurent, 630; Sainte-Radégonde, 640; Saint-Denis, 739; Sainte-Croix, 1,124; Saint-Nicolas, 800; Saint-Vincent, 1300; Saint-Léonard, 700; Saint-Similien, 1000; Saint-Donatien, 1000; Saint-Clément, 800; Notre-Dame, 6000.

de Monsieur Sainet-Saournin. » Il était placé sur un brancard, porté par six porteurs, qui avaient la somme de six livres ⁽¹⁾.

« Feront lesditz sieurs fabricqueurs, blanchir et empezer le linge de ladite église à Mesdames leurs compagnes. »

Ils paieront aux sacristes, pour tirer trois sons d'une des grosses cloches, afin d'avertir les prêtres qui doivent porter le poele, lorsqu'on porte le viatique aux malades, la somme de quatorze livres, sur laquelle ces derniers seront rétribués. Ce qui prouve qu'alors des ecclésiastiques remplissaient ces fonctions, aujourd'hui laissées à des hommes de peine.

Le prêtre organiste avait pour toucher l'orgue toute l'année, 100 francs, et le souffleur, 12 francs.

Par état du 4 septembre 1693, le total du revenu de la fabrique se monte à. 2,304 # 8 s 8 a

Les charges à. 2,014 7 9

Excédant de recettes. 290 # 00 s 11 a

En 1722, eut lieu l'élargissement de la rue Saint-Saturnin, près le marché aux herbes. Mellinet (tome I, p. 288) consigne ce fait, sans indiquer la situation de ces deux emplacements, inconnus aujourd'hui.

En 1723, une lettre signée de M. de Brou, intendant de Bretagne, nous apprend qu'il s'agissait du rétablissement de la paroisse, et de grandes réparations, dont les entrepreneurs avaient déposé, sur la place du Bouffay, les matériaux qu'ils durent faire enlever, parce qu'ils gênaient la circulation.

Le 27 mai 1727, un projet de lettre de M. Gérard Melliër, maire de Nantes, indique que « l'église étant tombée en partie par vétusté, il s'éleva des contestations entre les paroissiens sur les moyens de trouver des fonds pour la réédifier d'une manière convenable. »

L'honorable magistrat se félicite d'avoir réglé cette affaire, et termine par ces mots. « Ainsi, Monsieur (*M. de Valincourt*), cet édifice sacré, dûment rétabli dans le centre de la ville, ne peut

(1) Travers s'étend assez sur ces cierges pour ne pas y revenir ici.

manquer de l'honorer et de l'embellir, et je suis ravi d'avoir trouvé une si belle occasion d'y réussir, sans qu'il en coûte rien à notre communauté. » (*Arch. de la Mairie*).

Nous n'avons pu découvrir les causes qui empêchèrent les projets de Gérard Mellier de recevoir leur exécution. Toujours est-il qu'on se borna à quelques réparations intérieures, auxquelles il faut reporter la suppression des autels dont nous avons parlé plus haut.

En 1747, l'évêque et le chapitre décidèrent que la procession de la Fête-Dieu n'irait plus à Saint-Nicolas, comme à l'ordinaire. Pendant la cérémonie, il survint une pluie si abondante, qu'on fut obligé d'entrer, en confusion et avec beaucoup de désordre, le Saint-Sacrement à Saint-Saturnin. Le peuple, contrarié de cette innovation, s'écria que c'était une punition du ciel, irrité du changement apporté dans l'itinéraire du cortège (Travers).

En 1750, eut lieu la première procession paroissiale de la Fête-Dieu pour Saint-Saturnin, le jour de l'octave, à six heures du soir. Elle parcourait les rues de la Poissonnerie, la Bléterie, du Vieil-Hôpital, d'Erdre, la Casserie, et le tour de la place des Changes.

Veut-on savoir quelles étaient alors les nombreuses fonctions imposées au bedeau et la rétribution de sa charge? Lisons la page 13 du registre de la paroisse. On y voit que, « le 19 août 1753, le général reçoit pour bedeau ou sonneur, Pierre Dugast, conjointement avec la veuve Bourdais, et promet leur donner annuellement pour gages la somme de soixante livres, outre les droits de fosses, glas, etc..... Lesquels Dugast et Bourdais s'obligent, par la présente réception, d'avoir un logement près de l'église ou du cimetière, de balayer l'église tous les huit jours, sous les bancs, nettoyer les autels, vitraux, murs, bancs du chœur et des marguilliers, d'entretenir l'église extrêmement propre, de sonner exactement et aux heures indiquées les trois sons des grandes-messes, vespres et saluts, tant les fêtes, dimanches, que les autres jours de la semaine, d'arranger les tabourets du chœur, de tendre et d'apporter les tapisseries, de

suspendre et ôter les lampes, de garnir la chaire, de sonner l'angelus, d'être présent lorsque l'on pare et orne les autels, de carreler proprement l'église, de fournir de chaux et de carreaux sur le produit des fosses, qui auront quatre pieds de profondeur⁽¹⁾. D'entretenir le pavé du cimetière et avoir soin que la lampe soit soigneusement entretenue d'huile. D'assister avec sa robe et baguette à toutes offices et processions, d'être présent lorsque l'on porte le Saint-Viatique, de couper le pain bénit tous les dimanches, de suivre les trésoriers pour porter la pièce d'honneur à celui qui doit donner le pain bénit le dimanche suivant, d'assister, lors de la reddition des comptes, pour sonner la cloche à l'heure indiquée, porter les billets circulaires pour les convocations des chapitres et d'assemblée des commissaires, de faire généralement, et sans aucune exception ni excuse, tout ce qui lui sera commandé pour le service de l'église, soit par les marguilliers en charge ou anciens, soit par les recteur, prêtres ou sacristes, sous peine d'estre pourveu à sa place, sur les moindres plaintes du trésorier ou autres. »

En 1754, un particulier désirant procurer le bien de la paroisse, offre de faire les avances nécessaires, sans aucun intérêt, pour faire refaire la grande lampe d'argent, qui est très-massive, dans un goût plus beau et plus moderne, sans en diminuer le poids. Cette proposition est refusée à l'unanimité.

En 1757, des difficultés étant survenues entre le clergé de Sainte-Croix et les confrères du Saint-Sacrement, la confrérie fut transférée à Saint-Saturnin. Voici la lettre que M^{sr} l'évêque de Nantes⁽²⁾, écrivit en cette circonstance, de son château de Chassais, à la date du 14 février 1758, à l'abbé Christi de Mazières, son vicaire général (*id.*, p. 32).

(1) Nous ferons remarquer que c'est au fossoyeur de Saint-Saturnin de Nantes que la tradition attribue cette légende, plus ou moins apocryphe et si souvent répétée, de la sacrilège violation des tombes, pour s'emparer des bijoux laissés sur les morts. Il fut enfin découvert par une dame, à laquelle il aurait, au milieu de la nuit qui suivit son enterrement, coupé le doigt, afin de lui arracher les riches anneaux qu'il essayait en vain d'en retirer.

(2) Pierre Mauclerc de la Muzanchère.

« Je suis charmé, mon cher abbé, que les paroissiens de
« Saint-Saturnin aient reçu notre confrairie avec toute la satis-
« faction qu'elle pouvait désirer. Quelque regret que j'aye que
« Messieurs de Sainte-Croix se soient privés des exercices qu'elle
« y faisait, avec édification, depuis plus de trois siècles, et de la
« préférence qui devoit les flatter. Je ne puis que témoigner à
« la nouvelle paroisse et au recteur qui la gouverne, la satisfac-
« tion que j'ay de leur procédé à notre égard.

« Je me ferai toujours autant d'honneur que de plaisir de
« profiter des occasions de donner des marques de mon attache-
« ment et de mon estime à la confrairie (1).

« † P., Évêque de Nantes. »

En 1773, vu le mauvais état des orgues, la demoiselle Lizol, organiste, remet la clef, ne pouvant plus jouer.

Le 25 octobre 1774 (*registre de l'état civil*), vénérable et discret missire René Ertault de la Bretonnière, recteur de Saint-Saturnin, doyen des recteurs de la ville, bénit solennellement le nouveau cimetière de la Bouteillerie, acquis des R. P. Chartreux. Il avait été question de l'établir rue Talensac, dans les fossés Mercœur, près le port Communeau, mais cette idée n'eut pas de suite.

A cette occasion, le parlement de Rennes dressa un nouveau tarif pour les enterrements et services. On y lit, entre autres dispositions, que l'éloignement du cimetière ayant rendu le transport des morts très-pénible pour les porteurs, qui se servent ordinairement de nappes et serviettes, la fabrique fournira un brancard, pour lequel il sera payé 30 sols lorsqu'il y aura la grande ou simple tenture, et 20 sols dans les autres cas. Que les fossoyeurs laissant le dessus des châsses en faisant l'inhumation, ce

(1) Cette confrérie, l'une des plus anciennes de la ville, dont le Musée d'archéologie possède un cachet en cuivre, du *xviii^e* siècle, avec la légende *MEMENTO MORI*, subsista à Saint-Saturnin jusqu'à la Révolution. Elle avait été fondée par des prêtres en 1462, du consentement de Jehan Chauvin, chanoine de Nantes, recteur de Sainte-Croix, et fut rétablie à Saint-Pierre, par M^{re} Duvoisin.

qui est un obstacle à la consommation, le dessus des châsses ou bierres sera désormais ôté.

Voici le nom des paroisses qui y enterraient, avec la répartition de tous les enterrements faits pendant 10 ans, du 1^{er} janvier 1763 au 31 décembre 1772, ce qui donne un aperçu de leurs populations respectives :

Sainte-Croix.	1,585
Saint-Saturnin.	722
Saint-Léonard.	550
Saint-Denis.	391
Saint-Vincent.	233
Notre-Dame.	126
Saint-Laurent.	121
Sainte-Radégonde.	40
Saint-Clément.	1,089
Total.	4,857

Par arrêt du 3 mars 1784, le parlement de Rennes autorisa le remplacement des bancs de Saint-Saturnin par des chaises. Le bail en fut adjugé à M. l'abbé de la Rive, chanoine de la cathédrale, en faveur d'une personne qu'il se réserva de nommer, pour 1800 livres par an, le 27 juin 1784. Cet événement, si simple en apparence, devint la cause de la ruine de l'église.

A la suite de cette substitution, il fut décidé qu'on reblanchirait l'intérieur et qu'on exécuterait un nouveau carrelage. Pendant cette opération, on crut devoir supprimer un autel attaché à un pilier, produisant un effet aussi désagréable à l'œil que gênant pour le service divin. Les précautions suffisantes furent négligées. Le mercredi 21 juillet 1784, à l'issue du salut, vers 6 heures trois quarts du soir, le pilier, placé au milieu de l'église, s'écroula, entraînant dans sa chute les deux arcades formant la division de la nef et du bas côté collatéral, à prendre depuis le chœur jusqu'au clocher. Privée d'appui, la charpente de la nef et du collatéral tomba dans le milieu de l'église, en opérant des arrachements violents dans la tour, les murs latéraux et l'arcade du

chœur. Personne, heureusement, n'était dans l'église au moment de l'accident, qui, une demi-heure plus tôt, eût eu des suites incalculables.

Il fallut immédiatement, par mesure de sûreté, descendre le reste de la charpente. Par ordonnance du 24 du même mois, l'évêque transporta le service dans l'église des religieux Carmes, à l'autel de la Sainte-Vierge. Par expertises des 5 et 6 août, Louis Ceineray, ancien architecte de la ville, Anjoine Peccot et Pierre Lefort, architectes, ordonnèrent la démolition de l'église et de la tour carrée du clocher, mesurant à la vue au moins cent pieds de hauteur. La municipalité nantaise, depuis longtemps désireuse de former une place devant Sainte-Croix, résolut de profiter de la circonstance et appuya l'avis, d'ailleurs parfaitement motivé, des experts. Elle remit en avant les lettres patentes des 19 mars et 7 mai 1766, suivant lesquelles il devait être tracé une place publique sur l'emplacement de l'église Saint-Saturnin et des maisons adjacentes; les paroissiens devaient être réunis à ceux de Sainte-Croix, et une nouvelle église bâtie au bout de l'île Feydeau, pour être la paroisse des îles Feydeau, Gloriette, deux Biesses, et remplacer celle de Saint-Saturnin.

Mais les habitants de cette dernière aimaient leur église, et ne pouvaient se résoudre à la voir ainsi supprimer. Ils adressèrent, au mois d'août 1784, une requête au parlement, pour en obtenir la reconstruction, offrant d'en faire eux-mêmes les frais, ajoutant qu'une personne promettait déjà 12,000^{fr}, une autre 3,000, et qu'aussitôt l'ouvrage commencé, la dépense, évaluée 30,000 livres environ, serait promptement couverte. Ils faisaient valoir combien serait pénible la privation d'une église, pendant de longues années, pour une paroisse telle que la leur, les nombreux inconvénients qui résultaient de la translation du service paroissial dans une église particulière, les charges que cela occasionne à la fabrique, qui n'avait plus de revenu, puisqu'elle était privée des 1800 livres qu'elle tirait des chaises et des 400^{fr} produit des boutiques attachées au mur extérieur du chœur. Ils objectent, en outre, que la construction des bains à la tête de l'île Feydeau rend

douteux le projet d'y élever un édifice sacré; que la ville vient d'ouvrir un emprunt de 100,000 écus pour la construction du nouveau quartier Graslin; qu'il est question d'une pareille somme pour une salle de spectacle; qu'elle vient de traiter à 200,000[#] avec la comtesse Dubarry pour les contrescarpes de Saint-Nicolas; que la nouvelle cohue au poisson fait un autre objet de dépense de 100,000[#], et qu'à tout cela il faut encore joindre la construction d'un hôtel de la Bourse, déjà promise, très-urgente et à laquelle elle s'est engagée.

Quelle fut la réponse du parlement à cette dernière requête, à cette suprême protestation en faveur de l'ancienne église si malheureusement écroulée? Nous ne la connaissons pas; mais les faits se sont chargés de parler. A défaut du prononcé de la haute Cour, ils attestent que, pour Saint-Saturnin de Nantes, tout était bien fini.

Le service de la paroisse continua à se faire dans l'église des Carmes, et les réunions de la fabrique se tenaient dans l'ancienne sacristie, restée seule debout au milieu des décombres du temple.

Le 20 décembre 1789, conformément au décret de l'Assemblée Nationale du 6 octobre précédent, concernant l'argenterie des églises, les marguilliers dressèrent l'état suivant de tout ce que possédait encore la paroisse.

Six chandeliers d'autel, pesant	29	marcs 2 onces.
Deux chandeliers d'acolyte.	20	2
Une croix	17	2
Deux croix.	10	6
Une lampe.	18	2
Deux lampes.	8	6
Un bénitier.	13	3
Quatre orceaux usés et leur bassin. . .	4	1
Un soleil et ses ornements.	11	»

Total. 133 marcs » onces.

Il y a en outre le bâton de la croix, recouvert d'une feuille d'argent, un encensoir, une croix à reliques, trois calices.

Les marguilliers considèrent qu'ils ne peuvent réellement

disposer que des deux chandeliers d'acolytes, 20 marcs 2 onces, et de deux lampes, 8 marcs 6 onces; en tout, 28 marcs 8 onces, ce qui doit être regardé comme très-considérable, vu la situation embarrassée de la fabrique.

En conséquence, ces objets furent portés à l'hôtel de la Monnaie. Bientôt après, le général, ayant décidé la vente de plusieurs autres pièces, y ajouta la croix de bronze placée dans l'ancien cimetière.

Enfin, lors de la constitution civile du clergé, en 1791, la paroisse de Saint-Saturnin, supprimée, fut définitivement réunie à celle de Sainte-Croix. Par sa délibération du 15 mai de la même année, le général de cette dernière paroisse décida de demander au district et à Monsieur l'évêque (*Minée*), les ornements et vases sacrés de l'ex-église de Saint-Saturnin, ce qui fut accordé (1).

Longtemps des murs écroulés, des ruines et des décombres indiquèrent l'emplacement du sanctuaire fondé par l'évêque Clément. La crainte exprimée par ses derniers défenseurs s'était réalisée, il ne devait plus se relever. Le 29 juin 1821, la Mairie de Nantes décida de faire disparaître ces disgracieux débris, pour y pratiquer une petite place devant le portique qui devait un jour supporter l'horloge municipale.

Ainsi disparut de la pieuse cité nantaise l'un de ses plus anciens monuments religieux, sans que rien vînt en révéler la situation primitive. Les rues ou les carrefours conservent cependant encore le souvenir des autres églises supprimées à la même époque et non rétablies au Concordat. Ici c'est Notre-Dame, la belle et mémorable Collégiale, là Saint-Laurent, puis Saint-Denis, Saint-Vincent, Saint-Léonard, le moderne succes-

(1) Sur la proposition de M. Lanjuinais, il fut rendu par l'Assemblée Nationale, dans la séance du 4 mars 1791, un décret qui fixait le nombre des églises de la ville de Nantes : 1^o Paroisse cathédrale, Saint-Pierre; 2^o Sainte-Croix; 3^o Saint-Jacques; 4^o Saint-Nicolas; 5^o Notre-Dame; 6^o Saint-Similien; 7^o Saint-Clément; 8^o Saint-Donatien.

L'église de Toussaint et la chapelle des Capucins de l'Ermitage étaient conservées comme oratoires ou chapelles de secours. (*Moniteur.*)

seur de l'ancien moustier de Saint-Cyr et Sainte-Jullite. Une des rues ouvertes sur l'enceinte même de Saint-Saturnin porte le nom de l'abbé Travers. Si nous applaudissons au choix de ce nom appliqué au sol même du temple dont il fut le vicaire, du moins nous sera-t-il permis de regretter qu'on n'ait pas attribué à sa mémoire l'une de ces belles percées nouvellement ouvertes. Il mérite à juste titre cet honneur. Alors on rendrait à cette toute petite rue le nom de Saint-Saturnin, pour conserver aux âges futurs la mémoire du sanctuaire aimé des hommes marquants qui l'enrichirent de leurs dons, et indiquer aux générations à venir l'endroit où, avec tant d'autres personnages, reposait le principal fondateur des écoles consacrées à la jeunesse de Nantes.

En terminant, nous donnons une liste des noms des recteurs de Saint-Saturnin qui se sont trouvés dans les titres que nous avons parcourus, tout en regrettant qu'elle ne soit pas plus complète. Espérons qu'un jour viendra peut-être où l'on pourra souder un nouvel anneau renouant cette chaîne du passé au rétablissement de l'ancienne paroisse de Saint-Saturnin de Nantes.

VÉNÉRABLES ET DISCRETS MISSIRES.

- 1428, 13 février. Honorable homme et discret maître Jehan de Dinan, recteur de l'église parochiale de Saint-Saournin.
- 1505, » Jehan Théauden.
- 1518, 9 mai. Jehan Charrier.
- 1546, » Anthoine Thébaud.
- 1555, » Arthur Riallen.
- 1556, » Georges Moille prit possession, par procureur, le 3 mars 1556, de la cure de Saint-Saturnin, qu'il avait obtenue après la résignation du précédent.
- 1563, 1570, Toussaint de Laval.
- » » Guillaume Trochu, indiqué dans les comptes de fabrique de 1674, mais sans date. On faisait son anniversaire le 24 janvier.
- 1584, 30 sept^{bre}. Guillaume Drouillard, chevecier de l'église collégiale de Nantes. Il mourut en mars 1599, s'étant démis, trois ans avant, de la rectorerie de Saint-Saturnin, en faveur de son neveu. Par testament du 7 août 1597, il avait fondé, dans son église, une messe et un salut de l'office du saint nom de Jésus, devant être célébrés tous les mercredis de l'année, au grand autel de Saint-Saturnin, avec procession autour de l'église avant la messe.

- 1598, 30 juillet. Guillaume Garnier, chanoine de l'église collégiale de Nantes, fit, comme on l'a vu, réédifier le presbytère, et, par son testament, daté du 25 avril 1601, étant alors âgé de 35 ans, légua divers ornements et sommes d'argent à son église.
- 1607, 1619. Guillaume Lorient.
- 1624, 6 octobre. S. Cohon.
- 1635, 1638. Julien Bourget, chanoine promoteur et syndic de l'église cathédrale de Saint-Pierre de Nantes.
- 1661, 24 juillet. Jean Boucher, docteur en théologie.
- 1673, 13 août. Jean Rogon, docteur en Sorbonne.
- 1684, » N. Gaultron (*Registre de l'état civil*).
- 1688-1729. Jean Litoust. Il était janséniste, passait pour un saint aux yeux de son parti, et n'était qu'un sectaire obstiné. Il mourut en 1729, dans son aveuglement : ses partisans voulurent le donner comme un personnage à miracles; mais M^{gr} de Sanzay défendit de lui accorder même les prières de l'Église. (*Abbé Tresvaux, Église de Bretagne, p. 91*). La simple énonciation de son décès à la date du 23 avril 1729, à l'âge d'environ 80 ans, confirme le dire de l'abbé Tresvaux ⁽¹⁾.
- 1731-1775. René Ertault de la Bretonnière, prêtre recommandable, dont nous avons cru devoir reproduire l'acte de décès, en raison des renseignements qu'il contient :

« Le sixiesme jour du mois d'avril 1775, nous missire René

(1) A la mort de ce recteur, avec lequel il était très-lié, et sur lequel il publia une notice biographique, l'abbé Travers cessa de faire partie du clergé de Saint-Saturnin.

Brelet de la Rivelerie, ancien professeur et docteur en théologie, recteur de la paroisse de Saint-Nicolas de cette ville, comme le plus ancien des recteurs de la ville et faubourgs, avons fait les cérémonies de la sépulture ecclésiastique du corps de vénérable et discret messire René Ertault de la Bretonnière, bachelier en théologie, ancien majeur de la vénérable confrairie du Saint-Sacrement, recteur de cette paroisse depuis 44 ans, décédé d'hier, âgé d'environ 72 ans. En présence de vénérables et discrets missires : René de Gaubert Lebreton, docteur en théologie, examinateur des concours, recteur de la paroisse de Saint-Similien; Julien Gallouin, recteur de Saint-Laurent; Jean Foureaux, recteur de Saint-Clément; Petit Desrochettes, docteur en théologie, promoteur du diocèse, recteur de Saint-Denis; Beugeard, recteur de Saint-Léonard; Fleuriau, recteur de Saint-Jean; Delaville, bachelier en théologie, recteur de Sainte-Croix; Dubois, recteur de Saint-Vincent; de la Grange, recteur et chanoine de Notre-Dame; les tous en rochet, camail et étolle, lesquels ont assisté à l'enlief, suivi d'une procession qui a passé par les rues usitées lors de la procession solennelle qui se fait ordinairement le dimanche de l'octave de la Fête-Dieu. Quatre de Messieurs les recteurs portant les coins du drap mortuaire. De retour à l'église, le dernier nocturne de l'office des morts a été chanté, les deux premiers et les vêpres l'ayant été avant l'enlief. Après quoi, l'absoute ayant été faite, le corps a été déposé et inhumé dans l'enfeu de la chapelle de Sainte-Magdeleine, près la sacristie, destiné, de tout temps, à la sépulture des recteurs et ecclésiastiques attachés au service de cette église. Lesquels tous ont signé, ainsi que plusieurs autres prêtres et ecclésiastiques des différentes paroisses de la ville. L'enterrement a été fait à six heures du soir, et la messe d'enterrement a été remise au huit de ce mois, à onze heures du matin. Pendant le convoi, Monsieur le célébrant était revêtu d'une chappe noire, accompagné de deux prêtres chantres, aussi en chappes. Le catafalque était posé près le chœur, le défunt avait le visage découvert selon l'usage. »
(Registre des décès de la paroisse de Saint-Saturnin.)

1775-1790, » N..... Brunel termine dignement la série des recteurs de Saint-Saturnin. Lors de la constitution civile du clergé, qui supprimait sa paroisse, il refusa le serment et s'exila en Espagne, où il mourut probablement. Trois prêtres du chœur de Saint-Saturnin suivirent leur pasteur; ce furent MM. Ban-chaie, Ollivier et Lahaye.



LES ROIS A VANNES.

REPRÉSENTATION BRETONNE.

NOTICE LUE A LA SÉANCE DU 3 JANVIER 1860.

PAR

M. LE LIÈVRE DE LA MORINIÈRE.

La civilisation moderne vient de faire un pas immense en Bretagne : le chemin de fer parcourt ses landes arides ; dans les vallées, des ponts ont été posés ; les buttes ont vu leurs flancs rocheux s'ouvrir, pour laisser y pénétrer les convois ; cette terre, qui porte les traces d'un passé de géants, voit aujourd'hui s'étaler sur son sol les forces de l'intelligence humaine ; le monument celtique voit, à côté de lui, passer ces trains rapides qui, la nuit, semblent, dans ce pays de légendes, des dragons fantastiques aux yeux pleins de feu et à la gueule béante, pour tout engouffrer.

Le premier rail posé sur les landes de l'Armorique est le premier glas funèbre des traditions bretonnes, de ces traditions qui bientôt n'existeront plus que dans le souvenir. Hâtons-nous donc de raconter ce que nous voyons encore ; dans quelques années, tout sera fini, rien ne distinguera plus la Bretagne du reste de la France.

Aujourd'hui que chaque ville rivalise de beauté et de grandeur dans ses spectacles, je veux vous parler d'une représentation

bien modeste qui, tous les ans, égaye les rues de Vannes à l'époque des fêtes de Noël, et rappelle les anciens mystères.

Quelques édits ont frappé ce genre de divertissement : l'un, de 1398, ne pouvait avoir d'action en Bretagne ; l'autre, de 1548, ne paraît pas avoir eu plus de retentissement en ce pays. Je les citerai néanmoins tous les deux :

En 1398, le prévôt de Paris rend une ordonnance qui, à peine de forfaiture envers le roi, interdit la représentation « d'aucuns « jeux de personnages, soit de la vie des saints ou autrement, « sans le congé du roi ». Charles VI leva cette interdiction quatre ans après, et, le 4 décembre 1402, accorda aux comédiens, qui venaient de s'ériger en confrérie religieuse, des lettres patentes en vertu desquelles ils pouvaient continuer leurs jeux, se promener dans les rues avec leur costume d'apparat, et enfin s'établir dans la ville de Paris.

Les gens faisant partie de cette confrérie exerçaient, en dehors de leurs occupations théâtrales, une profession manuelle : les uns étaient cordonniers ; d'autres, tailleurs de pierre, etc.

Des dissensions étant survenues entre différentes troupes représentant des mystères, le Parlement, le 17 novembre 1548, rendit un arrêt qui fut un bienfait pour l'art dramatique ; car c'est de cette époque que commencent les pièces un peu régulières.

Par cet arrêt, la haute Cour défendait, à l'avenir, de jouer « les mystères de la passion de notre Sauveur ni aultres mystères « sacrez, sous peine d'amende arbitraire, leur permettant, néang- « moins, de pouvoir jouer aultres mystères prophanes, honnêtes « et licites, sans offenser ni injurier aulcune personne. »

Quelques heures après que la nuit, qui vient si tôt à l'époque de Noël, a plongé dans l'obscurité les rues silencieuses de l'antique cité des Venètes, ces ruelles étroites dont les maisons parallèles se touchent par le sommet, et dont sont parsemées toutes les anciennes villes de Bretagne, à l'instant où la famille est réunie autour du foyer, on entend soudain un bruit de fer-

raille, de sonnettes et de grelots : ce sont les rois et leur bruyant cortège.

Si vous êtes le moins du monde curieux, ouvrez la fenêtre, appelez les illustres monarques qui passent; ces puissants seigneurs ne se feront pas prier pour entrer, et vous aurez un spectacle fort divertissant.

Préparez à la hâte des chaises en rond, un ou deux paravents si vous en possédez. La mise en scène est fort simple et pas du tout embarrassante. La porte s'ouvre, et viennent défiler devant vous les personnages de la comédie : la sainte Vierge et saint Joseph, le roi Hérode, les rois Mages, l'archange saint Michel et le Démon. Ils vous saluent par ce souhait pieux et fraternel :

Le Dieu des dieux en Trinité
Sauve et garde la compagnie !
Tous ceux qui sont ici présents,
Dieu leur donne bonne vie !

Les personnages sont représentés par de jeunes paysans bretons, qui ont pour cela endossé leurs habits du dimanche; ils se couvrent le chef, qui d'une couronne de carton doré, qui d'un vieux casque ou d'un vieux shako acheté à l'étalage d'une fripière; un grand sabre leur bat dans les jambes. Le rôle de la sainte Vierge est rempli par le plus jeune de la bande, qui se contente de s'affubler d'une serviette retombant sur ses épaules. Le Démon est le personnage le plus singulier et celui qui nous arrêtera le plus longtemps.

Le rôle du Démon n'est pas écrit; c'est le plus comique et le plus spirituel de la troupe qui en est chargé : il le fait lui-même; toutes ses plaisanteries sont de son crû, et l'on sait de quelle crudité elles sont le plus souvent. Il est chargé d'amuser la société par ses saillies, ses bonds et ses gambades. Son costume est fait d'une peau de bouc; il a sur la tête les cornes traditionnelles; autour du corps, une ceinture de chaînes et des grelots : c'est le bruit occasionné par cette ferraille qui s'est fait entendre dans la rue et a attiré votre attention.

Dans tous les mystères, ce rôle de Diable a toujours été recherché; il n'est pas déjà si facile d'être bon diable. On devait s'astreindre à supporter les moqueries et les quolibets de tout le monde; et si ce n'eût été que cela ! mais encore les coups de bâton lui pleuvaient sur le dos dru comme grêle.

Dans une histoire du Diable, par M. Louandre (*Revue des Deux Mondes*, août 1842), nous voyons que ce personnage était si bien rétribué, en compensation de toutes les tribulations qu'il recevait, « que ceux qui le représentaient pouvaient vivre à discrétion pendant huit jours dans le pays; » de là ce dicton populaire : « S'il plaît à Dieu, à la sainte Vierge et à M. saint Jean, je serai diable et je payerai mes dettes. »

Rabelais nous dépeint ainsi des diables d'un mystère qu'il fait représenter : « Ses diables estoient tous caparassonnés de « peaulx de loups, de veaulx et de beliers, passementés de « testes de mouton, de cornes de bœufs et de grands havets « de cuisine; ceincts de grosses courroies, esquelles pendoient « grosses cymbales ⁽¹⁾ de vache et sonnettes de mulets à bruit « horrible, tenoient en main aucuns bâtons noirs pleins de « fusées; aultres portoient longs tisons allumés, sur lesquels « à chascun carrefour jectoient pleines poignées de parasine en « pouldre, dont sortoit feu et fumée terribles. » (Pentagruel, IV, ch. XIII.)

Le Diable du mystère dont je vous entretiens est bien plus agréable que ces derniers, il faut l'avouer; bien qu'il soit fort laid et veuille se rendre très-méchant, il est loin d'être aussi épouvantable que ceux de Rabelais.

Maintenant que les personnages sont dépeints, passons à la pièce; au libretto, comme disent nos dilettanti modernes. L'ouvrage est en vers, et quels vers ! De quelle époque est-il ? Je n'ai trouvé aucune date. Ce doit être assez vieux; mais il a été rafraîchi et remis en français à peu près actuel.

(1) Petites sonnettes attachées au cou des bestiaux.

LA VIERGE.

Au jour du jugement, les bienheureux seront
Lesquels auront logé les pauvres en leur maison ;
Mais si très-volontiers je prie céans le maître
Qui, moi et mon enfant, chez lui nous permet d'être.

Voilà donc que la Vierge a demandé au maître de la maison la permission de jouer la pièce. Le roi Hérode paraît en scène ; il est bouffi d'orgueil et il raconte à son écuyer des paroles aussi superbes que les suivantes :

Je suis le roi Hérode nommé,
Qui de ce pays suis le seigneur ;
Ainsi je veux être appelé
Et veux que l'on me fasse honneur.
Qu'en dites-vous, mon écuyer ?
Ne suis-je pas roi couronné,
Le plus beau, le plus puissant homme
Qui soit dessous le Dominé ?

L'écuyer, bien entendu, en bon courtisan, renchérit encore et donne de fastueux éloges à son maître. Un peu plus loin, Hérode continue ainsi :

Quel horrible démon tourmente mon esprit
Et de quelle fureur vois-je mon cœur épris ?
Je cours de çà, de là ; j'ai un martel en tête
Qui fait qu'en aucun lieu, languissant, je n'arrête.

Nous voyons effectivement le roi Hérode se démener comme un possédé. Par sa manière de déclamer et ses gestes désordonnés, il nous rappelle ce que l'on a écrit sur les comédiens de l'hôtel de Bourgogne, et pourrait nous rappeler même le jeu et la déclamation de quelques acteurs du théâtre moderne. Dans tous ses États, Hérode apprend qu'il vient de naître un enfant qui doit être le Sauveur du monde, et son écuyer lui annonce l'arrivée des Mages.

Je veux voir ces trois rois et les interroger,
Savoir qui leur a pu un tel cas révéler.
Dépêche-toi, écuyer, va-t-en en diligence
Vers ces rois, qu'ils me viennent faire la révérence.

L'ÉCUYER (*se tournant vers les Mages*).

Seigneurs, je suis exprès commis en ce chemin :
Notre roi, sachant bien que vous voulez mettre fin
A une entreprise quelque part,
Je vous prie de le voir avant votre départ.

LES TROIS ROIS (*parlant tous ensemble, bien entendu ; agréable ramage !*).

Pardonnez-nous, Monsieur, comme à des étrangers
Qui n'ont jamais connu la voie de ces quartiers ;
Car, si nous l'avions sue, nous n'aurions fait faute
De n'aller saluer Sa Majesté très-haute.

Enfin, les rois finissent par quitter Hérode et se rendent près de l'Enfant Jésus, pour l'adorer et lui porter leurs présents ; ils lui déclinent leurs titres et qualités :

BALTAZAR.

Baltazar suis nommé et suis du sang royal ;
C'est pourquoi je possède le sceptre impérial.

.

GASPAR.

Gaspar, c'est mon nom, je ne le veux celer ;
Portant titre de roi, je viens vous adorer.

.

MELCHIOR.

Melchior suis nommé, maure par accident,
Reconnu dans mes terres prince et roi triomphants ;
Mais maintenant, quittant ma qualité royale,
Devant le Roi des rois je suis appelé Mage.

La Vierge les remercie pour les présents qu'on a faits à son fils, et dit :

Soyez-en assurés, je suis votre avocate
Envers Jésus, mon fils, et pour l'humain lignage.

Le roi Hérode commande alors le massacre des innocents ; il entre en fureur, donne des coups de sabre par-ci par-là, et fait tant de tapage que le Diable vient le chercher. Mais saint Michel Archange survient, annonce qu'il descend aux Limbes pour

avertir les saints Pères de la naissance du Sauveur et pour enchaîner Satan au profond des enfers.

Le libretto, en cet endroit, procède un peu de Rabelais. Il s'exprime ainsi : « Derrière une tapisserie, on cache quatre ou « cinq personnes habillées en démon, de pantalons noirs; les- « quelles jetteront feu et fumée, tenant chacune un flambeau « allumé et faisant de grands cris et hurlements, courant sur le « théâtre, sortant par un côté et rentrant par un autre plusieurs « fois; l'Archange les poursuit l'épée à la main en disant : »

Fuyez, maudits démons, de ces demeures sombres;

Retournez aux enfers.

Laissez en paix les ombres

Des saints Pères qu'ici vous tenez dans les fers.

Alfred de Musset s'imaginait peut-être avoir amené la mode de l'enjambement d'un vers sur un autre; mais, dans ces quatre derniers, nous en trouvons un exemple qui ne laisse rien à désirer.

Saint Michel reparaît tenant Lucifer enchaîné. Il lui fait un magnifique discours; mais Lucifer, nullement convaincu, se révolte.

Comment, audacieux, comment, horrible bête,

Oses-tu contre Dieu encor lever la tête,

Toi qui n'as de pouvoir que celui qu'il te donne,

Non plus qu'un moucheron sur aucune personne?

Va-t-en; retire-toi, superbe, abominable;

Va-t-en dans les enfers,

Pour y ronger tes fers.

Satan se sauve au milieu des huées générales; il a bien gagné l'argent qui, à Chaumont, doit lui permettre de vivre à discrétion pendant huit jours et le mettre à même de payer ses dettes.

La pièce se termine par un Noël chanté en chœur.

Ce rapport, Messieurs, se ressent de l'impression joyeuse que me causait toujours la représentation de ce petit spectacle. Plus tard, il me rappellera un souvenir agréable : celui de la jeunesse,

qui ne peut manquer de laisser derrière elle un parfum qui nous suit dans l'âge mûr.

En même temps que les Rois, se joue encore à Vannes une pastorale dont je vous entretiendrai plus tard. En attendant, Messieurs, je vous dirai avec mes acteurs :

Le Dieu des dieux en Trinité
Sauve et garde la compagnie!
Tous ceux qui sont ici présents,
Dieu leur donne bonne vie!



EXTRAITS

DES

PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES.

SÉANCE DU MARDI 1^{er} AVRIL 1862.

Présidence de M. le général Marion de Beaulieu.

M. le Président demande si la Société a eu connaissance des plans proposés pour la restauration de la façade du Musée archéologique, et si elle a donné quelques avis ou fait quelques observations.

M. le baron de Wismes répond que ces travaux ont été entrepris par l'architecte du département, sur un édifice appartenant au département; qu'aucun avis n'a été demandé, et que, probablement, il n'eût pas été reçu. On n'a donc point été à même de diriger ou de surveiller les travaux. — L'incident n'a pas de suite.

Ont été présentés à la Société, pour être déposés au Musée :

1^o Une plaque en cuivre argenté, aux armes de Phelippeaux, duc de la Vrillière;

2^o Deux empreintes en cire : une de Guillaume de Malestroit, évêque de Nantes; l'autre un contre-scel assez difficile à déterminer : l'un et l'autre du **xv^e** siècle;

3^o Une autre empreinte en cire modelée d'un sceau carlovingien en ivoire, du **ix^e** au **x^e** siècle;

4^o Le fragment d'une lampe en terre cuite trouvé à Baïa, golfe de Naples, représentant un amour;

5^o Une petite cariatide, style Louis XV, en fonte de fer dorée.

Tous ces objets donnés par M. le marquis de la Bretesche.

Un petit lion en bronze, trouvé dans les environs de Savenay, est offert par M. Paul Soulhart.

La Société remercie MM. de la Bretesche et Soulhart pour les dons de ces objets.

L'ordre du jour appelle M. le baron de Wismes à donner lecture d'un

intéressant travail de dom Piolin, bénédictin de Solesmes, sur les arts et l'archéologie dans le Maine. — Ce savant mémoire est trop long pour pouvoir être analysé en ce compte rendu; il sera publié tout entier dans l'important ouvrage de M. de Wismes, sur *le Maine et l'Anjou*. Dom Piolin y passe rapidement en revue les diverses époques de l'art en ce pays : les monuments celtiques d'abord, les dolmens de Duneau, de Connéré, de Bazouges, du Bignon; le Palet du Diable et la Chaire du Diable, à Jublains; — les menhirs, la Fille et la Mère entre autres, et les tumuli; — les enceintes gauloises du Mans et le camp vitrifié de Sainte-Suzanne; — puis les restes des constructions romaines, l'enceinte du Mans; — les ruines de Jublains, les camps, les châteaux, les retranchements; — enfin, il arrive au moyen âge, et, tout d'abord, il étudie la cathédrale du Mans dans toutes ses parties, suivant les époques; les belles églises de la Couture et de Saint-Julien-du-Pré; les tombeaux de Saint-Julien, de la reine Berengère; le portrait émaillé de Geoffroy Plantagenet, aujourd'hui transporté au Musée. M. de Wismes s'arrête, et demande à remettre la fin de sa lecture à une autre séance. — Alors M. de Béjarry fait connaître une gaie chanson en patois du bas Poitou. — On cause sur différents usages autrefois en vigueur dans ce pays, sur la galette pâquaude entre autres; puis la séance est levée.

SÉANCE DU 6 MAI 1862.

Présidence de M. Th. Nau.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et adopté.

La Société reçoit :

1° Le Cartulaire de l'abbaye de la Roche, en deux beaux volumes, un de texte, l'autre de planches, publié par M. Aug. Mouttié, aux frais de M. le duc de Luynes;

2° Un Bulletin de la Société des Antiquaires de Picardie;

3° Deux Bulletins des Antiquaires de l'Ouest;

4° Un Bulletin de la Société académique de Brest, t. II;

5° Un exemplaire de la Vie de saint Félix, par M. de Kersabiec;

6° Une Notice sur Armand-Laurent Guéraud, par M. E. Gautier;

7° Une brochure de M. Roget, baron de Belloguet, intitulée : *Pétition pour arriver à la réforme des élections à l'Institut*.

L'ordre du jour appelle la lecture des titres inédits relatifs au prieré de Pont-Château, par M. de Bréhier; c'est M. Parenteau qui en est chargé. Ces titres sont au nombre de neuf. Ce sont :

1° Une charte d'investiture de l'an 1096 : Bernard, abbé de Marmoutiers, étant venu à Nantes, Benoist, qui en était évêque, lui donne l'église de Pont-Château; Bernard, venu à Pont-Château, est investi par la corde de la cloche;

2° Une charte de 1110, portant cession, en faveur des moines, des droits de Guillaume, sénéchal d'Alain Fergent, sur la forêt de Puzarlès, actuellement de la Madeleine;

3° Un acte de 1222, par lequel Daniel de Pont-Château, seigneur de Besné, renonce à tous ses droits et rentes sur les vassaux de la tenue de Treloreau et de la vigne de Coëtrozi;

4° Acte de 1190, par lequel Eudon de Pont-Château donne au prieuré de Besné, dépendant de Marmoutiers, les dîmes, aumônes et rentes de son fief de Sion;

5° Exemption de droits en faveur des vassaux du monastère, par Jarnigon de Pont-Château;

6° Jugement de l'archevêque de Tours, prononçant dans un différend élevé entre Bernard, évêque de Nantes, et Robert, abbé de Marmoutiers, relativement à la nomination aux cures de Pont-Château et de la Chapelle-Launay;

7° Une donation au couvent de Marmoutiers, par Angervis, vassal;

8° Donation d'un pré et d'un bois, faite par Friold, baron de Pont-Château, aux moines Guimarc'h et Cavallonius;

9° Accord entre les exécuteurs testamentaires de Constance de Pont-Château et le prieur des moines, en 1263.

La séance est levée.

SÉANCE DU 3 JUIN 1862.

Présidence de M. Th. Nau.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et adopté.

M. Nau donne lecture d'une spirituelle boutade de M. de Caumont sur l'envahissement du pittoresque, à propos d'une statue de saint Jean qui existe dans le jardin du musée de Cluny et que des plantes grimpantes, et notamment un lierre, ont fini par cacher presque entièrement.

L'ordre du jour appelle la lecture de la notice de M. de la Nicollière sur l'ancienne paroisse de Saint-Saturnin.

L'attention soutenue de la Société à l'audition de cet intéressant travail, est l'indice de l'intérêt qui s'y attache.

Après cette lecture, la séance est levée.



ANALYSE DES PROCÈS-VERBAUX

DES

SÉANCES DU 9 AOUT 1845 AU 7 DÉCEMBRE 1858.

(Suite. — Voir tome second, p. 9.)

SÉANCE DU 4 JANVIER 1853. — *Présidence de M. Th. Nau.* — Sont offerts au Musée : 1^o par M. Parenteau, un matar de petite dimension trouvé à Évreux, avec beaucoup d'objets analogues; 2^o des fragments de peinture et de beton (époque romaine) trouvés près la source de Pornic, où il existe un champ couvert de ces débris; 3^o par M. Phelippes-Beaulieux, des fragments également romains trouvés à Sautron; 4^o par M. Le Sant père, une matrice en cuivre du sceau d'Antoine Fagon, évêque de Vannes, fils du célèbre médecin de Louis XIV. — M. Vandier donne l'analyse d'un ouvrage intitulé : *Monuments historiques et archéologiques de la Somme*, par M. Cosnier (arrondissement de Péronne). — Ensuite M. Blanchard lit un travail inscrit à l'ordre du jour. Après une brillante description des Pyrénées, il transporte ses auditeurs sur les ruines d'une vieille cité romaine, *Lugdunum Convenarum*, maintenant Saint-Bertrand-de-Comminges, dont il décrit avec intérêt les différentes périodes historiques. Cette lecture, vivement applaudie, est suivie de l'élection comme premier secrétaire adjoint de M. Fabré et comme 2^o secrétaire de M. Blanchard. — M. l'abbé Fournier communique une lettre de M. Thomas, enfant de notre ville, grand prix de Rome, et qui fait partie de la mission scientifique de Babylone, dans laquelle se trouvent des détails concernant les découvertes récemment opérées sur le sol de cette ancienne ville.

SÉANCE DU 1^{er} FÉVRIER 1853. — *Présidence de M. Vandier.* — Après quelques observations de M. Talbot, sur le changement du mot *Convenarum* en Comminges, M. Phelippes-Beaulieux, inscrit à l'ordre du jour, prend la parole pour un travail sur la chapelle de Bois-Garant, mot que la tradition populaire a changé en Bongarant, chapelle bâtie vers 1464 et dont dépendait le bourg de Sautron. — M. Talbot analyse ensuite l'ouvrage de M. Albert Le Noir, *l'Architecture monastique*, et donne de curieux détails sur l'origine primitive des moines et des monastères. — M. Pradal sollicite la nomination d'une commission pour surveiller la démolition de l'ancienne

chapelle du Sanitat : MM. Phelippes-Beaulieux, Van Iseghem et Demangeat sont désignés pour en faire partie.

SÉANCE DU 4 MARS 1853. — *Présidence de M. Th. Nau.* — A la suite de quelques observations complémentaires faites par M. Phelippes-Beaulieux, au sujet de son étude sur le prieuré de Bongarant, MM. Faucheur et Échappé présentent, de la part de M. Louis de Bourmont, un fusil arabe, œuvre d'un très-grand prix en raison de la matière et de l'art avec lequel il est décoré. — M. Talbot reprend la lecture de l'analyse de l'ouvrage d'Albert Le Noir, qu'il achève au milieu des marques de la plus vive satisfaction de la part de ses auditeurs. — M. Nau insiste de nouveau pour qu'on s'occupe d'une statistique du pays.

SÉANCE DU 5 AVRIL 1853. — *Présidence de M. Th. Nau.* — M. A. Guéraud annonce une importante découverte faite à Rezé dans des travaux de voirie; ce sont les débris de quatre colonnes, bases, fûts et chapiteaux. Il fait ensuite connaître le plan d'un *Compendium breton*, qu'il est sur le point de publier, et qui rendrait aux touristes de la Bretagne le service que rend aux étrangers le *Guide du voyageur en France*. — M. de Wismes lit ensuite une étude sur le marquis de Bruc de Montplaisir ⁽¹⁾, poète du XVII^e siècle, dont il reste un assez grand nombre de petites pièces détachées et en particulier un poème intitulé *le Temple de la Gloire*.

SÉANCE DU 3 MAI 1853. — *Présidence de M. Th. Nau.* — M. Martineau est reçu membre de la Société. — M. Vandier donne la liste de nombreux objets trouvés à Rezé, conservés et offerts au Musée par M. Sabeau, agent voyer, qui a fait preuve en cette circonstance d'un bon vouloir et d'une obligeance dont on ne saurait lui être trop reconnaissant. — M. Bizeul fait lire ensuite son travail fort étendu sur les antiquités du pays de Retz et, en particulier, sur Arthon, Saint-Père-en-Retz, Prigny, etc... ⁽²⁾. La séance se termine par la lecture d'un travail de M. Talbot, intitulé : *Recherches sur l'origine bretonne de Lambert Lecourt, trouvère du XII^e siècle*.

SÉANCE DU 7 JUIN 1853. — *Présidence de M. Th. Nau.* — Une petite figure en marbre, provenant des catacombes de Rome, et représentant une tête de satyre, est offerte au Musée par M. l'abbé Lepré, qui fait également passer sous les yeux des membres présents une lampe sépulcrale dont il ne peut se dessaisir. — Les clefs de la ville de Guérande, marquées l'une et

(1) Cette intéressante notice a été insérée dans la *Revue des provinces de l'Ouest*, dirigée par Armand GUÉRAUD, 1^{re} année, 1^{re} partie, 1853-54.

(2) Ce travail a aussi été inséré dans la *Revue des provinces de l'Ouest*, 4^e année, et a été publié à part, brochure grand in-8° de IV-112 pages, impr. And Guéraud et C^{ie}, 1857.

l'autre d'un G et d'un 3 (*Guerrande, ville de 3^e classe*), sont déposées pour le Musée. — La Société vote ensuite l'admission comme membres correspondants de MM. Sabeau, et Cahier, président de la commission du Musée de Douai. — M. Vandier continue le compte rendu des diverses découvertes faites à Rezé. — M. Bizeul fait lire la suite de son travail sur le pays de Retz. — M. de Wismes prend enfin la parole, pour une étude sur les murailles de Guérande, à la construction desquelles il croit pouvoir assigner les XIII^e et XIV^e siècle. — M. de la Borderie combat cette opinion, et soutient au contraire que cette enceinte est un travail du XV^e siècle.

SÉANCE DU 5 JUILLET 1853. — *Présidence de M. Th. Nau.* — M. Bobierre est reçu comme membre de la Société. — M. Vandier fait un long rapport très-circonstancié sur les objets trouvés à Rezé : 1^o un fragment de base de colonne ; 2^o un débris de statue de faible valeur ; 3^o vingt sarcophages, qui soulèvent une intéressante discussion, à laquelle prennent part MM. Nau, B. Fillon, G. Demangeat, Dugast-Matifeux et Bizeul, qui fait lire une étude sur les monuments celtiques de Guérande et des environs.

SÉANCE DU 2 AOUT 1853. — *Présidence de M. Th. Nau.* — M. le Président fait savoir à la Société que M. Sabeau a mis à sa disposition le plan des fouilles opérées à Rezé. — Il donne ensuite communication d'une lettre de M. René de Cornulier, officier de marine et membre de la Société. Cette lettre, datée de la rade de Besika, rend compte d'excursions archéologiques, aux lieux où la science moderne a cru reconnaître quelques vestiges de l'antique ville de Troie (1). — M. le docteur L. Thibaud donne lecture d'une relation de voyage dans le département de la Vienne, par M. H. Thibaud, avocat, son frère. Il rappelle les événements nombreux et importants dont le Poitou fut le théâtre, puis passe en revue les monuments romains de la cité poitevine, parmi lesquels il classe le temple Saint-Jean, décrit les remarquables églises et les autres édifices qui distinguent cette ville ; il mentionne aussi Lussac-les-Châteaux, où périt le connétable Jean Chandos, s'arrête à l'église de Saint-Savin, véritable chef-d'œuvre d'architecture romane. — A cet intéressant récit, écouté avec plaisir, M. de la Borderie fait succéder une étude sur la construction de la Cathédrale de Nantes, depuis le XV^e siècle jusqu'à la fin du XVII^e, appuyée sur des documents nouveaux et inédits (imprimée *Revue des provinces de l'Ouest*, 3^e année, 1855.)

(1) Publiée dans la *Revue des provinces de l'Ouest*, 1^{re} année, 1853, 1^{re} partie.

(La suite prochainement.)



AMENDE PAYÉE A LA COMTESSE D'ÉTAMPES,

DAME DE CLISSON,

POUR INJURES CONTRE UN DE SES SERVITEURS.

Il en coûta cher à Aimery Fresneau, pour avoir dit en plein marché, à Clisson, avec raison sans doute mais en termes un peu vifs, qu'un des serviteurs de la dame dudit lieu, nommé Heliot Rouxigneul, était un débauché et un dissipateur, que sa principale occupation était de chercher à mettre les habitants de Clisson dans la peine et à exciter la défiance et le courroux de la comtesse d'Étampes⁽¹⁾ contre ceux de ses officiers qui remplissaient loyalement leurs fonctions, enfin que tous les honnêtes gens seraient heureux de le voir partir de la ville.

Poursuivi à raison de ces paroles, Fresneau crut devoir arrêter le procès par une transaction sur le montant de l'amende qu'il ne pouvait éviter.

En présence de deux tabellions de Nantes, il reconnut devoir à la dame de Clisson un marc d'or, ou 64 écus de la même matière; et dans l'acte qu'ils rédigèrent, afin de constater sa dette, les notaires-passeurs s'appliquèrent à en assurer le paiement par l'accumulation des clauses les plus prolixes et les plus dures.

Les écus d'or dont il est ici question sont généralement appelés *royaux*, parce que, sur la face principale, le roi de France, Charles VII, est représenté couronné en tête, vêtu d'une robe fleurdelysée, tenant le sceptre et la main de justice. Une de ces monnaies a été gravée dans la nouvelle édition du *Glossaire* de Ducange, volume IV, planche XII, n° XIII. Le royal valait, en 1438, 25 sous tournois; ainsi Fresneau eut à payer 80 livres. D'après les Tables de Leber, cette somme vaudrait aujourd'hui environ 3,500 francs.

L'acte dont les dispositions apprirent à Fresneau à retenir désormais sa

(1) Marguerite d'Orléans, femme de Richard de Bretagne, comte d'Étampes, père et mère du duc François II.

langue, surtout au marché de Clisson, existe en original dans les archives du département de Maine-et-Loire. Devenu inutile par suite du paiement des 64 royaux, il fut, le 3 novembre 1477, employé à couvrir un petit cahier contenant la *Minute et double de l'inventoire de feu madame Marie de Bretagne*, abbesse de Fontevraud, morte le 19 du mois précédent.

P. MARCHEGAY.

Sachent tous que, par nostre court de Nantes, s'est aujourduy comparu et representé en personne par davant nous Hesmeri Fresneau, parroessien de Nostre Dame de Cliçon, lequel, de son délibéré propos et agréable volonté, sens nul ne aucun parforcement, a esté et est cognoesseur et confesseur par davant nous devoir à très noble et très puissante dame la contesse d'Estampes, dame de Cliçon, la somme de ung marc d'or, de soixante et quatre escuz d'or pour marc, à cause et par raison d'une amande par ledit Fresneau gagiée à ladicte dame de ce qu'il avoit dit publicquement, à la cohue dudit lieu de Cliçon, au jour du marché, en présence de pluseurs personnes, à Heliot Rouxigneul qu'il n'estoit que un gars paillart, dégasteurs de biens, encusours ⁽¹⁾ des gens de la vile de Cliçon; et qu'il n'estoit bon fors que à semer noayses et discensions entre ladicte dame et ses officiers, et qu'il convendroit ès gens de bien pour luy lesser la ville. Quelles parolles furent trouvées avoir esté dictes par ledit Fresneau, par enquête deuement faicte : par quoy celui Fresneau avoit gaigié ladicte amande à ladicte dame du nombre de soixante et quatre escuz pour ledit marc d'or, comme il en fut de tout ce confessant par davant nous; et icelle somme de soixante et quatre escuz d'or celui Fresneau a promis, promet et s'oblige rendre et paier à ladicte dame, ou à ses commis de par elle, à toutes ses voluntez et demandes toutesfois que requis en sera, sur l'obligacion dudit Hesmeri de ses hers et de touz et chascuns ses biens meubles et héritages présens et avenir, quelx et quelle part qu'ils soient et soubz quelxconque seignorie ou

(1) Accusateur.

juridicion qu'ils puissent estre trouvez et comment qu'ilz soient nommez et appelez, à prandre, vendre et exécuter de jour en jour et de heure en heure, par deffault de paiement desdictes soixante et quatre escuz non paieiz et renduz à ladicte dame, après la demande faicte par elle ou ses commis audit Fresneau, comme dit est, comme couz jugez non pas par coustume ne par avenantemens ⁽¹⁾, mais tieul feur ⁽²⁾, tieul pris, tieulle vente à qui plus en vouldra bailler et donner, deniers contans. Et renuncza ledit Fresneau, et renuncze de fait quant ad ce, à soy pleger ⁽³⁾, exoine ⁽⁴⁾ mander, s'opposer, acquerre ne avec jour, juge, terme de plez, ne nulle aultre dillacion, débat ni opposicion querre, dire, faire dire, alléguer ne proposer contre la tenour, exécution et accomplissement de cestes présentes, en les impeschant ou retardent. Et lesdictes choses et chascunes dessusdictes enteriner, parfaire, fournir et acomplir ledit Fresneau promist et jura, par son serment et sur l'obligacion de tout le sien, sans jamais encontre venir par luy ne par autres ou nom de luy; et de son assentement y fut, par le jugement de nostredicte court, jugé et condampné. Donné tesmoing le séele establi ès contraz de nostredicte court, le penultime jour d'aoust, l'an mil quatre cens trante et ouyt.

Signé avec paraphe : Jehan PLUMAUGAT, passeur;

Et Jehan LECONTE, passeur.

(1) Estimations.

(2) Telle valeur.

(3) Cautionner.

(4) Excuse pour ne pas comparaître en justice.



DEUX LETTRES

DE

HENRI IV ET DE LOUIS XV.

Voici deux lettres royales, l'une de Henri IV, l'autre de Louis XV : celle-ci est sûrement inédite; quant à la première, quoique publiée, nous croyons faire plaisir en la reproduisant ici, car elle est intéressante et rend parfaitement le caractère du roi qui devait un jour octroyer l'édit de Nantes. Suivant une note qui est au dos du manuscrit qui m'est confié, Henri, roi de Navarre, avait vingt-quatre ans; il n'est pas étonnant dès lors de le voir parler si rondement de sa religion et émettre sur ce point des principes si larges. L'âge et l'expérience auront développé en ceci ce qu'il y avait de bon, je veux dire, les idées de tolérance envers les personnes, tout en lui donnant des pensées plus arrêtées et plus sérieuses sur le fond; car je suis de ceux qui croient qu'Henri IV s'est converti sincèrement au catholicisme. Indépendamment de la grâce d'en haut et des traditions de sa famille, ce prince avait une intelligence trop grande pour ne pas savoir où trouver les vrais principes, et l'esprit trop pratique pour ne pas, dès lors, les adopter.

Pour ce qui est de la lettre de Louis XV, elle est datée de Tournay, le 22 mai 1745, au lendemain de Fontenoy. Je n'ai que deux remarques à faire. La première, c'est que M. Rouquet de Saint-Pol, à qui elle est adressée, s'il était gentilhomme, n'était pas de ceux qu'on appelait de la haute noblesse, et qui, dit-on, participaient seuls aux faveurs royales, tandis que les autres se dévouaient obscurément et sans que l'attention, les éloges et les récompenses vinssent les payer de leurs sacrifices; et néanmoins le roi lui écrit de sa propre main. La seconde, c'est que Louis XV sait fort bien distinguer la patrie du roi, et mettre chacun à la place qui lui convient; ce qui prouve que si jadis les Français unissaient dans un même sentiment de fidélité et de dévouement la patrie et le roi sans les confondre, les rois, de leur côté, ne les confondaient pas non plus, comme on l'a voulu faire croire à notre génération, de façon à absorber la première dans leur personnalité. Le roi était la

tête du pays ; c'est pour cela que s'attaquer au roi, c'était s'attaquer au pays, et c'est en ce sens que Louis XIV a pu dire avec vérité ce fameux mot : L'État, c'est moi.

V^{te} SIOCHAN DE KERSABIEC.

Mons^r de Batz jay antandu aveg plesyr les servyses que vous et mons^r de Roquelaure aves fet a ceuls de la relygion e la sauvete que vous particulieremant aves donnee an nre ch^{au} de Suberbye a ceuls de mon pays de Bearn e aussy lofre que je accepte pour ce tams de nre dyt ch^{au} de quoy je vous veus byen remersyer e pryer de croyre que combyen que soyes de ceuls la du pape je ne ave côme le cuydyes mesfyance de vous dessus ses choses. Ceus qui suyvent tout droit leur consyance sont de ma relygion e moy je suys de cele de tous seus la quy sont braves et bons. Sur ce je ne fere la presante plus longue synon pour vous recomander la place qu aves an meyn e destre sur vos gardes ce que ne peut faylyr que ne ayes byentot du bruyt aus oreyles mes de ceuls la je man repose sur vous côme le debes fere sur

Vre plus assure e meyllleur amy

HENRY.

NOTA. — Lettre de la main de Henri IV écrite à Manaud de Batz, gouverneur de la ville d'Euse, en Armagnac. Cette lettre est de l'an 1577, Henri n'avait pas encore 24 ans. (*Extrait des mémoires de Monsieur de Mont-Alban.*)

A Monsieur Rouquet de S^t Pol, lieutenant colonel en mes armées.

Tournay 22 mai 1745.

Monsieur Rouquet de S^t Pol, sur le rapport qui m'a été fait par mon très-bien-aimé cousin le maréchal général, Maurice comte de Saxe, de votre fidélité, bonne probité, et notamment de votre

bravoure signalée aux champs de Fontenoy, je vous écris cette lettre de ma propre main pour vous donner une preuve de ma satisfaction. Votre action, au dessus de tout éloge, est admirée de tout le monde, aussi je veux la récompenser en vous donnant la décoration de notre ordre royal et militaire, qui sera pour vous, en tout temps, une marque glorieuse de votre dévouement pour la patrie et pour moi, et un souvenir de mon estime. Si je suis satisfait d'un côté, de l'autre je suis sensiblement affligé par le récit qui m'est fait des nombreuses blessures que vous avez reçues en aidant à soutenir ma cause. Comme je m'intéresse beaucoup à mes preux chevaliers, je vous engage à réserver votre zèle pour d'autres circonstances et à vous faire soigner. Je prie Dieu qu'il vous accorde une prompte guérison et vous ait en sa sainte garde.

LOUIS.



DES NANNÈTES

AUX

ÉPOQUES CELTIQUE ET ROMAINE,

PAR

L.-J.-M. BIZEUL (de Blain),

Correspondant du Ministère de l'Instruction publique, Président d'honneur
de la Société archéologique de Nantes, etc., etc.

II^e PARTIE.

ÉPOQUE ROMAINE.

CHAPITRE III.

DU PORTUS NANNETUM.

SOUS-CHAPITRE IV.

ANTIQUITÉS ROMAINES TROUVÉES A NANTES.

(*Suite.* — Voir tome premier, p. 537.)

§ XXVII. — FOUILLES FAITES A NANTES EN 1827.

Ce fut en 1827 que l'on s'occupa des travaux de fondation de la dernière écluse du canal de Nantes à Brest vers la Loire. Des terrassements considérables eurent lieu, à cette occasion, dans le lit même de la rivière d'Erdre, au bas de la rue de la Boucherie, sur l'emplacement des vieilles halles. Cette partie de la ville se trouvait, à la vérité, en dehors de l'enceinte romaine, mais à une distance si rapprochée, qu'on ne sera nullement surpris de voir sortir de ces profonds affouillements un certain nombre d'objets d'antiquité. Malheureusement alors la ville était à peu près dépourvue d'observateurs : Athénas était vieux et infirme, et Richard jeune était à la fois député et membre du conseil de préfecture, et conséquemment détourné, par d'autres travaux, des études archéologiques qu'il chérissait. L'Administration, comme

d'ordinaire, n'avait pas même pensé que les travaux à exécuter pouvaient faire découvrir quelque chose qui intéressât la science, et n'avait fait à personne la recommandation de mettre à part les objets curieux qui se rencontreraient dans les fouilles. Aussi M. Le Cadre, dans son rapport à la Société académique, dont nous parlerons ci-après, avait-il parfaitement raison de dire :

« Il se passe peu de jours qu'il ne soit découvert de nouveaux
« objets dans les fouilles du canal; mais il existe maintenant
« une active concurrence entre les amateurs et entre les mar-
« chands, pour se procurer, à l'envi, les découvertes quoti-
« diennes, et parmi les acheteurs, comme parmi les vendeurs,
« les uns se cachent des autres. Ce qui est bien à regretter, pour
« nous autres Nantais, c'est que le plus curieux est *envoyé*
« *directement à Paris*. Des médailles en or et en argent ont
« disparu dans les creusets de l'orfèvre, seule ressource malheu-
« reusement que connaissent les furtifs vendeurs, etc., etc. »
Toutes ces diverses pratiques ont tant et si bien fait, qu'il n'est à peu près rien resté de tout ce qui fut découvert à Nantes dans les fouilles de 1827. Nous allons toutefois en rendre compte, d'après le rapport de M. Le Cadre et divers autres renseignements recueillis dans le *Lycée Armoricain*, t. X.

1. — *Monnaies romaines.*

Il fut trouvé un nombre assez considérable de monnaies en bronze. « Plusieurs amateurs, dit M. Le Cadre, en ont ramassé « *par centaines*; » et ce digne collègue avait l'extrême bonhomie d'inviter ces mêmes *amateurs* à publier des rapports sur les plus curieuses! Une soixantaine lui étaient tombées entre les mains, et il les offrit à la Société académique. Que sont-elles devenues?

Il ajoute que, « dans la démolition d'un mur qui, au même « endroit, était sous l'eau depuis bien longtemps, on vient de « trouver, en un seul trou, neuf pièces d'or fin, larges et « minces, pesant ensemble une once deux gros. » Pas d'autre détail. Le poids et le module indiqué n'annoncent pas que ces pièces fussent des monnaies romaines; mais il en eût peu coûté,

dans un rapport fait à une Société savante, d'en indiquer l'origine et les mains dans lesquelles elles étaient passées. Nous avons vu que les autres pièces, antiques ou modernes, avaient été transformées en bijoux d'orfèvrerie.

2. — *Bague.*

M. Le Cadre joignit aux soixante monnaies romaines qu'il offrit à la Société académique, une bague, « qui, dit-il, n'a de « remarquable que son chaton contenant un cristal de roche. » Le rapporteur ne dit pas quel était le métal de cette bague. C'était probablement du bronze. Qu'est-elle devenue?

3. — *Statuettes en bronze.*

M. Le Cadre a eu, dans son rapport, la modestie de supprimer la description de cette statuette, qu'il avait préparée, pour y substituer celle écrite par le savant Richard jeune, alors propriétaire de cette jolie antique. Nous croyons devoir reproduire ici cette excellente notice, perdue dans le *Lycée Armoricaïn*, recueil trop peu consulté aujourd'hui, et dans les cartons de la Société académique.

« Je me serais fait un plaisir, dit M. Richard, de satisfaire plus tôt la curiosité publique, relativement à la petite figure de bronze trouvée dans les fouilles du canal, qu'un heureux hasard m'a procurée, si des occupations, qui sont pour moi un devoir, m'avaient laissé quelques moments pour celles qui ne sont qu'un délassement. A l'époque de la découverte des figures en terre cuite déposées à la Bibliothèque publique (nous en parlerons ci-après), je fus informé qu'un ouvrier du canal avait offert à un chaudronnier de cette ville une petite statue en bronze, et que, n'ayant pu convenir de prix avec lui, il l'avait colportée ailleurs. Je fis sur-le-champ des recherches pour la soustraire au creuset du fondeur et à l'ignorance plus destructive que le temps : car l'ignorance détruit le plus souvent ce que le temps a épargné. Dès le même jour, je fus assez heureux pour réussir.

« Cette petite statue est précieuse, et parce qu'elle est d'une parfaite conservation, et parce qu'elle présente plusieurs singu-

larités dignes de remarque, et parce que c'est le seul monument de sculpture antique qui ait été trouvé à Nantes ; en sorte que l'intérêt du sujet s'accroît par l'intérêt de localité.

« Le métal dont elle est composée est un cuivre jaune, entièrement semblable à celui de plusieurs médailles romaines qui proviennent des mêmes fouilles, et que j'ai examinées dans le dessein de faire connaître les plus curieuses. Cette sorte de métal, moins sujet à s'oxyder, et surtout la dorure dont la statue a été recouverte en entier, ont contribué à la conserver dans une intégrité complète, et l'ont préservée du vert de gris ou de la patine, qui, quelquefois, ajoute à la valeur des bronzes antiques, lorsque les formes n'en sont pas altérées. Quoiqu'elle ait été soigneusement lavée et frottée par son premier possesseur, elle offre dans les plis des draperies et diverses cavités, les taches de la boue noirâtre et tenace dans laquelle elle a été si longtemps plongée : taches bonnes à conserver, comme un certificat d'origine.

« L'usage de dorer les statues était commun chez les anciens pour les petites figures, et n'est pas sans exemples pour celles de grandes proportions. La statue de la Fortune, dans le fameux temple qui lui était consacré à Præneste, était dorée, suivant le témoignage de Plin. Quelques antiquaires ont cru que les cheveux de la Vénus de Médicis ont été dorés ; et, sans chercher des exemples hors des Gaules, de petites statues de bronze doré ont été découvertes, à diverses époques, à Nismes, à Autun et à Lillebone (Julia bona).

« Pour imiter l'éclat et la couleur des yeux, les anciens ont eu souvent recours à un artifice réprouvé par le bon goût, celui de les incruster en argent. La figure que nous décrivons ici porte les traces d'une semblable incrustation. Les divers recueils d'antiquités en fournissent plusieurs exemples, et, pour en citer un qui soit emprunté dans une ville peu éloignée de nous, M. Allou, auteur d'une description des anciens monuments de Limoges et de la Haute-Vienne, publiée en 1821, fait mention d'une petite idole de Mercure en cuivre, avec des yeux d'argent.

« Le sujet que représente notre petite statue de bronze n'est pas embarrassant à déterminer. C'est évidemment et sans contestation, le génie de l'Automne personnifié sous les traits d'un jeune homme ivre, tenant de la main gauche une grappe de raisin, et de la droite, élevée, un lièvre suspendu par les pattes de derrière. La taille, rapetissée par la flexion du tronc et des jambes, n'a que 7 à 8 pouces de hauteur; mais elle serait de 9 à 10 pouces, si elle était supposée dans une attitude droite.

« Sous le rapport de l'art, elle laisse beaucoup de choses à désirer, et ce serait trop bien présumer de l'artiste, que d'attribuer à l'intention d'exprimer l'ivrognerie plutôt qu'à l'ignorance du dessin, ces traits grossiers, ces joues rebondies, ces lèvres épaisses qu'on y remarque. Cependant, on doit reconnaître que la proportion des membres est assez exacte, la pose juste et vraie, et la démarche chancelante de l'ivresse naturellement exprimée. A tout prendre, cette petite figure l'emporte de beaucoup sur la plupart de celles qui ont été trouvées dans les Gaules, et qui ont été publiées par Caylus et autres amateurs d'antiquités.

« La tunique qui compose son seul vêtement, est large, courte, sans manches, relevée par une ceinture sur laquelle elle se replie et descend jusqu'au milieu des cuisses. La forme en est absolument la même que celle qui était usitée chez les Romains, et qu'on retrouve même sur quelques monuments gaulois.

« Les raisins, symbole de la vendange, et le lièvre, symbole de la chasse, désignent convenablement l'automne, et tous les attributs ordinaires de cette saison, personnifiée chez les anciens, comme l'attestent des monuments de tout genre, médailles, statues, bas-reliefs, peintures, dans la citation desquels on n'éprouve que l'embarras du choix.

« Sur des médailles de Probus, de Commode, de Caracalla et de Constantin, les quatre saisons sont représentées par quatre jeunes gens, avec les attributs particuliers à chacune, et l'inscription : *Temporum felicitas* ou *Felicia tempora*, et l'Automne y figure constamment tenant des raisins dans la main gauche

et un lièvre suspendu par les pattes dans la main droite. La planche 41^e du grand cabinet romain de La Chaussée nous présente un génie jeune et ailé avec un lièvre à la main. Le savant auteur le regarde, avec raison, comme le symbole de l'automne. Un génie jeune, nu et ailé, avec un lièvre à la main, se trouve aussi représenté planche 71^e du tom. IV des *Antiquités Romaines et Gauloises* de Caylus. Il ne donne point l'explication de ce fragment de peinture antique trouvé à Rome, mais elle ne peut être différente de celle donnée par La Chaussée d'une figure toute semblable.

« L'auteur de *l'Antiquité expliquée* nous fournit aussi la gravure d'un superbe tombeau antique, qui, du cabinet de M. J. Foucault, a passé dans le jardin d'Athis, près de Paris. Les quatre saisons y sont représentées par quatre femmes couchées. Chacune d'elles est accompagnée d'un petit génie tenant les attributs des saisons, et l'un d'eux, vêtu d'une tunique courte, tient un lièvre à la main. A la vérité, celui-ci est placé près de l'hiver; mais les exceptions confirment souvent les règles, loin de les détruire. Ce tombeau est un monument de la sculpture grecque, et l'inscription est en caractères grecs. La chasse du lièvre, qui, sous le climat plus froid des Gaules, se faisait en automne, avait lieu en hiver dans la Grèce et le Midi de l'Italie, comme l'attestent Virgile (*Georg.*, l. 1^{er}) et Horace (l. 1^{er}, sat. 2). Ainsi s'explique la différence que présente ce tombeau comparé aux autres monuments antiques. Si les saisons désignées par quatre jeunes gens sur les monuments romains, sont représentées par quatre femmes sur un monument grec, c'est que le nom des saisons en grec est du genre féminin : *ωραι*, et parce que les saisons marquent les divisions de l'année, comme les heures marquent les divisions des jours.

« Un manuscrit de la bibliothèque de l'empereur, à Vienne, imprimé par le savant Lambecius, contient un ancien calendrier qu'il fait remonter au temps de l'empereur Constance, avec les images des douze mois de l'année, accompagnés de tétrastiques ou quatrains attribués à Ausone. Le mois d'octobre, qui appar-

tient à l'automne, y tient un lièvre à la main, et le tétrastique d'Ausone sur ce mois commence ainsi :

Dat prenum leporem, cumque ipso palmite foetus

October....

« La disposition des cheveux forme la particularité la plus remarquable et la plus rare que présente la petite statue dont il s'agit ici, et c'est cette disposition qui, par une combinaison du goût romain et du goût gaulois, nous autorise à la regarder comme un ouvrage romain exécuté dans les Gaules : car les Gaulois étaient reconnus par leur chevelure longue, touffue et bouclée, tandis que les jeunes romains portaient les cheveux courts et lisses. Cette chevelure longue et touffue retombe sur le col, où elle forme un double rang de boucles terminées en tire-bouchons. Je n'ai pu trouver jusqu'ici que deux figures antiques avec une frisure analogue. Le savant auteur de la religion des Gaulois, Dom Martin donne la description et la figure d'un buste de bronze trouvé dans le voisinage de Paris. C'est un jeune homme nu et sans barbe, dont tous les cheveux, frisés symétriquement, forment de grosses boucles allongées perpendiculairement. On attribue ce buste à Apollon ou à un dieu Lare. Mais le collier qu'il porte, d'où pend une bulle sur la poitrine, indique plutôt un jeune patricien romain, dont une semblable bulle formait, comme on sait, le caractère distinctif.

« Un arrangement semblable des cheveux frisés en tire-bouchons se remarque sur une figure de femme du cabinet du Père Albert, représentée planche 3 du tome V du *Supplément à l'Antiquité expliquée* de Montfaucon. Un trait de ressemblance de plus consiste dans une petite touffe de cheveux sur le haut du front et de la tête, et qui rappelle le singulier ornement placé sur le sommet de la tête de notre figure, ornement dont la forme indécise laisse douter si c'est une natte formée par les cheveux eux-mêmes, ou bien un ornement étranger figurant la tête, les ailes et la queue d'un oiseau. »

Il nous paraît impossible de réunir en si peu de pages une érudition plus saine, plus étendue, et qui déborde, malgré tous

les efforts de l'auteur pour la contenir dans de justes bornes, comme aussi d'en déduire les résultats dans un style plus clair et plus élégant. Cette charmante dissertation doit nous faire vivement regretter que les travaux de M. Richard sur les antiquités nantaises n'aient pas été publiés, et qu'aucune communication n'ait été faite de ses manuscrits, restés dans sa famille, et qu'il serait déplorable de voir complètement perdus.

M. Le Cadre ajoute à cette description que « quelques traces « d'étaim sous les pieds de cette statuette, dénotent qu'elle a dû « être soudée sur un socle ou tout support métallique. »

Le même rapporteur nous apprend que l'un des membres de la Société académique, M. Peytavin, dessina la petite statue. Ce dessin, lithographié, fut publié dans le *Lycée Armoricaïn* à la suite du rapport.

C'est probablement tout ce qui nous en reste à Nantes. On ne sait ce qu'est devenu, à la mort de M. Richard, le cabinet d'antiquités choisies qu'il s'était plu à former. Cependant, un renseignement très-vague veut que la statuette enrichisse aujourd'hui le cabinet d'un amateur de la ville.

4. — Bas-relief en terre cuite.

Le dessin de ce petit et fort curieux bas-relief a été lithographié et publié au tom. X, p. 407, du *Lycée Armoricaïn*, et la description en a été faite par M. Le Cadre, sous forme d'addition à son rapport (*Ibid.*, p. 295). Je vais donner ce qu'elle contient de plus important. C'est une terre cuite moulée et représentant un petit génie dont les bras mollement arrondis pendent le long d'un corps potelé. Les jambes *grassouillettes* (je copie M. Le Cadre) sont doucement recourbées en arrière jusqu'à la cassure qui est vers le milieu. Elles sont largement écartées par le bas. La tête, un peu inclinée en avant, est celle d'un joli enfant. Garnie de cheveux bouclés, elle porte, comme on l'a déjà remarqué sur la statue de bronze de M. Richard, une petite éminence au-dessus du front; mais comme ici cette partie est usée, on ne sait si c'est une houppe de cheveux ou un jet flamboyant. La figure, le tronc et les membres sont bien soignés, et montrent un fort joli

enfant, dont le sexe n'est pas douteux. Il porte deux grandes ailes de chauve-souris. Cette partie du travail paraît plus négligée que les autres. M. Le Cadre termine en disant qu'un de nos meilleurs antiquaires voit dans cette figure celle du Sommeil. Cet antiquaire était Athénas, qui joignit au dessin lithographié une note où il développait cette opinion, qui paraît fort plausible.

On ne sait trop comment cette jolie pièce d'antiquité est venue se placer dans notre Musée, où elle occupe le n° 819. Le catalogue imprimé la mentionne ainsi : « Amour ou génie funèbre. « Petite figurine nue et ailée. Objet très-remarquable. Trouvée « dans les fouilles de Jublains (Mayenne), et donnée par M. François Verger. Hauteur : 0^m,05. » Il y a eu ici nécessairement confusion : M. Verger, l'un des premiers explorateurs de Jublains, a en effet enrichi notre Musée de divers objets sortis des fouilles qu'il y a fait faire. Notre statuette, apportée en même temps, aura été enregistrée comme étant de la même provenance. La lithographie de Mellinet nous a beaucoup aidé à reconnaître cette erreur.

5. — *Têtes de Bélier en terre cuite.*

Ce sont les seules pièces d'antiquité qui nous sont restées des fouilles de 1827. On peut les voir au Musée. Elles ont excité, à leur apparition, une telle avalanche d'érudition et de conjectures, qu'il ne sera pas peut-être sans intérêt d'en rappeler ici quelque chose. D'autant plus que c'était la première fois que les savants s'occupaient d'objets de cette sorte, qui manquent encore à la partie céramique d'un fort grand nombre de nos Musées.

On inséra dans le *Lycée Armoricaïn* de 1827, tom. X, p. 244, la note suivante, dont voici les premières lignes : « Des ouvriers, « en creusant dans le lit de la rivière d'Erdre, pour y construire « une écluse du canal de Bretagne, ont trouvé, à 20 pieds au- « dessous du sol actuel de cette rivière, trois têtes de bélier en « terre cuite, dont nous donnons ci-joint les dessins. Ces objets « ont été déposés, par les soins de M. le Maire de Nantes, à la « Bibliothèque de la ville. » Le rédacteur ajoute qu'en appelant l'attention des savants sur ces antiquités, il leur offre, comme

objets de comparaison, les dessins : 1^o d'un tribomos ou autel triangulaire, donné par Montfaucon (t. II, 1^{re} p., p. 132), portant à chaque angle une tête de bélier; 2^o d'un autel taurobolique trouvé à Lyon en 1705, à la montagne de Fourvières, décrit dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions* (t. II, p. 475), et sur la face gauche duquel on remarque une tête de bélier en relief. La même planche contenait de plus la figure des deux premières têtes de bélier qui avaient été exhumées, dessinées par le jeune Donné avec beaucoup d'exactitude. La troisième ne fut trouvée que plus tard.

Cette note et la planche qui l'accompagne indiquent que, dès la première apparition de ces monuments inconnus, l'érudition nantaise s'émut fortement, rechercha dans tous les recueils à sa portée les antiquités ornées d'une ou plusieurs têtes de bélier, et se lança vivement dans le champ sans limites des conjectures.

M. Le Cadre, dans son rapport à la Société académique, que nous avons déjà cité, a rappelé les diverses opinions émises; mais, avant de les exposer nous-mêmes, il est nécessaire de décrire aussi exactement que possible nos trois monuments. Nous nous aiderons de la description tentée par M. Le Cadre, qui, à force de détails minutieux, n'est pas toujours d'une clarté parfaite, à l'inverse du précepte d'Horace :

..... brevis esse laboro
Obscurus fio.....

Ce qui, dans ces petits monuments, attire d'abord l'attention, c'est une tête de bélier occupant la partie supérieure d'une soute de cippe carré qui ne présente plus rien de la forme ovine, pas même le col, qui aurait pu y être emmanché. Le museau n'est conservé que dans l'un des exemplaires, n^o 1; il est brisé dans les deux autres. Les cornes, dans leur grosseur, sont contournées en torsade, et sont courbées en simple croissant; de manière que la pointe, si elle existait, pût atteindre le bout des naseaux. Il n'y a pas apparence d'oreilles. Des deux côtés du cippe, dans deux exemplaires, n^{os} 1 et 3, on remarque au-dessous des cornes une gorge peu profonde, mais assez large, accompagnée de deux

torsades verticales descendant jusqu'à la base. Dans le troisième, n° 2, il y a deux gorges, accompagnées aussi et séparées par des torsades verticales dans toute la hauteur. A 10 centimètres de la base, le cippe acquiert une plus grande largeur, et on remarque dans cette partie une sorte de ressaut très-prononcé qui devait concourir à la solidité de la pose perpendiculaire du cippe, pose qui me paraît parfaitement indiquée par la surface horizontale de la base, qui a été coupée avec un soin tout particulier avant la cuisson. Le ressaut est brisé dans l'exemplaire aux deux gorges, n° 2.

Je me sers du mot *exemplaire*, quoiqu'il ne soit pas ici d'une complète exactitude; car il semblerait indiquer que nos trois pièces seraient semblables, et il n'en est rien. Elles sont du même genre de monument, elles se ressemblent : voilà tout. Les légères différences qu'on y remarque ont porté M. Le Cadre à penser qu'elles n'ont pas été moulées, mais modelées séparément. C'est une question qu'un œil plus exercé que le mien pourrait seul résoudre.

Une autre question assez difficile est celle de savoir à quel usage étaient destinés les trous circulaires de 3 centimètres de largeur qu'on remarque en nombre inégal et posés verticalement dans le corps et de chaque côté du cippe. Le n° 1 en a quatre à droite et cinq à gauche, dans sa partie postérieure, en dehors de la gorge. Le n° 2 en a cinq dans chacune de ses deux gorges à gauche, et cinq et quatre à droite. La partie postérieure est trop étroite pour en avoir reçu. Enfin, le n° 3 en a trois dans sa gorge et six dans sa partie postérieure à gauche, et trois dans sa gorge et quatre dans sa partie postérieure à droite. Nous rappellerons ces trous en discutant les opinions dont nous avons déjà parlé.

Les mêmes pièces diffèrent de dimensions. La base du n° 1 est de 11 pouces $\frac{1}{2}$ de longueur, y compris 3 pouces $\frac{1}{2}$ pour le ressaut, sur 4 pouces $\frac{1}{2}$ de largeur. La hauteur totale est de 13 pouces $\frac{1}{4}$. La tête de bélier a 3 pouces $\frac{1}{2}$ de longueur, du front au museau. Elle est large de 3 pouces $\frac{1}{2}$ à l'implantation

des cornes, de 2 pouces $\frac{1}{2}$ aux yeux, et de 1 pouce $\frac{1}{2}$ à 2 pouces aux naseaux.

Venons aux opinions énoncées sur ces monuments. M. Le Cadre, dans son rapport, n'hésite pas un instant à faire connaître la sienne. Il lui semble démontré que leur principal usage était, chez les Romains et dans leurs colonies, de décorer les autels crioboliques. « Ne peut-on pas croire, ajoute l'auteur, que, en « commémoration des sacrifices du bœlier à Atys, amant chéri « de Cybèle, la mère des Dieux, les plus pieux des initiés conser- « vaient chez eux la figure de la victime consacrée. Nul doute, « selon moi, que ces figures de plein relief n'aient été *appliquées* « *verticalement contre des murs où leurs ressauts postérieurs* « *servaient à les fixer solidement*. Vraisemblablement que dans « les trous traversant *d'un côté à l'autre* (qui auront pu servir « d'évents pendant la cuisson), *on passait*, dans les jours de « fête, *des rubans, on attachait des couronnes et on appendait* « *des EX-VOTO*. » Ainsi, selon M. Le Cadre, nos trois têtes de bœlier, après avoir servi de décoration à un autel criobolique, seraient devenus des sortes de laraires.

Mais les têtes de bœlier servant de décors étaient sculptées dans l'autel même, et non portatives. Le dessin tiré de Montfaucon, et reproduit dans le *Lycée Armoricaïn*, le prouve de toute évidence. Quant au placement perpendiculaire de ces simulacres victimaires le long des murs d'un logis dans lesquels ils auraient été fixés au moyen de l'encastrement de ce que M. Le Cadre nomme le *ressaut* ou queue, qui se projette à peine de 3 pouces, comment l'honorable rapporteur a-t-il pu s'imaginer qu'un aussi court tenon aurait suffi pour maintenir en place des masses relativement aussi lourdes que nos cippes à tête de bœlier, en blocs de brique, sans aucun vide à l'intérieur. Il n'a pas mieux réussi en parlant des rubans qu'on passait, assure-t-il, dans les trous *traversant d'un côté à l'autre*, car la vérité est que ces trous ne *traversent* pas; M. Le Cadre a été trompé par la terre limoneuse qui obstruait ces trous. J'ai réussi à enlever cette terre, et je me suis assuré qu'ils n'avaient pas plus de 3 à 4 centimètres de profondeur.

Un antiquaire fort savant du département de l'Eure, breton d'origine, l'ex-abbé Rever, était en correspondance avec le *Lycée Armoricaïn*, et, après la lecture du rapport de M. Le Cadre, et sur la vue de la planche de dessins qu'il l'accompagnait, il envoya au journal plusieurs lettres et notes concernant nos trois monuments. Mais, comme, malgré toute sa science et son expérience dans les recherches d'antiquité, il ne me paraît nullement avoir réussi à en donner une explication satisfaisante, je me bornerai ici à analyser, sans les discuter, les diverses opinions qu'il a émises à ce sujet.

Dans une première lettre (*Lyc. Arm.*, t. X, p. 293), il prend ces *encolures* de bélier, pour des *corniers-décors*, et demande s'ils ne pouvaient pas avoir été employés *aux angles d'un trépied, support de lampe, tige d'un candélabre*, etc. Les trous, qu'il nomme *stigmates*, lui paraissent être des *repères* propres à replacer ces objets *dans l'exacte et même position dans laquelle on en a fait l'ébauche et l'essai, c'est-à-dire à les monter et démonter à volonté*. Il pense que cette *mobilité* des *encolures* pourrait peut-être servir à faire connaître ce travail en terre cuite fort *insolite* en ce genre, et on pourrait ajouter *unique jusqu'à présent*. — J'avoue qu'il ne m'a pas été donné de vaincre l'obscurité de cette explication.

M. Rever se demande ensuite si nos monuments ne sont pas un *noyau* sur lequel l'artiste, ouvrier fondeur, se proposait de *couler en métal* les *composants* de son sujet, qu'il aurait après cela *réunis par des soudures ou boulons rivés*, à la manière des anciens, etc.

Enfin, dans une dernière lettre (*Lyc. Arm.*, t. XI, p. 87), M. Rever croit que nos trois têtes de bélier ont une grande analogie avec *l'idole des Trois Béliers*, adorée par les habitants de Toulouse comme un emblème de Jupiter-Soleil. Voici de l'érudition étalée, ce me semble, bien en pure perte.

Cette courte analyse suffit pour faire juger du peu de solidité des conjectures de MM. Le Cadre et Rever; que serait-ce si on les discutait en présence des objets eux-mêmes?

M. Rever, à la vérité, ne les avait pas vus; mais la planche lithographiée représentait les nos 1 et 2 avec assez d'exactitude pour en faire connaître la forme toute particulière; et la modeste hésitation de M. Rever, quand il allègue son éloignement, ne prouve bien qu'une chose, c'est que ces objets lui étaient complètement étrangers, à lui, antiquaire émérite et pratique, à lui savant et zélé explorateur des débris romains de Lille-Bone et du vieil Évreux, à lui curieux contrôleur de tous les Musées archéologiques, dans un pays comme la Normandie, aussi fertile en antiquités qu'en hommes capables de les observer. Et de là, nous devons conclure tout naturellement que nos trois têtes de bélier ont incontestablement le mérite de la rareté; et je suis très-loin de partager l'opinion de M. Le Cadre, quand il dit que « leur réunion dans un même lieu dénote que de tels *symboles* *ne devaient pas être très-rares.* »

Cette rareté, au contraire, me paraît telle, qu'indépendamment de ce que ces petits monuments se sont trouvés tout nouveaux et inconnus aux yeux de savants tels que MM. Rever et Le Cadre, les grands recueils d'antiquités de Montfaucon et de Caylus n'ont reproduit ni mentionné aucun objet qui y ait rapport, et les Musées archéologiques assez nombreux que j'ai visités, tant à Paris que dans la Province, ne m'en ont offert aucun analogue. Je dois toutefois excepter le Musée de Tours, qui a recueilli, en 1840, dans les fouilles du Palais de Justice de la même ville, trois variétés de ces monuments. M. L. Boilleau, conservateur de ce Musée, rendit compte, à l'époque même, du résultat abondant et curieux de ces fouilles, surveillées avec soin. Son intéressante notice est accompagnée de trois planches lithographiées, reproduisant les objets les plus curieux, parmi lesquels on peut voir une tête de bélier surmontant un cippe tout à fait ressemblant, sinon identique aux nôtres. On y remarque, à la partie inférieure de la gorge, cinq trous, non plus placés en ligne verticale, comme ici, mais réunis les uns près des autres en demi-cercle irrégulier. M. L. Boilleau a classé cet objet parmi les briquetages, et, après avoir parlé des petites briques pyra-

midales, généralement prises pour des poids, mais que deux savants tourangeaux, MM. Noël-Champoiseau et Alonzo Péan (de Saint-Aignan) croient de simples contre-poids, opinion conforme à celle que j'ai énoncée en parlant des antiquités trouvées à Blain, M. Boilleau, dis-je, ajoute : « Le plus remarquable par sa forme inusitée et son poids, 25 kilogrammes, est terminé par une tête de bélier. Plusieurs petits trous d'un pouce, vers le haut de la tête, ne nous indiquent nullement son emploi. Nous en avons recueilli trois variétés. » Je regrette de n'avoir pu, faute de temps, étudier à Tours ce que M. L. Boilleau nomme des *variétés*. Les antiquaires sont presque toujours trop hâtés.

Le savant conservateur, par le classement qu'il en a fait, semble prendre nos têtes de bélier pour des poids; cette idée a été partagée par mon honorable collègue à la Société des Antiquaires de France, M. Grésy, dans sa notice sur les antiquités découvertes à Melun en 1847, lors de l'exécution du chemin de fer de Lyon. Une tête, en terre cuite, identique à celle de nos béliers, fut trouvée dans les fouilles. Les cornes, en torsades, sont dirigées en croissant vers le museau, et, dans le champ de ce croissant, on remarque au côté droit deux de ces trous dont nous avons déjà parlé, puis un troisième en arrière de la corne, à peu près à la naissance du col. On voit aussi en arrière de la tête le commencement d'une torsade verticale, qui, à Tours comme à Nantes, concourt à former une gorge dans le cippe; mais ici le cippe manque, et le col est coupé très-près de la tête, mais avec le même soin et la même horizontalité que les bases l'ont été à Nantes : en sorte qu'à Melun le monument ne diffère qu'en hauteur; et qu'en prolongeant le plan indiqué par la partie supérieure, on obtiendrait un monument identique à ceux de Tours et de Nantes. Au reste, voici l'indication qu'en donne M. Grésy : « Deux poids en terre cuite, l'un de 25 décagrammes, en forme de cône tronqué, avec trou percé au sommet et pour y passer un anneau; *l'autre, représentant une tête de bélier, pèse 203 décagrammes, mais les cornes, roulées en spirale, paraissent un peu mutilées à leur extrémité.* »

Avant d'aller plus loin et de discuter l'opinion de MM. Boilleau et Grézy, je dois, après avoir signalé les monuments trouvés à Nantes, à Tours, à Melun, mentionner un fragment fort reconnaissable d'un objet analogue trouvé à Blain, dans une fouille du terrain romain de cette localité, et déposé à notre Musée; comme aussi il ne faut pas oublier six autres fragments du même genre placés au Catalogue du même Musée sous les n^{os} 656, 666, 671 et 672, provenant des fouilles exécutées au bourg de Rezay vers 1853. Il est bon de tout compter quand il s'agit d'objets d'une certaine rareté et encore à peu près inédits. Deux de ces derniers fragments formaient la partie supérieure du petit monument, c'est-à-dire une tête de béliet; mais comme il y a eu fracture dans le cippe de brique, ces deux sommités n'ont plus que 16 à 17 centimètres de hauteur. Ils présentent l'un et l'autre, avec tous les morceaux analogues dont nous avons parlé précédemment, des différences que nous devons noter ici. Ainsi, l'un d'eux, vu du côté gauche, offre le museau, l'œil, la corne en croissant, et les gorges formées par les trois torsades perpendiculaires, que nous connaissons, tandis que le côté droit ne présente qu'une surface unie, sans aucun de ces caractères. On n'avait apparemment besoin pour l'effet que d'un seul côté. L'autre fragment a conservé la tête entière assez bien modelée, mais sans la moindre apparence de cornes. On voit seulement des excroissances arrondies, s'inclinant légèrement sur le front, qu'on peut prendre pour des oreilles, et derrière lesquelles, sur le cou, sont des cordons ornés de hachures, traversés par un autre pareillement ornementé et prenant du sommet de la tête pour se continuer sur toute la courbure du cou. Cette tête a 12 centimètres de longueur, depuis l'extrémité du museau jusque derrière les oreilles.

Quant à la question de savoir quel a été l'usage de ces petits monuments, la solution ne m'en paraît pas beaucoup avancée, même après les descriptions aussi exactes que possible que nous avons données des différentes pièces qui nous ont passé sous les yeux, ou dont nous avons vu seulement des dessins qui nous

paraissent d'une grande exactitude. Nous avons rejeté ci-dessus les *décors crioboliques*, les *dieux Lares*, les *noyaux*, les *composants*, l'*idole aux Trois Béliers* de MM. Le Cadre et Rever. Admettrons-nous les *poids* de MM. Boilleau et Grésy? Certes, cette opinion m'a semblé plus admissible que les précédentes. Elle a pour elle la parfaite horizontalité de la base, qui facilite une pose solide dans le plateau d'une balance, et peut-être peut-on dire que les trous marquent le nombre des unités pondérales. Mais on peut dire aussi qu'il est à peu près impossible de confectionner en terre cuite des poids réguliers; que l'ornementation de nos monuments s'éloigne considérablement de la simplicité des poids antiques, qui, du reste, étaient tous en métal; que la computation de l'unité par les trous percés dans le cippe, était un moyen trop grossier pour les Romains, qui avaient leurs lettres numérales; enfin, que la base coupée en effet horizontalement et si favorable à l'assiette solide de l'objet, pouvait trouver son utilité pour toute autre occasion.

Quoi qu'il en soit, voilà nos monuments descendus du rang qu'on leur assignait sur les autels des dieux et ramenés à un usage des plus vulgaires. Une dernière opinion les abaisse peut-être encore d'un degré : elle en fait des *chenets*, et il est possible qu'elle ait trouvé le mot de l'énigme.

Chenet ou, comme on disait au *xiv^e* siècle, *chiennet*, vient très-probablement de ce que l'instrument ainsi nommé était orné, à sa partie supérieure, d'une tête de chien. Le savant M. de La Borde, dans son Glossaire, nous apprend que les *chenets* ou *chiennetz* « étaient ornés de figures souvent d'une très-belle or-
« donnance. » Cet usage s'est conservé jusqu'à nous. Chaque siècle y a mis son genre de figure. J'y ai vu des magots, des Libertés et jusqu'à des Républiques en bonnet rouge. Il y a donc eu un grand nombre de variantes dans les simulacres; mais ces variantes elles-mêmes nous prouvent l'usage constant de placer des figures à la sommité des chenets.

Nous en trouvons un exemple très-remarquable dans l'*Archæologia Cambrensis*, 1856, p. 93. C'est une paire de chenets encore liés

ensemble dans la partie inférieure par une barre de fer, trouvée à une grande profondeur en creusant un fossé dans un marais tourbeux, près de la chapelle de Garmon, paroisse de *Llan-Rust*, au pays de Galles. Il a été rendu compte de cette découverte à la Société Cambrienne, au mois de janvier 1855, par M. J. Évans, et je crois devoir présenter ici une courte analyse de cette intéressante notice. Ces deux chenets sont en fer, et de forme pareille. Leur exécution indique dans l'ouvrier un goût et une habileté remarquables. Déjà corrodés en quelques parties, leur exposition à l'air a fait subir au métal une assez grande décomposition. M. Évans ne paraît pas s'être occupé de déterminer le genre de ruminant dont la tête, à quatre cornes, termine la partie supérieure de ces chenets, qui est recourbée en arc assez resserré. Cette partie, à laquelle est accolée la tête, est d'une grosseur plus que double que celle de la tige inférieure, et ornée en dehors d'un rang de perles, et, au-dessous, d'un rang de trous (*perforations*). Sa forme est carrée. Tout cet ensemble donne à cette partie un singulier rapport avec nos monuments de brique. Il n'en est pas ainsi de la partie inférieure, dont la tige, garnie des deux côtés de bélières destinées à soutenir les broches, et la base en arcades, représentent parfaitement les gros landiers des cuisines. Les cornes de l'animal inconnu dont la tête ornemente ces chenets, sont un peu plus longues que cette tête, à aller des cornes au bout du museau; elles sont presque droites, sauf une très-légère courbure à la partie supérieure. Elles semblent se rapprocher un peu de celles de la chèvre.

À la première inspection du dessin fort bien fait qui représente cette paire de chenets, j'avoue que je l'ai prise pour une œuvre du moyen âge. M. Évans appuie assez faiblement cette opinion, en parlant des batailles, des incursions et des déprédations qui ont eu lieu dans le voisinage, au lieu de quoi il aurait mieux valu s'occuper de la question artistique.

D'un autre côté, M. Évans paraît pencher assez fortement à y voir un ouvrage romain, d'abord parce que l'objet a été trouvé près du camp de Carreg-y-Léon, et peu loin de la voie romaine

conduisant à *Conovium*; 2° qu'une autre paire de chenets en fer a été découverte, en 1839, dans un tombeau, près de Colchester, et qu'elle est rangée parmi les monuments romains par M. Roach-smith, qui en a donné le dessin au 2^e vol. de ses *Collectanea*. Chacun de ces chenets porte à sa sommité une tête de bœuf; 3° que deux pareils instruments, aussi en fer, et couronné d'une tête de cerf, ont été trouvés près de Shefford, en Bed-Fort-Shire, en 1832; 4° que d'autres se sont rencontrés à Pompéi et dans un tombeau à Paestum.

Cet usage assez constant de placer une tête d'animal au sommet des chenets, pourrait donc nous porter à croire que nos cippes de brique couronnés d'une tête de bélier, seraient des instruments analogues. Et l'on peut ajouter que deux autres considérations tendraient à confirmer cette opinion : d'abord leur base horizontale, qui rendait parfaitement solide leur pose sur la pierre du foyer; leur poids, qui les y assujétissait encore; enfin, ces trous sur lesquels on a tant disserté, n'étaient-ils pas pratiqués pour recevoir le bout des broches chargées de pièces à rôtir? Cette dernière question, si elle était adoptée, donnerait à nos monuments une assez haute antiquité, car ils remonteraient évidemment avant l'invention des tourne-broches.

Je ne répugne pas à l'opinion que je viens de développer. Elle m'était venue en étudiant la paire de chenets du pays de Galles, et j'ai eu la satisfaction de me trouver d'accord avec l'un de nos plus savants collègues, M. Parenteau, qui, de son côté, avait eu la même idée. A d'autres mieux informés!

§ XXVIII. — OBJETS TROUVÉS DANS LA DÉMOLITION DE LA TOUR DU TRÉPIED EN 1836.

Nous avons déjà parlé de cette tour, l'un des derniers restes apparents de l'enceinte romaine, et qui en commençait à l'est le côté septentrional. Ce reste, dont j'ai donné la description dans le sous-chapitre III, fut démoli, en 1836, par M. Bessard du Parc quand il fit bâtir sa maison de la rue Royale, n° 7. On trouva dans les fondations :

1° Plusieurs fragments de bases, chapiteaux et fûts de colonnes romaines.

2° Un sphinx mutilé.

3° Un autre sphinx à corps de chienne, ayant deux rangs de trois mamelles très-renflées, et présentant à la partie antérieure un buste de femme. Le sein est très-protubérant. Les cheveux, relevés en bourrelet sur le front, forment en arrière une touffe épaisse sur le chignon. Il reste de chaque côté quelque trace du plumage des ailes, qui ont été brisées, et qui devaient monter à la hauteur du sommet de la tête. Les jambes, qui étaient repliées sous le ventre de la chienne, ne sont plus apparentes.

4° Une tête en grès roux.

5° Plusieurs fragments de poterie rouge et fine.

6° Deux bronzes de Tetricus.

Ces objets furent d'abord portés au Musée des Tableaux. Les nos 1, 3 et 4 sont arrivés depuis quatre à cinq ans au Musée archéologique, par les soins de M. Driollet, architecte de la ville.

§ XXIX. — INSCRIPTION D'AGEDOVIRUS.

Vers 1838 ou 1839, dans les premières fouilles faites pour la construction du nouveau chœur de la cathédrale de Nantes, on trouva un bloc de pierre de tuffau sur lequel était une inscription dont j'ai donné le texte au chapitre III, et ayant pour objet la dédicace d'une statue et d'un temple au dieu Mars-Mogon, par Agedovir, pour lui et sa fille Toutillia. M. François Verger en envoya une copie à la Société des Antiquaires de France, qui la publia dans son XV^e vol., p. xxxv. M. Verger donne au bloc 46 centimètres de largeur sur 50 de hauteur, et aux lettres 4 centimètres de haut. Il compare ces lettres à celles de l'inscription de VOLIANVS. En cela, je ne puis tomber d'accord avec mon honorable confrère. Il est vrai que leur forme est assez régulière, quoique fort loin des belles proportions de notre célèbre inscription. Mais elles portent dans presque toutes les lignes un signe très-caractéristique de décadence ; c'est-à-dire cette liaison d'une ou de plusieurs lettres les unes dans les autres, qui commença dès

le troisième siècle. Cette observation nous donne presque la date de notre inscription, et sa dédicace toute païenne vient confirmer qu'elle remonte, dans ce même siècle, à l'époque où le christianisme n'avait pas acquis à Nantes tout son développement.

§ XXX. — FRAGMENT D'INSCRIPTION DE PHIDIA.

Ce fragment a été trouvé dans le même lieu et le même temps que la précédente inscription, avec laquelle il a une parfaite analogie, quant à la forme des caractères et à leurs liaisons bizarres. La cassure du bloc de tuffau sur lequel le texte était gravé en creux dans un encadrement et la perte de toute la partie à gauche rendent ce qui reste de la fin des lignes complètement inintelligibles.

§ XXXI. — FRAGMENT DE COLONNE ET CHAPITEAU.

Dans les mêmes fouilles pour la construction du chœur de la cathédrale, on a trouvé un tronçon long d'un mètre et de 0,44 centim. de diamètre, d'une colonne cannelée en spirale de marbre blanc, et un chapiteau en même matière ⁽¹⁾.

.
.

§ XXXII. — BLOCS A BAS-RELIEFS.

(Ce paragraphe est resté en blanc au manuscrit.)

.
.

§ XXXIII. — CIPPE FUNÉRAIRE.

Depuis une époque inconnue, mais qui paraît assez ancienne, gisait dans la cour très-resserrée d'une vieille maison de la rue du Marchix, n° 7, un bloc de granit creusé en auge. Sa forme quadrangulaire, sa taille assez soignée, attirèrent l'attention de

(1) Ce paragraphe est resté inachevé. Le manuscrit porte seulement cette annotation, au crayon : « Voir les objets et les comparer avec le *Catalogue*, nos 93 et 93 bis. »

l'un de nos confrères, et, dans une visite que fit en 1850 l'une de nos Commissions, on fit remettre le bloc dans la position verticale qu'il devait avoir eue originairement, et l'on reconnut que deux de ses faces étaient ornées de corniches et de pilastres, ornementation qui devait aussi avoir été celle de la façade principale avant qu'elle fût creusée. Sur l'un des côtés, on remarqua une patère renfermant une tête imberbe, qu'on a cru être celle d'Apollon ; au-dessous est un vase à large ouverture, de laquelle s'élève, en se recourbant élégamment, une seule anse qui retombe sur la panse.

Tous ces objets sont sculptés en relief, et prouvent incontestablement l'origine romaine de ce petit monument, qui a 0^m,85 centimètres de hauteur, 0^m,56 d'épaisseur, et 0^m,63 de largeur. La quatrième face n'a pas été taillée et a conservé toute la grossièreté du bloc primitif. C'est probablement ce qui a fait que celui qui a imaginé de le creuser en auge aura choisi la face principale, et il n'est pas douteux que ce choix malencontreux nous a privés de l'inscription qui y était certainement gravée, et aurait ajouté à la liste de vieux noms nantais que nous avons déjà recueillis sur les inscriptions précédentes.

La face restée brute nous semble indiquer un cippe funéraire plutôt qu'un autel, dont les quatre côtés étaient ordinairement ornés.

.
.
.

Ici s'arrête le manuscrit de l'infatigable vétéran de l'archéologie bretonne. En tête de ses études, il aimait à inscrire ces mots du poète : SPARSA ET NEGLECTA COEGI. Dans cette importante réunion de documents, de faits disséminés et souvent négligés, qu'il a su former pour l'histoire de sa province et de son pays, se rencontrent des pièces originales et inédites d'un haut intérêt, des notes particulières, qui trouveront une place aussi légitime que naturelle dans ce *Bulletin*, dû en grande partie à son intelligente initiative.

Lorsqu'en 1817 M. Grivaud de la Vincelle publia son ouvrage intitulé : *Recueil de Monuments antiques*, il fit graver sur cuivre quatre planches représentant quatorze inscriptions romaines ou monuments trouvés à Nantes. Ces dessins, n'ayant pas été utilisés dans son livre, furent cédés par lui à M. Maudet de Penhoet, qui ne les employa pas non plus et les rétrocéda ensuite à la Bibliothèque de Nantes, où ils se trouvent aujourd'hui (1).

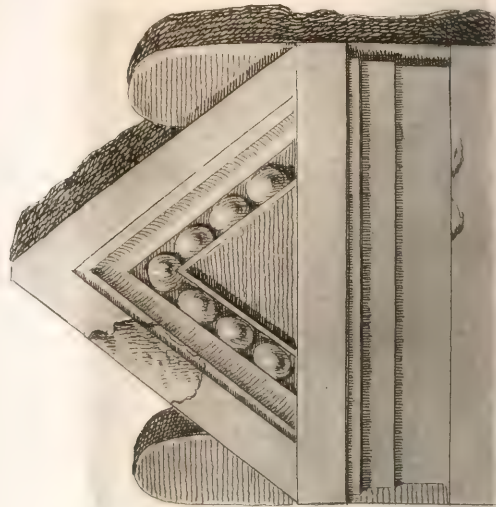
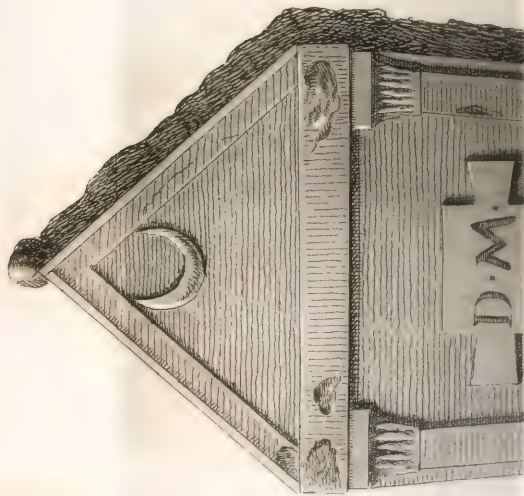
M. Armand Guéraud en fit faire un tirage qu'il destinait à un travail devant figurer dans la *Revue des provinces de l'Ouest*. Comme ces planches représentent des monuments du pays, la Société, pensant qu'elles seraient bien accueillies de ses membres, les a acquises pour compléter la publication de M. Bizeul, qui a décrit presque tous les monuments qu'elles reproduisent. Par la comparaison avec les modèles déposés en grande partie au Musée, on s'aperçoit qu'elles ne sont pas d'une scrupuleuse exactitude, et laissent un peu à désirer sous ce rapport. Mais, outre l'à-propos qu'elles trouvent ici, elles peuvent servir de spécimen et de terme de comparaison entre ce qu'on faisait il y a 46 ans et ce qu'on fait aujourd'hui.

(1) La lettre autographe de M. de Penhoet contenant sa demande d'acquisition à M. Guillet, bibliothécaire, a été achetée, à la vente de ce dernier, par M. Dugast-Matifeux.



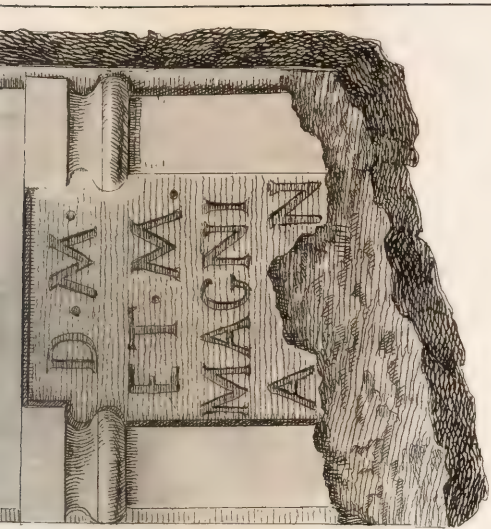


NVMINIB! AVGVSTOR
 DEO VOLIANO
 MCEMELSEC VNDVSETCSEDATFLORVS
 ACTORVICANORPORTENSTRIBVNALCM
 LOCISEXSTIPECONLATA POSVERVNT





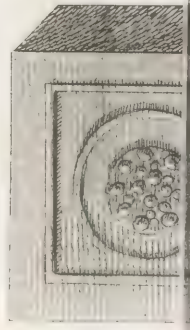
Pisc. Imp. Venet. via S. Maria, 3

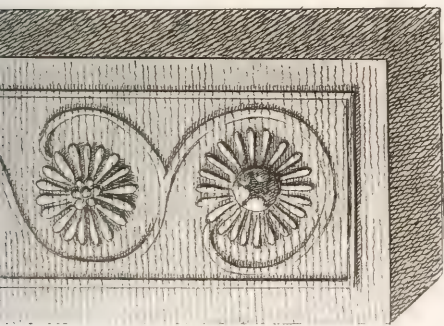


1. 105

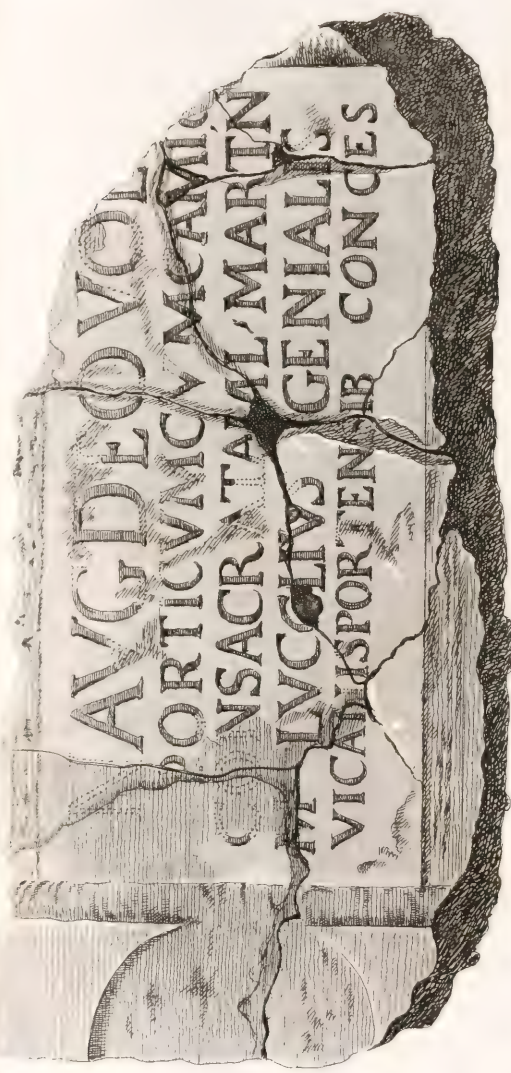
IMP CAE NERVA
TRAIAN AVG
GERM PONNI

P CAES FLA
I CONISTAN

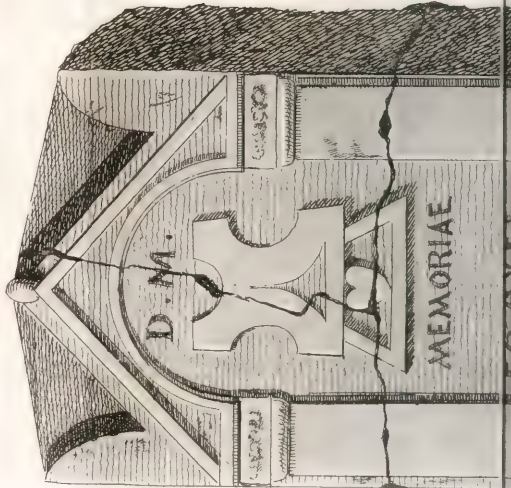




Richet Scul.



AVG DEO VOL
PORTICVNICV MCAMIC
NSACRATV L MARTIN
VL LVCCLIVS GENIALIS
VICARIISPORTENIB CONCES



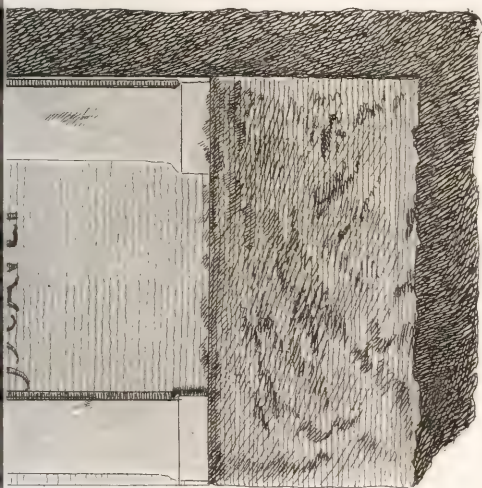
D. M.

MEMORIAE

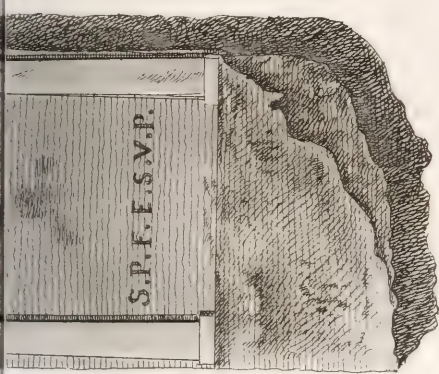


D. M.

ET MEMORIAE
PRESTINAT



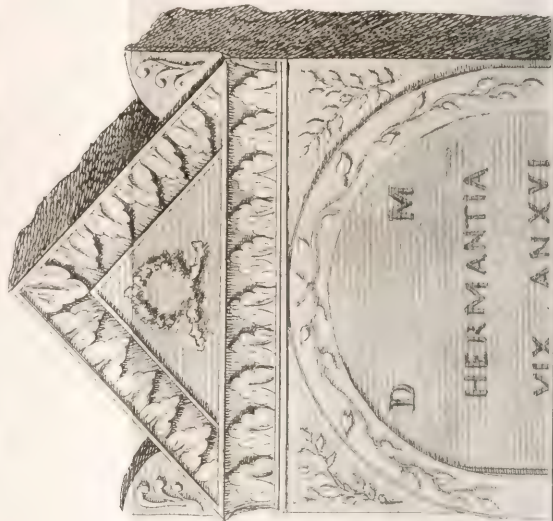
Even Day House, rue Myrtille, 3

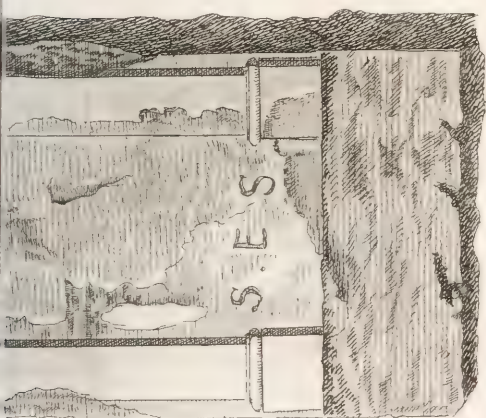


Richot, Sec!

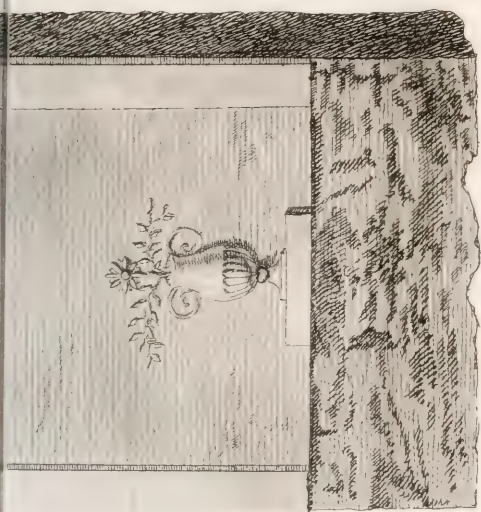
DEO VOL
'PRO SALVTE
VICPORET NAV
, LIC.

TIB CLCAES
VG GER PP
IMPPC
SP CVRA





Vue du Palais, rue de la Harpe.



Vue du Palais, rue de la Harpe.

EXTRAITS

DES

PROCÈS - VERBAUX DES SÉANCES.

SÉANCE DU 1^{er} JUILLET 1862.

Présidence de M. Th. Nau.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu et adopté.

Ont été offerts à la Société, dans le mois qui vient de s'écouler :

1^o Les *Annales de la Société académique de Nantes*, pour l'année 1861 ;

2^o Les *Annales de la Société d'Émulation de la Vendée*, pour la même année ;

3^o Un exemplaire du *Livre des Comptes de René Grignon* ;

4^o Quatre volumes du *Bulletin des Antiquaires de Picardie*.

M. Trotreau, architecte, a adressé à la Société des fragments de sculpture et de statuettes provenant des démolitions de l'ancienne église de Meilleraie.

M. de Couffon a fait hommage d'un tableau peint, d'après des dessins pris sur les lieux, de l'hippostyle de Thèbes (Égypte).

M. Hyrvoix a procuré au musée deux chenets curieux offerts par M. Roques.

M. le Président, au nom de la Société, remercie M. Pradal des démarches qu'il a faites pour l'acquisition d'un monétaire d'or possédé par M. Durand-Gasselin, ancien architecte.

M. Pradal annonce que divers fragments curieux de colonnes, pendentifs, etc., d'une chapelle dépendant de la Collégiale, peuvent être mis à la disposition de la Société. Ces détails sont d'une grande valeur au point de vue de l'art local ; et M. Nau rappelle à ce sujet l'opinion de Mathurin Cracy, qui regardait cette chapelle comme un des monuments les plus remarquables de la Renaissance. M. Pradal se charge de faire des démarches près du détenteur de ces objets.

Il a été déposé sur le bureau une collection de quelques gravures et des-

sins (lavés à l'encre de Chine et gouaches) représentant diverses vues de l'ancien Nantes. Cette collection était aux mains de M. de Wismes. Un de ces dessins représente le projet de la place Graslin tel qu'il avait été proposé par Crucy, en opposition à celui de Graslin. Cette collection a été acquise pour servir de commencement à un fonds d'œuvres de même nature, qui s'accroîtra forcément par les offres de diverses personnes.

M. Van Iseghem annonce que la chapelle qui se trouve sur le terrain des Irlandais va être démolie. Elle offre quelques détails curieux, notamment une porte ancienne. Il propose de la faire photographier aux frais de la Société. Cette proposition est adoptée.

M. Tristan Martin, archéologue distingué du département de Maine-et-Loire, a adressé à M. Parenteau une notice sur le Pin-en-Mauges (Maine-et-Loire). Ce travail indique l'étymologie du nom de Pin, les diverses légendes sur la fondation de l'église, l'histoire des Seigneurs, et contient des détails intéressants sur Cathelineau, généralissime de l'armée vendéenne, né au Pin-en-Mauges.

M. le Président charge M. Parenteau d'exprimer à M. Martin les remerciements de la Société pour ce travail intéressant.

M. Pailloux fait circuler un portrait de M. de Kervégan, gravé par Goulet, de Nantes, chaussée de la Madeleine.

La séance est levée.



ESSAI

SUR LES

MONNAIES DES NAMNÈTES

PAR

M. F^é PARENTEAU.



La numismatique de la Bretagne armoricaine est la plus riche de la Gaule, et, bien que le type ordinaire de ses monnaies soit un type hiératique et muet imposé par le pouvoir absolu des druides, les émissions du numéraire en tous métaux et les figures accessoires jointes au type principal furent si variées, que cette étude, nous osons l'espérer, ne sera pas sans intérêt pour l'histoire de la Gaule en général et l'histoire de l'Armorique en particulier.

Voisines de l'Océan, les peuplades réunies par le lien de la confédération armoricaine n'avaient pour limites géographiques que la Seine et la Gironde. Nous ne voulons, dans cette étude, nous occuper que des Namnètes et de leurs deux proches voisins : d'un côté, les Venètes, ces habiles navigateurs des temps antiques, et de l'autre, les Poitevins.

Comme introduction, nous avons cru devoir rassembler et faire graver sur la même planche une douzaine de beaux statères, choisis dans un bien plus grand nombre, tous curieux et recueillis dans le pays. Nous les décrirons avec soin, et indiquerons avec exactitude les provenances ; mais nous serons très-sobre d'attributions : dans l'état actuel de la science numismatique, on ne saurait agir avec trop de prudence. L'avenir se chargera du reste.

Les historiens de l'antiquité nous ont laissé, il faut l'avouer, bien des fables et des romans historiques. La critique historique n'existant pas encore, en dehors du monde grec ou romain, il n'y a pour eux que des Barbares; et ce qualificatif n'emporte pas avec lui seulement la signification d'étrangers, mais de sauvages grossiers. Les Gaulois rentrent dans cette grande catégorie : on les redoute et on les insulte; on ne leur pardonne pas d'avoir incendié le temple de Delphes et pillé le Capitole. L'invasion romaine en Gaule fut une revanche éclatante longtemps attendue; Jules César lui dut sa brillante renommée, qui plus tard lui valut l'empire. En échange de la liberté perdue, ses durs légionnaires apportèrent à la Gaule — dans leurs havre-sacs, cela va sans dire — religion éclairée, civilisation, beaux-arts, moralité, et le reste. Cette opinion bien arrêtée fut celle de toute l'antiquité, puis devint l'opinion de l'école historique du ^{xviii} siècle. Suivant elle, nos aïeux les Gaulois eurent le tort impardonnable de ne pas recevoir à bras ouverts leurs aimables oppresseurs; mais, de nos jours, grâce aux études archéologiques, une réaction salutaire s'est opérée dans les esprits, et l'histoire, calme et radieuse dans sa maturité, tout en souriant aux fictions d'un autre âge, aux légendes qui endormirent sa jeunesse, ne se laissera plus, à l'avenir, bercer par des contes d'enfants.

On a beaucoup disserté sur les monnaies primitives de la Gaule, et longtemps on a cru reconnaître, en s'appuyant sur un texte des *Commentaires* ⁽¹⁾ (relatif à la Grande-Bretagne), dans les rouelles de plomb et de bronze que l'on rencontre souvent dans le sol, parmi d'autres débris antiques, reconnaître, dis-je, les essais rudimentaires du monnayage gaulois. Pour mon compte, je crois peu aux monnaies inventées de toute pièce (les Chinois exceptés). Les rouelles de bronze sont des amulettes, et les rouelles de plomb, des *pesons* de fuseaux. De nos jours, on en fabrique d'identiques à Ploërmel et à Josselin (Morbihan) : elles

(1) Utuntur [Britanni].... etc. — *Guerre des Gaules*, liv. v, ch. 42.

se vendent à raison de deux pour un sou, aux femmes de la campagne, qui s'en servent, comme dans l'antiquité, pour donner du poids à leurs fuseaux. La persistance des formes pour les objets usuels et populaires m'empêche d'insister davantage sur ce point. (*Note A, à la fin du texte.*)

Les peuples, en général, lorsqu'ils sont arrivés à un certain degré de civilisation, caractérisé par l'emploi des métaux précieux, éprouvent le besoin d'une monnaie, pour augmenter et faciliter leurs transactions commerciales; et si je crois peu aux monnaies inventées de toutes pièces, en revanche, je crois beaucoup aux monnaies imitées. C'est ce que firent les Gaulois : les statères d'or de Philippe de Macédoine (356 av. J.-C.), si répandus dans tout le monde antique, furent d'abord acceptés, puis copiés servilement. Vinrent plus tard les deniers romains des familles consulaires. La monnaie gauloise n'eut pas d'autre origine; c'est aujourd'hui un fait acquis à la science.

Le pillage du temple de Delphes, 278 avant l'ère chrétienne, mit à la disposition des Gaulois vainqueurs une immense quantité de numéraire : les statères d'or se répandirent de tout côté; on les imita d'abord servilement, puis les copies devinrent infidèles et grossières. Les trois premiers numéros de la planche première indiquent la marche suivie, et équivalent à une démonstration. Ces copies appartiennent à nos contrées.

Planche I^{re}, n° 1.

D. Tête laurée d'Apollon, profil à droite.

Æ. Auriga dans un bige; sous les chevaux, un vase, un diota.

A l'exergue, la légende : ΦΙΛΙΠΠΟΥ.

Cette pièce est presque grecque; elle provient de *Dinan*. Poids, 8^{gr},40. — Collection de M. Hyrvoix.

Pl. I^{re}, n° 2.

Même type au droit et au revers; la tête est plus alourdie. La légende est passée à l'état de type incompris; les lettres n'ont plus de forme. — Or pâle; poids, 7^{gr},50; provenance, la Chapelle-sur-Erdre (Loire-Inférieure).

Pl. I^{re}, n^o 3.

D. Tête informe et de la plus grossière barbarie.

R. Même type, et débris de légende. — Or pâle; poids, 7^{gr},65; l'or est moins pur. Provenance, Challans (Vendée).

Plusieurs pièces semblables ont été depuis quelques années découvertes en Poitou. Je citerai, à Fontenay-le-Comte, les collections de M^{lle} Clémentine Poëy-d'Avant et de M. Bⁱⁿ Bréhard, plusieurs quarts de statères trouvés à Aizenay, etc. Toutes ces pièces sont d'une insigne barbarie, et semblent sortir du même atelier.

Pl. I^{re}, n^o 4.

D. Tête laurée d'Apollon Bélénus, profil à droite; au-dessus des cheveux, *sus gallicus*. Quatre cordons perlés encadrent le profil principal, et retiennent aux extrémités quatre petites têtes; la tête du dieu est portée sur un pédoncule.

R. Cheval androcéphale marchant à droite; son buste est habillé; au-dessus du cheval, auriga tenant dans la main droite le guidon sacré, et dans la main gauche un rameau de chêne vert ou de houx; sous le cheval, génie ailé volant à droite. Poids, 7^{gr},55. — Collection de M. Hubin de La Rairie.

Ce statère est remarquable par la finesse de son travail. La tête du dieu est bien modelée et correctement dessinée. Dans les quatre petites têtes rattachées par des cordons perlés, on a cru voir les clients d'Hercule, assimilé au dieu de l'Éloquence, et enchaînant l'esprit et les oreilles de ses auditeurs. C'est possible, en s'appuyant sur la description d'un monument observé en Gaule par le sophiste Lucien, historien du second siècle de l'ère chrétienne, qui avait voyagé en Gaule et qui raconte lui-même ce qu'il a vu; mais j'aimerais autant y voir l'image des quatre saisons, ou des vents enchaînés. Une pierre gravée du musée britannique offre un arbre à fruits où pendent attachées quatre petites têtes coupées (*oscilla*) identiques aux nôtres (Antony Rich, page 442). — Le rôle du petit *sus* s'expliquerait alors parfaitement. Ce serait l'emblème de la nation gauloise. On sait qu'il fouille la terre pour y chercher sa nourriture, quand sur le sol

il ne rencontre pas de glands. — Je laisse ces suppositions pour ce qu'elles valent, et passe au rameau du *ϛ*. Le chêne est sacré; c'est sur lui qu'on récolte le gui, panacée universelle, plante offerte au début de l'année; nous en retrouvons un magnifique échantillon sur le *ϛ* du n° 10. Dans nos contrées, les *Lucs* ou forêts sacrées consacrées à Esus gardent encore leurs noms antiques. Mais le houx, dont les feuilles persistent et conservent leur verdure éternelle, était chez nos aïeux l'emblème de l'hospitalité, cette vertu si fort en honneur chez les Gaulois. De nos jours, on s'en sert encore pour indiquer les auberges dans la campagne; et les invitations aux noces, dans le Bocage du Poitou, se font avec une branche de houx couverte de livrées aux couleurs éclatantes. Quand c'est une branche de laurier, le nombre des feuilles se compte : autant de feuilles, autant de personnes invitées; libre au maître du logis de choisir parmi les siens, ce qui est, suivant nous, d'une délicatesse extrême. Mais, avec une branche de houx : « Venez-y tous. » Je ne vois aucun inconvénient à faire remonter cette coutume à l'époque celtique; puisse l'extrême civilisation qui s'avance ne pas nous rendre plus impolis et moins hospitaliers que nos aïeux ! Pour ce qui est du rameau, entre le chêne et le houx mes lecteurs choisiront.

Dans les n°s 5 et 6, nous rapprochons et publions les deux plus beaux monuments connus jusqu'à ce jour de la série armoricaine. Ce sont des imitations, sur or, des drachmes d'argent d'Alexandre le Grand de Macédoine; mais ce sont des imitations librement faites : ce n'est ni grec ni romain, mais de l'art purement gaulois; l'artiste a mis tout son talent à reproduire la fougue et l'énergie d'un guerrier de sa peuplade; c'est moins correct que l'art grec, mais c'est plus sauvage et plus mouvementé.

Pl. 1^{re}, n° 5.

d. Buste lauré, profil à gauche. Est-ce la tête d'Apollon Bélénus ? est-ce le profil de Taran, le dieu portant la foudre ? Je pencherais pour la dernière attribution.

ϛ. Cavalier nu, galopant à droite, sur un cheval sans selle ni

bride; il tient un bouclier circulaire dans la main gauche, et un javelot (*gæsa*), courte lance, arme de jet. Son pied gauche est armé d'un éperon à pointe aiguë; et, à ce sujet, qu'on me permette une courte dissertation. — Le jour même où le cheval fut destiné à la guerre, l'éperon devint une nécessité et fut inventé. Diriger un cheval par les rênes, en tenant d'une main un bouclier et de l'autre une lance, est chose matériellement impossible; il faut un éperon pour exciter le cheval et le lancer en pleine course : aussi, toutes les fouilles faites à Pouzauges dans les tombes gauloises, m'ont procuré des éperons à côté du squelette du cheval; et César dit-il positivement que le chef atrébate Cominus poussait son coursier de l'éperon lorsqu'il traversa de sa lance la cuisse de Quadratus. (*Comm.*, liv. viii, page 190.) — Sous le cheval, foudre ailé, à six rayons.

Statère d'or pâle; provenance bretonne. Poids, 7^{gr},95. — Collection du marquis de La Bretesche.

Pl. I^{re}, n^o 6.

D. Tête laurée, profil à droite; même attribution.

R. Cavalier nu, galopant à droite; il tient de la main gauche un bouclier, et de la main droite une épée; devant le cheval, une feuille ou un épi; sous le cheval, foudre ailé, à six rayons. Poids, 8^{gr},00. — M. C.

Je crois cette pièce plus ancienne que la précédente. M. de Sauley a publié dans la *Revue numismatique*, année 1858, page 446, un magnifique statère d'or attribué par lui aux Turones, et trouvé dans le pays. Au droit, tête laurée d'Apollon. — R. Jument allaitant son poulain; au-dessus, un hippocampe, et devant le cheval, un épi. Ce statère est parent des nôtres par la fabrique; la tête du dieu est de même style, et l'épi placé devant le cheval est semblable au différent du statère que je décris. Dans son attribution, M. de Sauley hésite entre les Turones et les Namnètes : la pièce, suivant l'habile numismatiste, est de style armoricain, et doit appartenir à nos contrées. Je partage sa manière de voir, et crois que nos statères aux cavaliers doivent être don-

nés aux Rhedones, à moins que les Venètes, ces habiles navigateurs, ne jugent convenable de les réclamer.

Le n° 6 a été trouvé à Vitré. Celui que possède M. de Sauley, acheté à la vente de M. Lemesle, vient de Châteaubriant; il doit peser 7^{gr},90. Le Musée de Rennes en possède, dit-on, plusieurs exemplaires. Je ne connais que les dégénérescences de ce type publiées par MM. Lemièrre et Lambert. J'ajouterai que, dès 1789, le président de Robien, dans une lettre écrite à l'historien Travers, lui adressa le dessin et la description d'une pièce semblable trouvée dans les environs de Rennes. Ce dessin est reproduit dans le manuscrit de la Bibliothèque de Nantes.

En résumé, je ne pense pas qu'on ait besoin d'une attribution pannonienne (Hongrie), comme a cru devoir le faire M. Duchalais, pour expliquer la présence de ces belles monnaies dans l'Armorique, pas plus que dans les cartons de la Bibliothèque impériale. Je crois ces beaux statères de plus de deux siècles antérieurs à l'invasion romaine.

Pl. I^{re}, n° 7.

D. Tête d'Apollon Bélénus, posée sur un pédoncule; cordons perlés terminés par des feuilles; devant le front, croix.

W. Cheval androcéphale, galopant à gauche; sous le cheval, génie ailé volant à gauche. L'androcéphale est coiffé d'une mitre; la main de l'auriga est visible.

Cette pièce vient de Ségora (Fief-Sauvin), et appartient à M. Tristan Martin, qui a bien voulu nous permettre de la publier. Elle nous offre un curieux exemple de l'infiltration des idées asiatiques dans la Gaule. Les sphinx de l'Égypte, les taureaux de Ninive, sont trop connus pour qu'il soit besoin d'insister et de les décrire; mais leur assimilation au cheval androcéphale est, à mon avis, un fait digne d'être remarqué. Toujours ils sont coiffés d'un bonnet ou d'une mitre, et leur rôle est d'ordinaire celui de gardien d'un palais ou d'un temple. Les sphinx grecs ne sont jamais mitrés: le sphinx gallo-romain du Musée de Nantes a la tête nue; au sommet, on remarque un trou destiné sans doute à recevoir un stigmaté ou une flamme. Pour revenir à notre

statère, il est généralement admis aujourd'hui que le sujet représenté s'est transformé dans nos contrées, et représente une pompe héliaque, le triomphe et la marche du dieu de la Lumière. Dans le cas qui nous occupe, on ne s'est pas contenté, comme pour le sphinx grec, de donner au cheval une tête humaine, c'est-à-dire de l'élever dans l'échelle des êtres, en le faisant participer à l'intelligence de l'homme; en le coiffant d'une mitre, qui est l'emblème du sacerdoce, on le revêt, pour ainsi dire, d'un caractère sacré. La marche du soleil sera régulière : ses coursiers sont des prêtres; l'homme peut dormir tranquille et remercier Bélénus, le dieu qui préside à la lumière et à la marche bienfaisante des saisons.

Pl. I^{re}, n^o 8.

D. Tête laurée d'Apollon, profil à droite.

R. Cheval coiffé d'un bonnet, galopant à gauche; derrière lui, auriga tenant le guidon à six pendants.

On a beaucoup disserté sur le guidon que tient l'aurige et sur son assimilation aux phalères. Malgré les flots d'encre et d'érudition répandus à cette occasion, je ne crois pas que cette question, pas plus que celle de l'*ascia* pour les tombeaux romains, soit encore résolue. En attendant sa solution, je continuerai à y voir une sorte d'étendard ou guidon sacré qu'on portait devant le char du soleil, aux fêtes de Delphes. Sous le cheval, lyre à cinq cordes (la rotte ou rote druidique). Ce statère est moins ancien que le précédent; le bonnet n'est plus une mitre, et se confond avec les rênes. — Collection de M. le marquis de La Bretesche.

Pl. I^{re}, n^o 9.

D. Tête d'Apollon, profil à gauche; cordons perlés et pédoncule.

R. Cheval androcéphale, galopant à droite; auriga tenant le guidon sacré à cinq pendants; sous le cheval, génie ailé. — Poids, 7^{gr}, 25; provenance, Paimbœuf (pays de Retz).

Une particularité remarquable distingue ce statère : le coin du droit était brisé avant la frappe, et la partie comprise entre le cordon perlé, le profil de la tête et le pédoncule, est restée intacte

et a conservé son épaisseur primitive. Le flaon était simplement dressé au marteau, légèrement globuleux et d'une épaisseur double de l'épaisseur du statère après la frappe, soit, en millimètres, $4 + 2 + 2 = 8$ millimètres. 4 est l'épaisseur moyenne du statère frappé; 2 est la compression de chacun des côtés; 8, l'épaisseur du flaon, qui pouvait et devait être moitié moindre après le monnayage.

Pl. I^{re}, n° 10.

d. Deux croix à branches égales placées dans le champ.

ṛ. Cheval androcéphale, galopant à gauche; auriga tenant les rênes et un guidon carré d'une forme étrange; sous le cheval, branche de gui chargée de ses baies.

Ce beau et large statère provient de Ségora; M. Tristan Martin a bien voulu s'en dessaisir en ma faveur. Le type du droit est remarquable et nouveau: la croix, d'ordinaire symbole accessoire, y devient le type principal, et remplace dans le champ la tête de Bélénus. Dans son redoublement, on peut voir une sorte de duel, le mouvement diurne et nocturne des astres, de la lumière. Dans la croix, j'ai toujours cru à un emblème du mouvement; c'est la roue solaire réduite à sa plus simple expression, l'axe et quatre rayons. On peut y voir l'alternance des saisons. Souvent elle se place au bout d'un chapelet de perles, qu'on pourrait regarder comme le mouvement successif des jours; devant le front du dieu, le mouvement de l'intelligence par la pensée; devant la bouche, l'émission des sons et des idées par la parole. Apollon est aussi le dieu de l'Éloquence. On me reprochera de tomber dans le système de Dupuis. Je ne repousse pas ce reproche d'une manière absolue, à l'époque gauloise et sur des monuments se rattachant au culte de Baal ou de Bélénus. J'ai fait graver avec soin un monument découvert dans nos contrées: c'est un disque d'argent de la découverte de Notre-Dame d'Alençon, près Brissac (Maine-et-Loire). Passé de la collection Grille, d'Angers, au Musée du Louvre, il représente Apollon-Moneta avec une roue à ses pieds. On la retrouve au revers des oboles émises par la colonie grecque de Marseille. Enfin, elle

sert de contre-marque aux monnaies romaines trouvées à Rennes, dans la Vilaine. Un second exemplaire de ce statère, trouvé dans les environs de Nantes, existait dans la collection Lemesle, aujourd'hui de Sauley.

Pl. I^{re}, n° 11.

D. Tête d'Apollon, tournée à droite; cordons perlés et *sus gallicus* placé sur la tête.

R. Cheval galopant à droite, mais sans tête humaine; au-dessus, les bras de l'auriga; au-dessous, grue volant à gauche, en sens inverse de la marche du coursier. Poids, 7^{gr}, 80.

La grue se rencontre sur les monuments primitifs de la Gaule, sur l'autel d'Esus, et monté sur le dos du taureau aux trois grues; du TARVOS TRIGARANVS (du Musée de Cluny). C'est un oiseau de passage qui vient avec l'automne et part avec les beaux jours; on comprend son importance comme emblème solaire. Une particularité assez étrange et digne d'être signalée se rattache à ce statère : on exploitait un menhir dans la commune de Derval (Loire-Inférieure); la pierre pénétrait de plusieurs pieds dans le sol, il avait fallu l'arracher. Lorsqu'elle fut couchée sur terre, l'ouvrier chargé de l'exploiter en moellons prit une allumette, pour raviver sa pipe éteinte, et la frotta vivement sur la partie du menhir qui pénétrait jadis dans le sol; il en tomba un peu de terre et un bouton brillant : c'était notre statère. Je laisse mes lecteurs en tirer les conséquences possibles; mais j'ai pensé que le fait en lui-même valait la peine d'être signalé.

Pl. I^{re}, n° 12.

D. Tête d'Apollon tournée à gauche; la coiffure est celle des monnaies aquitaniennes ou poitevines.

R. Cheval androcéphale, galopant à droite; au-dessus, l'auriga tenant un guidon formé par un X ou une croix; sous le cheval, un paon, emblème bien connu du dieu de la Lumière. Un exemplaire semblable existait dans la collection Lemesle; le nôtre a été trouvé au château de Melai, propriété de M. Duchaffault, près de Montaigu (Vendée). Poids, 7^{gr}, 30.

Pl. II, n° 1.

D. Tête radiée d'Apollon, profil à droite; cordons perlés rattachant quatre petites têtes; sous le menton, mors de bride articulé.

R. Cheval galopant à droite; au-dessus, l'auriga, la main droite élevée; sous le cheval, génie debout, les bras étendus : il est vu de dos, et paraît sortir d'un nuage; ses deux mains touchent les jambes du cheval, qu'il semble arrêter dans sa course. Poids, 7^{gr},60. — Au mois de janvier 1860, une servante de ferme découvrit, dans un champ de choux de la paroisse de Candé (Maine-et-Loire), cent vingt statères d'or au même type; j'en ai vu environ cinquante, et n'y ai rencontré que deux variétés.

Pl. II, n° 2.

D. Même tête, mieux dessinée; au-dessus de la tête, stigmaté; au-dessous, mors brisé; cordons perlés, etc.

R. Cheval galopant à droite; auriga dans le char, tenant les rênes de la main gauche et tenant la droite rejetée en arrière; sous le cheval, génie debout, les bras étendus. Poids, 7^{gr},30.

Variété du numéro précédent; même provenance. Je crois ce statère plus ancien que le précédent.

Pl. II, n° 3.

D. Même tête et mêmes accessoires; le mors brisé est devant les lèvres; sur le front, croix grecque.

R. Aurige déformé; cheval androcéphale; sous le cheval, génie debout. — Electrum; provenance, Savenay. Poids, 6^{gr},80.

Pl. II, n° 4.

D. Même type : l'œil d'Apollon a démesurément grandi.

R. Même type. — Statère de billon; provenance, Nantes. Poids, 6^{gr},80.

Pl. II, n° 5.

D. Tête radiée d'Apollon; sur la face, une petite couronne ou un torques imprimé en contre-marque.

R. Même type. Quart de statère d'or; provenance, Ancenis. Poids, 1^{er},80.

Les quarts de statères en billon au même type pèsent de 1^{er},80 à 1^{er},90.

Pl. III, n° 2.

D. Tête à cheveux courts; cordons perlés rattachant les quatre têtes bien indiquées. La tête du dieu est posée sur un pédoncule orné.

R. Cheval en course à droite, tête naturelle; au-dessus du cheval, en place de l'auriga, deux croissants; sous le cheval, génie les bras étendus, tourné à gauche, en sens inverse; à la circonférence, grènetis perlé. — Statère d'or, à bon titre, trouvé près de Candé (Maine-et-Loire). Pièce de la dernière époque contemporaine des statères bien connus au nom et à la tête de Vereingétorix, et circulant au moment de la conquête. Poids, 7^{er},40.

Les six numéros que je viens de décrire appartiennent aux Namnètes. Sur vingt pièces trouvées isolément dans le pays nantais, quinze sont au type du génie debout sous le cheval. Depuis douze ans que je réunis les monnaies gauloises, j'ai pu acquérir cette certitude. La collection Lemesle en offrait au moins cinq ou six exemplaires. La découverte de Candé, localité placé sur les marches des Andes et des Namnètes, ne prouve rien contre mon assertion, et vient au contraire confirmer cette attribution. C'est toujours dans les marches que se rencontrent les grands enfouissements monétaires; c'est le pays des luttes et des rencontres meurtrières. M. Lambert avait laissé ces statères indécis entre les Angevins et les Namnètes. Je n'hésite pas à les donner à ces derniers.

Pl. II, n° 6.

D. Tête d'Apollon, profil à droite; on distingue sur la joue la peau du lion.

R. Personnage debout, le corps serré par une ceinture, se dirigeant à gauche; tenant dans sa main gauche le lituus ou bâton

augural, dans la droite une masse ou un marteau; devant lui, dans le champ, un sigma ayant la forme d'un Σ barré aux deux extrémités. — Provenance, Ancenis; poids, 2 grammes. Quart de statère d'or.

Pl. II, n° 7.

D. Même tête, plus jeune et mieux modelée, sans la peau du lion.

R. Même type : le personnage porte de longs cheveux; devant lui, un Σ bien formé cette fois, mais retourné; grènetis à la circonférence. Provenance, Cholet (Maine-et-Loire); poids, 2 grammes.

En 1855, M. Hucher publia pour la première fois, dans la *Revue numismatique*, cette monnaie, d'après un exemplaire assez mal conservé que j'ai eu entre les mains et que j'ai pu dessiner. Il avait été, comme le n° 6, trouvé chez les orfèvres d'Ancenis, d'après un renseignement que je dois à l'obligeance de M. Maillard. M. Hucher, et tout autre se serait trompé à sa place, prit pour un autel le sigma placé dans le champ. L'exemplaire trouvé à Cholet m'a permis de rectifier cette légère erreur. Un 4^e exemplaire, trouvé dans la même contrée, existait dans la collection Lemesle, et un 5^e exemplaire, trouvé à Candé, vient de m'être signalé ces jours derniers : il rentre dans le système armoricain, la tête est encadrée de cordons perlés. En tout, cinq exemplaires trouvés depuis dix ans aux environs d'Ancenis, d'une monnaie excessivement rare et qui n'a pas été rencontrée, que je sache, sur aucun autre point de la Gaule. Ceci bien constaté, me sera-t-il permis d'attribuer aux Samnites des bords de la Loire, à cette colonie italiate fixée dans nos contrées, mentionnée par Strabon et par Ptolémée; aux Samnites, qui possédaient les îles de l'Océan, touchaient d'un côté aux Vénètes et de l'autre aux Andegavi; aux Samnites, confondus souvent avec les Namnètes, bien à tort suivant moi. Vous avez tous présent à l'esprit le remarquable travail de notre regretté collègue, M. Bizeul (de Blain), *des Namnètes à l'époque celtique*. — Ce savant travail, je ne veux pas le refaire, Dieu m'en garde; seulement, je crois qu'en se

servant des mêmes éléments, on peut et l'on doit arriver à des conclusions diamétralement opposées, à l'existence des Samnites, et qu'à côté des textes de Strabon ⁽¹⁾, Ptolémée ⁽²⁾, Denys le Périégète ⁽³⁾, etc., non pas rectifiés, mais tels que l'antiquité nous les a transmis, viendront se placer à l'avenir les curieux monuments que je publie. Lorsque je rencontre sur ma route la grande ombre de M. Bizeul, je m'incline et je passe; nul plus que moi ne vénère sa mémoire : mais j'aime davantage encore la vérité.

Les Samnites italiotes étaient belliqueux et farouches. Alliés aux Gaulois, ils firent souvent trembler les Romains. Soumis vers l'an 272 avant J.-C., peu de temps avant, ils avaient fait passer les Romains sous les Fourches Caudines. Leur émigration partielle peut dater de leur soumission.

Les quarts de statères que je publie diffèrent essentiellement des monnaies gauloises contemporaines, en particulier du quart de statère des Namnètes, trouvé lui aussi à Ancenis, et presque contemporain de nos monnaies samnites. Ils en diffèrent, bien qu'ils soient de même poids et de même titre : la tête du dieu est modelée avec plus d'art et plus d'habileté, le revers a une tournure insolite; le dieu qui y est représenté doit être Hercule ou Vulcain, peut-être le *deo Volcano* de nos inscriptions de Nantes, d'origine étrusque. On sait qu'il est toujours armé de son marteau. Le sigma est l'initiale des Samnites, comme le MA sur les oboles de Marseille est l'initiale de ΜΑΣΣΑΝΗΤΩΝ. C'est un fait anormal, qu'un essai d'épigraphie dans nos contrées plus de deux siècles avant la conquête romaine de l'Armorique, et chose digne d'être remarquée ⁽⁴⁾.

Un passage des *Commentaires* m'a toujours semblé étrange ;

(1) Strab., lib. IV, c. 14.

(2) Note B, à la fin du texte, page 123.

(3) Dionys. Perieg., 570.

(4) Ces monnaies, comme épigraphie et style, ressemblent beaucoup aux curieuses monnaies d'or des Salasses, publiées par M. A. de Longpérier dans la *Revue numismatique* de 1861, page 333, pl. XV; le sigma y affecte aussi les deux formes.

c'est celui où le lieutenant de Jules César *Crassus* va hiverner chez les Andes : « *Proximus mare Oceanum, in Andibus.* » Là, il organise une flotte, y reçoit celle construite par les Poitevins et les Santons, redescend la Loire sans être inquiété, et va, sous les ordres de César, réduire la Vénétie. A cette occasion, il n'est pas plus question d'Ancenis, de Condivicnum, du Portus Namnetum, de Corbilo, de Ratiæ, en un mot, de toutes les villes situées sur la rive droite et la rive gauche de la Loire, que si elles n'existaient pas.

Si le texte de Ptolémée (*note B, à la fin du texte*) est admis, comme je l'espère, et s'il est prouvé que, possesseurs des ports du Croisic et de Guérande, ayant la ville d'Ancenis ou Segora comme capitale et centre important de leur puissance dans la contrée, les Samnites, de même origine et parlant la même langue que les Romains, aient accueilli ces derniers en frères, tout s'explique : le *Portus Namnetum*, n'ayant aucune importance, n'arrête pas les Romains, qui, ne voulant pas réchauffer une vieille querelle et humilier des alliés, ont oublié volontairement, comme ils ont, après tout, oublié bien autre chose, de mentionner l'alliance causée par la nécessité.

Une objection m'a été faite; c'est celle-ci : les Samnites habitaient l'intérieur des terres, le Samnium, les Abruzzes; ils s'occupaient de métallurgie, n'avaient pas de ports, et naviguaient peu. Comment auraient-ils songé à fonder des colonies? La réponse est facile : de nos jours, les Allemands sont dans le même cas, et cependant ils émigrent. Les Samnites n'étaient pas étrangers à la navigation. Alliés aux Gaulois d'Italie, ils furent vaincus après une longue lutte. Les invasions gauloises se faisaient par terre, l'émigration samnite put suivre la même route. Ce que j'affirme, c'est que, livrés aux travaux métallurgiques, ils apportèrent dans nos contrées leurs arts et leur industrie. De nos jours, il ne serait pas impossible de retrouver leurs traces chez les habitants de Guérande et du bourg de Batz. Dans nos contrées, les exploitations des mines de fer et d'argent, de plomb, remontent à la plus haute antiquité; la céramique de la presqu'île de

Guérande est étrusque, les goulots des vases sont encore tréflés comme les vases du musée Campana. L'usage des vêtements aux couleurs voyantes, des dentelles d'or et d'argent, des bijoux et des émaux s'est conservé jusqu'à notre époque. Je ne dis rien des habitants, dont le type est pourtant si remarquable, et dont les belles physionomies se reconnaissent dans nos villes parmi nos populations lymphatiques et malades. — Je me contente d'indiquer ces observations, et de glisser légèrement sur ce point. Mais je crois aux Samnites, à leur séjour parmi nous, et à l'influence profonde des mœurs et des types étrusques dans nos contrées, et peut-être dans les Mauges.

Pl. II, n° 8.

D. Tête d'Apollon Bélénus, tournée à gauche; cordons perlés; devant les lèvres, croix à branches égales; derrière la tête, autel ou coffret.

R. Cheval androcéphale, galopant à gauche; au-dessus, corbeau les ailes éployées; au-dessous, bœuf enseigne; devant le cheval, croix suspendue à un chapelet de perles. — Statère en electrum. Poids, 6^{gr},60; provenance, Plounéour, près Quimper, en 1835. — Un des plus beaux exemplaires connus. Le corbeau qu'on y remarque fait songer à Corbilo, dont le nom contracté se retrouve dans Couëron; à l'étang des Corneilles (*Bran-Guelou*), et à la pointe des Corbeaux de l'île Dieu. Tous ces symboles rentrent aussi dans les emblèmes du culte d'Apollon. Le disque de la collection Grille appartenant à l'art de nos contrées et à un temple du dieu Soleil, porte un magnifique corbeau.

Pl. II, n° 9.

D. Tête du dieu Soleil, tournée à droite; ornements en S à la circonférence, faisant bordure.

R. Cheval androcéphale, monté par un cavalier barbare, galopant à droite; au-dessous, un hippocampe. Cette pièce déjà connue, mais remarquable par son style, doit appartenir aux Andegavi. Elle vient de Laval. Poids, 6^{gr},70.

Pl. II, n° 10.

D. Tête du dieu Bélen, tournée à droite; cordons perlés terminés par des feuilles; au-dessus de la tête, rameau.

R. Cheval androcéphale, galopant à droite; buste habillé; au-dessus, Auriga tenant le guidon sacré; au-dessous, génie ailé volant dans la direction du cheval. Quart de statère d'or, trouvé à Montournais, Vendée (Genomani). Poids, 2^{sr},00.

Pl. II, n° 11.

D. Tête laurée d'Apollon.

R. Auriga dans un bige; au-dessous, foudre. — Quart de statère d'or. Provenance, Paimbœuf. Poids, 1^{sr},80.

Pl. II, n° 12.

D. Tête d'Apollon; cordons perlés terminés par des feuilles.

R. Androcéphale galopant à gauche; à droite et à gauche, cordons perlés terminés par deux petites têtes; sous le cheval, corbeau et sanglier combattant.

Statère de billon; provenance, Redon. Poids, 6^{sr},90.

Pl. II, n° 13.

D. Tête de chef gaulois, ou du *genius loci*. Légende: VIRTVAC.

R. Cheval marchant à droite; au-dessus, temple; au-dessous, rosace. Poids, 3 grammes.

Denier de bronze, trouvé à Rezé (Loire-Inférieure). Cette monnaie, des premiers temps de l'occupation romaine par le style, appartient aux Poitevins; elle a pu être émise à Vertou (Loire-Inférieure).

Pl. II, n° 14.

D. Tête de femme, profil à droite. Légende: DVRAT.

R. Cheval marchant à droite; au-dessus, temple triangulaire; à l'exergue, IVLIOS. — Argent, quinaire. Poids, 1^{sr},70.

Cette monnaie attribuée sans contestation possible à Duratius, chef des Poitevins, le fidèle allié de Jules César et affilié par lui à la gens Julia. C'est une des plus curieuses médailles de la série aquitanienne, et c'est par elle que je termine ce long et imparfait essai.

Je n'ai pas eu l'intention de dire le dernier mot sur la numismatique de l'Armorique; loin de moi cette prétention. Je n'ai eu d'autre but que de faire connaître les monnaies des Namnètes, et, en publiant les deux beaux statères armoricains au type du cavalier, de donner un échantillon de l'art gaulois dans nos contrées, deux siècles avant l'invasion romaine, — il est vrai que cela équivaut à une révélation; — puis de rattacher cet art comme filiation avec l'art étrusque, au moyen des quarts de statères que j'attribue à la colonie italote établie sur les bords de la Loire, aux Samnites.

Suivant le conseil d'un maître, de M. l'abbé Cochet, j'ai été sobre de citations et de textes, passés à l'état de banalités, que tout le monde connaît et que chacun s'efforce d'ordinaire de faire ployer suivant les besoins de sa cause, convaincu que je suis avec lui que ce dont la science archéologique a le plus grand besoin, ce sont des découvertes nouvelles et des monuments bien étudiés et bien compris. Lorsque le nombre de ces derniers sera assez grand, les textes des auteurs anciens s'éclairciront d'eux-mêmes et n'offriront plus de difficultés. Pour nous, pionniers de la science future, notre rôle est tout tracé : nous fouillons le sol, recueillons, dessinons et cataloguons, pour ceux qui doivent un jour nous remplacer; en un mot, pour nos héritiers.

Nantes, février 1863.

APPENDICE.

Pl. III, n° 1.

D. Tête d'Apollon, profil à droite.

Ṛ. Cheval en course à droite; au-dessus, dégénérescence de l'auriga; au-dessous du cheval, roue à six rayons. — Or à bon titre; flacon globuleux, grènetis perlé. — Poids, 7^{gr},50. Dernière époque du monnayage gaulois. Le cheval a repris sa tête habituelle.

Je ne serais pas éloigné de donner ce statère à la Grande-Bretagne; il a été trouvé à Saint-Nazaire (Loire-Inférieure), au mois d'août dernier.

J'ai publié, l'année dernière, un vase trouvé par moi à Ratiæ, et portant le nom de CARATVCCVS. F. Ce serait alors un monument de plus de nos relations commerciales avec la Grande-Bretagne, aux premiers siècles de notre ère.

Pl. III, n° 3.

D. Tête d'Apollon, profil à droite; cordons perlés.

Ṛ. Cheval galopant à droite; au-dessus, auriga tenant une couronne; sous le cheval, main ouverte posée sur un mors brisé. — Poids, 6^{gr},80. Or à bas titre.

Ce statère appartient au Poitou. Une découverte de trente ou quarante pièces fut faite à Savenay en 1858, je crois. Le style est bien aquitainien; on le reconnaît dans la disposition des cheveux en grosses mèches droites. La main placée sur le mors brisé offre une certaine analogie avec le génie debout des Namnètes, placé lui aussi sur un mors brisé. Serait-ce une monnaie mixte entre les deux peuples, destinée à circuler de l'un

et de l'autre côté de la Loire, et à rendre les transactions commerciales plus faciles entre les deux pays?

Pl. III, n° 4.

D. Tête d'Apollon, profil à gauche.

Æ. Cheval marchant à droite; au-dessus, l'auriga accroupi; sous le cheval, la lyre renversée. — Provenance, Rennes. Argent. Poids, 3^{gr},30.

Les statères d'argent des Genomani pèsent 6^{gr},40; serait-ce un demi-statère? et appartiendrait-il aux Redones? En ce cas, le statère au même type serait encore à trouver.

Depuis un an que cet essai est rédigé, l'archéologie autour de nous a marché à pas de géant : la question des puits gallo-romains de Rezé, du Bernard, de Beaugency, de la Normandie, a été vidée; les sépultures ovoïdes de Pouzauges, ces nids funèbres disposés sous l'*acervus Mercurii*, — coutumes orientales si l'on veut, mais en dehors de tout élément romain, — que nous rencontrons à Tiffauges, à Bressuire, etc., au pied de tous ces vieux oppidum, n'ont pas peu contribué à éclaircir la question des sépultures celtiques par incinération. Nous y joindrons : les armes de fer aux poignées argentées, la céramique ornée de moulures, les briques couvertes de ciselures, comme les bracelets gaulois, les lampes à suif, la ferrure des chevaux traitée d'une manière si remarquable et si habile. Aujourd'hui, je me contenterai de signaler les sculptures monumentales sur quartz hyalin, blanc laiteux, veiné rouge. J'en possède un échantillon pesant 80 kilogrammes, dont les draperies sont fouillées à trois centimètres de profondeur, comme dans une maquette en cire, et qui est poli comme un camée antique, débris d'une statue qui pouvait avoir trois ou quatre mètres de hauteur. Quels sont les peuples qui, dans nos contrées de l'Ouest, ont jugé convenable d'aller s'attaquer à des blocs erratiques aussi durs et aussi ingrats aux outils que nous possédons? Je l'ignore, et serais disposé à les regarder

comme le produit de l'art qui chez nous taillait, éguisait et perçait les haches celtiques, les marteaux de basalte et les perles d'agate du tumulus de Tuniac déposées au Musée de Vannes. M. Danjou, qui étudie avec tant d'ardeur les rochers sculptés de l'Armorique, nous donnera sans doute le mot de l'énigme.

NOTE A.

On m'apporte à l'instant un moule en pierre dure, analogue aux moules du moyen âge pour couler les méreaux, moules que l'on rencontre dans toutes les collections; j'en possède trois pour ma part. Il a été trouvé à Rezé, dans les fouilles qui s'exécutent pour l'extraction des pierres destinées à la reconstruction de l'église, parmi de nombreux débris gallo-romains, à deux pas du lieu où a été rencontré le charmant petit laraire que j'ai fait déposer au Musée d'Archéologie, et à la même profondeur dans le sol. Ce moule était destiné à couler les rouelles de bronze gallo-romaines, ces petites roues évidées ayant une croix inscrite dans un cercle, formée par quatre rayons. Il y a place pour cinq rouelles. S'il fut arrivé plus tôt, j'aurais pu le faire graver; mais il n'a en rien modifié mon opinion.

Mon laraire renfermait un petit *sus gallicus* en pierre blanche, sculpté et peint en jaune; on le dirait emprunté à la monnaie gravée sous le n° 4 de la planche I^{re}.

NOTE B.

Tableau géographique des peuples et des cités compris entre la Seine et la Loire, par PTOLÉMÉE d'Alexandrie.

.
« Occidentale autem littorale sub Osismiis tenent Veneti, quorum civitas, Dariorigum sub quibus Samnitæ appropinquantes Ligeri fluvio.

« Post hos Namnetæ, quorum civitas, Condivicnum. »

.

Ne voulant pas franchir la Seine, limite de la Lyonnaise et de la Belgique, l'auteur recommence une ligne nouvelle, qui va du midi au nord, en partant de la Loire. Il nomme d'abord les *Andicavi* (Ἀνδικαῖοι), à l'orient des *Samnitæ*, et dont la ville est *Juliomagus*.

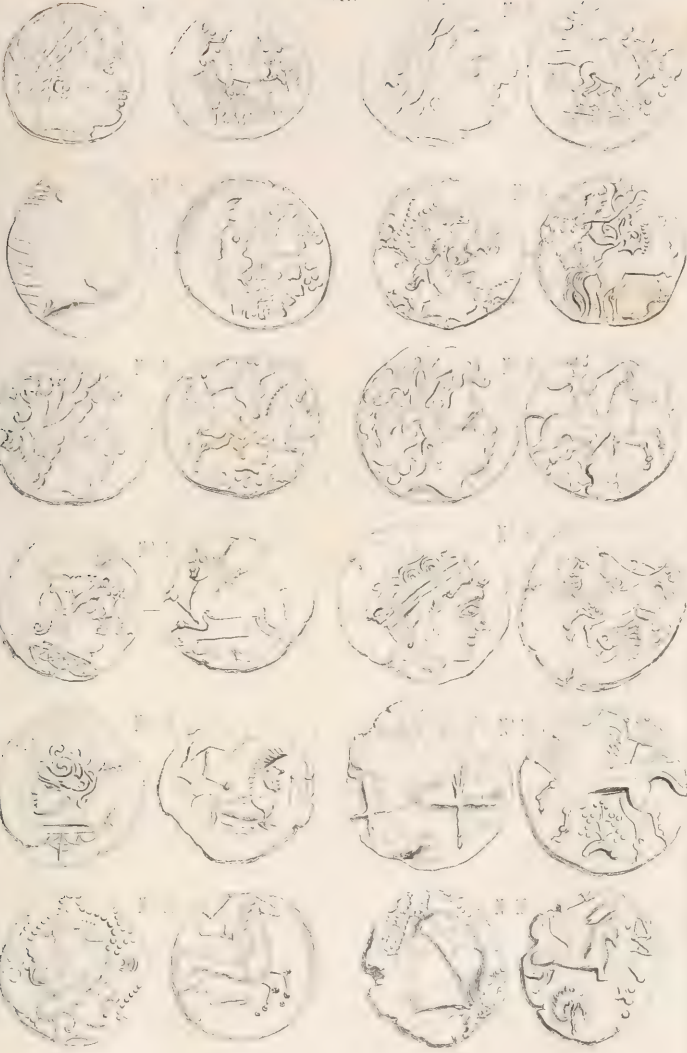
Ainsi Ptolémée nomme deux fois les *Samnites*, Σαμνῖται : la première fois, il les place au-dessous, c'est-à-dire au midi des Venètes et près de la Loire ; la seconde fois, au sud-ouest des *Andegavi* : ce qui ne l'empêche pas d'indiquer les Namnètes et leur capitale *Condivicnum*. Ainsi, avec lui, pas de confusion possible. (Chap. VIII, livre 2^e.)

M. Muret, l'habile dessinateur de la Bibliothèque impériale, a bien voulu me faire un dessin de la patère du Louvre reproduite sur la planche III ; je le prie de vouloir bien recevoir ici mes sincères remerciements.

Toutes les pièces reproduites sur les planches, à l'exception des nos 1^{er}, 4, 5, 7 et 8 de la planche I^{re}, font partie de ma collection ; elles ont été gravées avec conscience et talent.

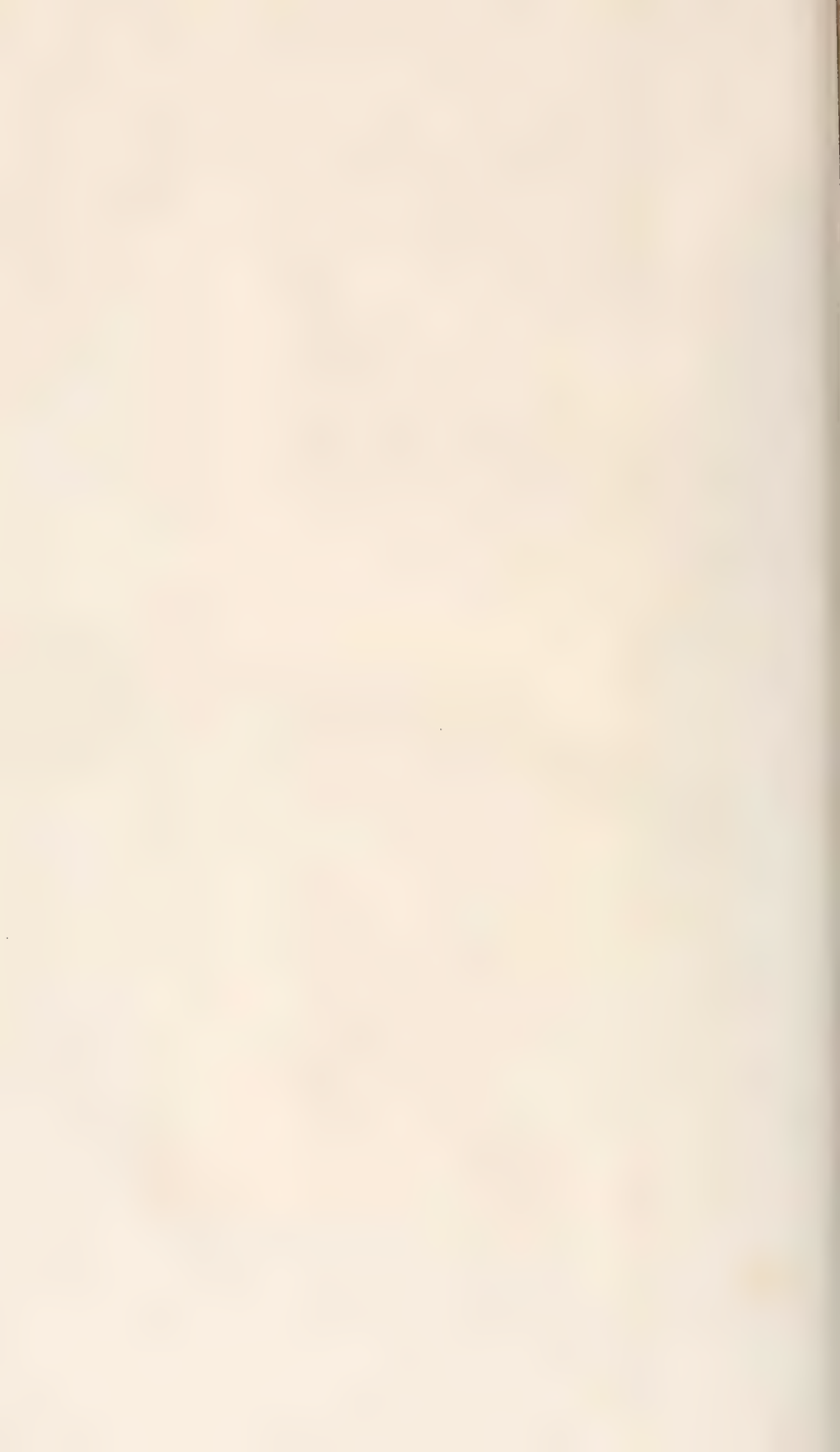


OR.









ÉGLISE ROYALE ET COLLÉGIALE

DE

NOTRE-DAME DE NANTES

Monographie Historique & Archéologique,

PAR

Stéphane DE LA NICOLLIÈRE.



AVANT-PROPOS.

Lorsqu'aux siècles passés, le voyageur arrivait à Nantes, soit par la ligne des ponts, soit par la route de Paris ou celle de Bretagne, la masse grandiose de la cathédrale, dominant les remparts crénelés, les toits aigus, qui se pressaient alentour du temple, attirait ses regards. Monument de la libéralité des ducs et des habitants, elle atteste encore au loin leur piété et leur foi profonde (1).

(1) Voici les prières nominales faites chaque dimanche au prône de la grand-messe de Saint-Pierre, au commencement du xvi^e siècle.

« Nous prions pour les ducs et duchesses décédés, pour la comtesse de Montfort, et pour toute leur noble lignée.

« Et prions pour les âmes de feu Messire Olivier de Cliczon chevalier et de dame Beatrix de Laval sa compaigne; de Maistre Guillaume de Malestroict jadis Prévost de Chartres; de Monseigneur Jehan de Malestroict jadis évesque de Nantes et chancelier de Bretagne; de Monseigneur Guillaume Gueguen naguères évesque de Nantes et vichancelier de Bretagne; de feuz Guillaume de Grant-Boys escuyer, et Honour de Sesmaisons sa compaigne; de Maistre Jehan Berhault, de Jacques de Lamotte, Pregent Nouel, Jehan Deno, et Guy de Quifistre et Philippes Quenouart naguères chanoines de Nantes; de Jehan Razé dict de Carmini jadis archier de la Grant-Garde du duc; et aussy pour tous ceulx et

A côté de l'église majeure, *majoris ecclesiae*, s'élevait, au-dessus de ces hautes tours, une flèche légère, svelte, élancée, qui elle aussi venait témoigner du zèle et de l'amour particulier des Nantais et de leurs souverains pour la Mère du Sauveur. Paris à juste titre est fier de sa splendide métropole; Chartres, Amiens, Reims, Poitiers, etc., s'enorgueillissent de leurs superbes basiliques dédiées à Marie; Nantes aussi, dans une sphère plus modeste, se faisait honneur de sa royale collégiale de Notre-Dame, et la plaçait au premier rang de ses beautés architecturales.

Son abside, reconstruite en même temps que l'imposant portique de Saint-Pierre, retraçait le style ogival si riche du *xv^e*. Ses nombreuses chapelles, groupées autour du vaisseau principal et abritées sous son ombre comme les petits poussins sous l'aile de leur mère, reproduisaient les élégants dessins, les fins et capricieux ornements de l'art de la Renaissance. Là dormaient, à côté d'Alain Barbe-Torte, l'illustre et vaillant restaurateur de la cité et de la nationalité bretonne, des princes, des chevaliers, des évêques, des abbés, des magistrats, la fleur de la noblesse, l'élite de la bourgeoisie. Un clergé distingué, composé d'hommes marquants et choisis, qui parmi ses chefs comptait des prélats recommandables, de savants ecclésiastiques, et vit plusieurs de ses membres passer de la stalle canoniale aux sièges épiscopaux ou à la tête des abbayes de la province, faisait la gloire de ce sanctuaire.

De toutes ces splendeurs, dont les anciens parlent avec regrets et déplorent la perte, de rares vestiges ont survécu. Un marché remplace la nef de Notre-Dame..... Dans la rue et le cloître de ce nom, le touriste retrouve, déjà avec peine, les traces d'une ornementation délicate et gracieuse, qui attire son attention sur la délicieuse chapelle de Saint-Thomas, dernier reste de l'église dont nous essayons de raconter l'histoire. Si, poussé par une

celles qui ont donné et donneront de leurs biens pour l'accomplissement de l'œuvre de ceste église et pour leurs amys trespassez et tous aultres. Amen. »

Papyrus fundationum ecclesie Nannet. 1552. Incipiens prima die novembris.
(Archives du Chap. de Saint-Pierre.)

curiosité justement éveillée, on pénètre à l'intérieur de cette jolie chapelle, contemporaine et peut-être l'œuvre de Michel Columb, jadis dépôt de cercueils, ensuite magasin d'un facteur d'orgues qui, gêné par les admirables pendentifs des clefs de voûte, n'hésita pas à les scier, maintenant atelier de forgeron ou de serrurier, on aura idée de ce que devaient être les détails de la Collégiale, par ce débris l'un des plus curieux modèles de l'art de la Renaissance, au dire d'hommes compétents et connaisseurs (1).

Quelque jour, les besoins de la civilisation moderne porteront le pic et la pioche sur ces restes, qui disparaîtront pour l'élargissement d'une rue trop étroite, surtout aux abords de la place Saint-Pierre. Hâtons-nous donc, avant que tout soit effacé, de leur consacrer quelques pages, et qu'en raison du but de cette monographie, on daigne excuser ses imperfections aussi bien que ses défauts.

Les archives du Chapitre furent dispersées et anéanties dans les jours de deuil à la suite desquels tomba cette vieille institution. Deux registres seuls ont été préservés. L'un, cité par Travers, est le *Livre des Anniversaires* numéroté par folios, depuis deux (le premier manquant) jusqu'à VI^{xxvii} (127). Il contient en outre 35 folios sans pagination, soit 162; au total, 324 pages, dont plusieurs ont été laissées en blanc et d'autres remplies au tiers ou au quart. Autrefois couvert en basane brune, écrit sur vélin, il comprend des copies de fondations, quelques-unes inachevées, rassemblées, avec peu d'ordre chronologique, depuis les dernières années du xiv^e siècle jusqu'à 1530. L'autre est la copie des statuts du Chapitre faite en 1499, et donnée *in extenso* aux pièces justificatives. Nous devons la communication de ces deux volumes à la complaisance de M. Van-Iseghem, qui les tient de M. Urien, chanoine et syndic de la Collégiale. Lors de la suppression de son église, ce dernier

(1) Mathurin Crucy regardait cette chapelle comme un des monuments les plus remarquables, et MM. de Caumont, Nau, etc., dont l'autorité est bien connue, ont souvent répété que, dans leurs voyages archéologiques, ils n'avaient rien trouvé à mettre au-dessus des fines arabesques de la chapelle Saint-Thomas.

les emporta pour régler le service ultérieur des fondations, et les sauva ainsi de la destruction qui les attendait.

Les riches archives départementales renferment plusieurs liasses de fondations, testaments, procès et titres divers, qui ont fourni de précieux renseignements sur les ^{xiv}^e, ^{xv}^e, ^{xvi}^e, ^{xvii}^e et ^{xviii}^e siècles; celles de la Mairie, dans une part plus restreinte, n'ont pas été muettes à notre appel. Les registres du parlement de Rennes, du présidial de Nantes, ont apporté les jugements prononcés pour ou contre le Chapitre. Les historiens bretons, principalement les bénédictins, ont donné dans leurs preuves tous les faits antérieurs à l'érection de la Collégiale. Travers, l'infatigable chercheur, qui a compulsé presque tous les dépôts de titres où il a pu pénétrer, nous a conservé des documents importants (1).

De cet ensemble ont été extraites des pièces inédites et intéressantes, formant les preuves ou pièces justificatives de notre étude, à laquelle nous avons cru devoir ajouter une liste, sinon complète, du moins fort étendue, des noms des chanoines. Cette nomenclature ne sera pas sans attrait, l'espérons-nous, pour un grand nombre de familles, heureuses de retrouver leurs membres parmi les desservants de l'autel de Marie; distinction venant compléter le catalogue de la chambre des Comptes, comme le livre doré de l'échevinage.

Il semble impossible de parler de Notre-Dame sans rendre hommage à l'ombre de son fondateur. L'œuvre pouvait-elle être séparée de l'ouvrier?... C'eût été un impardonnable oubli, une offense imméritée à la mémoire du prince qui, dans l'histoire du pays, doit imposer son nom aux temps où il vécut, de même que, par le siècle de Louis XIV, les écrivains français désignent le règne du Grand Roi. Alain, par sa valeur, son énergie, sa ferme volonté, fit sortir la ville de Nantes du tombeau où sans doute elle

(1) Sur les registres de la Mairie, dont beaucoup sont d'une difficulté inouïe de lecture, on retrouve des indices des travaux et des recherches de cet auteur; ils ont même fourni une ou deux lettres de lui, servant de signets.

était ensevelie à jamais, et lui rendit l'existence et la vie. Qu'on envisage l'état où il la trouva, les institutions dont il la dota, ce qu'elle eût été sans lui, ce qu'elle est aujourd'hui. Il y avait donc justice à placer au centre du palais ouvert aux produits de l'industrie (exposition universelle 1861), l'image du régénérateur. Aux yeux des étrangers, c'était une œuvre d'art plus ou moins critiquée; mais, pour les enfants de la cité, c'était le chef héroïque, dans son costume de combat, élevant comme jadis ses mains, et sa vaillante épée vers le ciel, implorant les bénédictions de sa Vierge bien-aimée sur la ville qu'elle lui avait donné de faire renaître de ses cendres, et qui, disons-le, sans Alain Barbe-Torte serait peut-être une simple bourgade, un chétif hameau.

INTRODUCTION.

LE FONDATEUR.

Si advint qu'environ l'an neuf cent trente-six ,
En Bretagne Normans Danois furent occis ,
Par habitans du pays et gens de toute sorte ,
Après que passé mer furent sous Barbe-Torte.

(*L'Ordre des Bannerets de Bretagne*. Caen, 1827,
p. 12.)

A la suite des désastreuses invasions normandes du ix^e siècle, les premières années du x^e semblaient présager une ère de calme et de prospérité aux populations tant de fois décimées de Nantes et de son territoire. Sous la main ferme et vigoureuse du duc Alain le Grand (ar Bras), la cité, si souvent pillée, brûlée, dévastée, par les hommes du Nord, voyait peu à peu s'effacer les traces de ses malheurs. Dans ses rues désertes reparaissaient les habitants, les maisons incendiées se reconstruisaient, et les remparts démantelés se relevaient, formant de nouveau une enceinte protectrice.

L'évêque Fulcherius, homme de bien, prudent et de conseil, réparait les ruines de la cathédrale d'Évhémère et de saint Félix. Par ses soins, la restauration du temple fut poussée à un tel degré, qu'on put dire qu'il avait été rebâti en entier. Devenu riche par les libéralités du duc et des seigneurs, le vénérable prélat, ne songeant qu'au bien-être du troupeau confié à ses soins, employa ses ressources à ceindre l'église et ses dehors de hautes et fortes murailles, donnant ainsi du travail à ceux dont

il cherchait à conserver l'existence et les biens ⁽¹⁾. Il mourut, entouré d'une juste considération, en 906, précédant à peine d'un an dans la tombe Alain le Grand, dont la valeur avait mis Nantes à l'abri des barbares, qui n'osaient affronter le bras puissant et redouté du duc de Bretagne ⁽²⁾.

Mais, à peine la chute de l'illustre adversaire qui si souvent les avait mis en fuite, fut-elle connue, que ces âmes damnées ⁽³⁾ sentirent fermenter en leur cœur une rage de meurtres et de rapines, une soif de vengeance et de pillage telle qu'ils n'en avaient jamais éprouvé ⁽⁴⁾. A leur vue, la noble terre de Bretagne trembla ⁽⁵⁾; car elle n'avait à leur opposer ni prince, ni chef, ni défenseur. Les rois de France étaient sans énergie, annihilés, et ne possédaient plus ni courage pour résister, ni force pour se défendre. Les fils dégénérés d'Alain ar Bras, loin de suivre les traces de leur père, ne songèrent qu'à leur sûreté. Aussi les Normands, portant avec eux l'incendie et la mort, se précipitèrent en foule sur leur province, « pour esprouver, disaient-ils, de quelle aire seroient ces oyseaux niays ⁽⁶⁾. »

Nantes, plus qu'aucune autre ville, éprouva les funestes effets de leur fureur. « Si, dit l'historien Le Baud ⁽⁷⁾, assaillirent la cité, qui n'avoit en ce temps nul défenseur, sinon petits hommes demeurés des premières pestilences, et la prirent fors le château qui pour la peur d'eux avoit été fait, auquel tous les citoyens fuirent, fors ceux qu'ils avoient déjà pris ou occis, afin qu'ils se pussent mieux défendre. Toutefois ce jour-là se defendirent-ils vertueusement et se sauvèrent jusqu'à la nuit. » Rien peint-il mieux

(1) Pastor bonus, supra gregem suum vigilans. (*Chron. Brioc.*)

(2) Il fut le dernier qui prit le titre de roi. L'un des diplômes donnés par D. Morice (*Pr.*, t. I, col. 332) commence par ces mots : « Ego Alan gracia Dei pius et pacificus Rex Britaniæ, » et se termine par ceux-ci : « Signum Alani gloriosissimi Regis. »

(3) Viri diabolici. (*Chron. Namnet.*)

(4) Cœpit ebullire rabies illorum talis qualis numquam steterat. (*Ibid.*)

(5) Contremuit terra a facie eorum. (*Ibid.*)

(6) D'Argentré, f. 151.

(7) P. 128.

les affreux malheurs causés par ces terribles invasions, que cette dégénérescence des forces et de la taille chez les populations tant de fois décimées, qui ne trouvaient à opposer à leurs oppresseurs que de faibles hommes, débiles survivants des catastrophes passées.

Harassés de fatigue, les agresseurs se retirèrent à leurs vaisseaux, afin de prendre quelque repos, remettant au lendemain la continuation de leur attaque. Mais les Nantais, épouvantés du nombre de leurs ennemis, se chargèrent des plus précieux ornements de l'église, de tout ce qu'ils purent emporter, et chacun, à la faveur de la nuit, s'enfuit où il pensait trouver asile et protection. L'évêque Adalard et son clergé se retirèrent en Bourgogne.

Le lendemain, les pirates assiégèrent le château, dans lequel ils entrèrent sans résistance. Bientôt la cathédrale fut dépouillée, la ville pillée et ravagée; tout ce qui offrait une proie riche et facile enlevé et transporté à la flotte. « Puis mirent le feu en la couverture de l'église et la brûlèrent, et aussi desrompirent les murs du château, et en après montèrent par Loire ⁽¹⁾. »

Voilà donc pour la quatrième fois la ville bretonne des Budic, des Hoël, réduite en cendres. Sur la rive opposée du fleuve, une autre cité, sa rivale poitevine, n'était plus aussi qu'un monceau de décombres déjà vieillis. Dans cet état, sous cet aspect navrant, on n'aurait pu sans doute accorder de préférence aux restes mutilés qui s'appelaient naguère *civitas Namnetis*, ou aux débris informes qui portaient le nom de *Raciate*. Si le sol profondément fouillé de cette dernière offre encore aujourd'hui les traces reconnaissables de six ou sept incendies successifs ⁽²⁾, les rues et les places si souvent bouleversées de la première ont aussi révélé le témoignage irrécusable du fléau destructeur qui consuma ses

(1) Le Baud, *ibid.*

(2) Notamment dans le nivellement de la route qui passe au bas du jardin de la cure de Rezé, et dans les terrassements exécutés aux alentours de l'église, où des couches de charbon superposées à des restes de carrelages permettaient de vérifier facilement le chiffre d'autant de destructions produites par le feu.

édifices (1). Des temps qui précédèrent le siècle par lequel s'ouvre notre récit, où sont les monuments? quels vestiges ont survécu?... Pour l'une comme pour l'autre, le bagage est modeste et léger. Quelques triens mérovingiens sauvant leurs noms de l'oubli. Ici des inscriptions romaines, dont plusieurs ont même fourni des armes et des arguments pour lui contester jusqu'au titre de métropole du peuple qui lui a légué son nom (2). Là, des restes importants semés sur une vaste étendue d'au moins deux kilomètres, entre Pont-Rousseau et les Couëts : ruines gallo-romaines, sculptures mérovingiennes, promettant une ample moisson à l'archéologue patient, pour lequel ces éloquents débris établiront peut-être la supériorité de Raciata au souvenir perdu, alors rivale contemporaine et commerçante de Nantes, aujourd'hui sixième ville de la France (3).

(1) Fournier, *Antiquités de Nantes, procès-verbaux*. (Mss. Biblioth. publ.)

(2) M. Bizeul, de Blain, *des Nannètes aux époques celtique et romaine* (*Bulletin de la Société arch.*, t. I, p. 284 et suiv.), s'appuie de deux inscriptions portant *vicani portenses* (habitants du port), pour soutenir un système d'après lequel Nantes n'était que le port de cette peuplade, dont la ville principale était à Blain.

(3) *Civitas Namnetis* : tel est, en effet, le véritable radical et la meilleure lecture du nom de notre ville. Strabon, le géographe, vivant sous Auguste, écrit : *Ναμνιται*; Ptolémée : *Ναμνηται*. A la fin du IV^e siècle, la notice des provinces et des cités de la Gaule dit : « *Lugdunensis tertia*, 5^o *Civitas Namnetum*; *Lugdunoise* 3^e, 5^o *Namneticus pagus*. » Trois triens mérovingiens de la collection de M. Parenteau portent : *Namnetis*. M. Bigot (*Essai sur les Monnaies du royaume et duché de Bretagne*, planche I) cite cinq de ces pièces ayant la même orthographe, dont la première, publiée par Bouteroue et Leblanc, donne : *Johannis Namnetes*. A la planche IV est reproduit un denier d'argent de Louis le Débonnaire, ayant : *Namnetum* en deux lignes, dans le champ, et une obole de ce prince à la légende circulaire : *Namnetum*. Enfin, un denier et une obole au monogramme de Charles le Chauve, gravés dans le même ouvrage, offrent la légende circulaire : *Namnetis Civitas*. Ces nombreux monuments, d'une authenticité aussi incontestable que leur autorité, démontrent que la version *Namnetes*, qui a persisté au moins jusqu'en 1201 (D. Morice, *Pr.*, t. I, col. 794) dans les actes écrits des XI^e et XII^e siècles, concurremment, il est vrai, avec celle de *Nannetes*, qui, vers cette époque, finit par prévaloir, est la seule vraie, la seule admissible, pendant toute la période gallo-romaine, mérovingienne, carolingienne, et même les premiers temps de la dynastie capétienne.

La Bretagne presque entière subit bientôt et successivement le joug et les pillages des Normands. Ceux de la Seine comme ceux de la Loire parcoururent ce malheureux pays, multipliant à tel point leurs ravages, que les historiens ne peuvent démêler au juste à laquelle de ces hordes appartiennent telle attaque, tel incendie ⁽¹⁾. Les infortunés Bretons, sans secours et sans protection, durent cultiver leur territoire pour les impitoyables envahisseurs dont ils éprouvaient la tyrannique férocité ⁽²⁾. Dieu avait décidé, disent les Actes de Saint-Gildas de Rhuis ⁽³⁾, que les hommes du Nord réduiraient l'antique Létavie en une complète solitude, et qu'ils en feraient comme un immense bûcher. Partout où ils avaient passé, aucune maison n'était restée debout, nulle voix humaine ne se faisait entendre, et si, par hasard, quelque église avait échappé aux flammes, elle était devenue le repaire des bêtes fauves. Épouvantés par le triste renom des dévastateurs, tous les chefs s'étaient réfugiés en France, en Aquitaine, et, on l'a vu, jusqu'en Bourgogne ⁽⁴⁾.

Durant cette lamentable période, où ne survit que l'excès et la continuité du malheur, l'obscurité historique enveloppe les contrées armoricaines, et les historiens normands profitèrent de leur passagère domination sur ce pays saccagé, pour en revendiquer la suzeraineté. Laissons parler M. de Courson, au sujet de la prétendue cession de la Bretagne à Rollon après son mariage avec la fille du roi de France :

« Le traité de Charles le Simple avec Rollon, traité dit de Saint-Clair-sur-Epte, n'est pas parvenu jusqu'à nous. Le plus

(1) In solitudinem et vastum cremium omnino tota regio, Dei judicio redigeretur. (Act. Saint-Gildas de Rhuis; D. Morice, *Pr.*, t. I, col. 353.)

(2) Pauperes vero Britanni, terram colentes, sub potestate Normannorum remanserunt absque defensore et rectore. (*Chronicon Namnet.*) — « Atque de cibaribus Britonum, totum regnum sibi concessum sufficienter pavit, » dit Guillaume de Jumièges en parlant de Rollon. (Apud D. Bouquet, t. VIII, p. 358.)

(3) Nulla ibi tunc domus habitationis erat, nulla hominis conversatio, erant in ipsis etiam ecclesiis cubilia ferarum. (D. Morice, *Pr.*, t. I, col. 355.)

(4) Fugientes inde pre timore Normannorum territi Comites et Mathiberni dispersi sunt per Franciam Aquitaniam et Burgundiam. (*Chron. Namnet.*)

ancien historien qui en ait parlé est un prêtre, doyen de Saint-Quentin, et auteur d'une histoire des Normands. Mais aujourd'hui les plus savants critiques s'accordent pour rejeter le témoignage de Dudon. Outre que cet auteur a écrit son livre par l'ordre et, en quelque sorte, sous la dictée des ducs de Normandie Richard I^{er} et Richard II, il est remarquable que Frodoard, auteur grave qui écrivait aussi au x^e siècle, ne fasse nullement mention de la cession de la Bretagne aux Normands. Cet historien rapporte seulement que Rollon et ses compagnons s'engagèrent à recevoir le baptême, à condition qu'on leur céderait quelques contrées maritimes avec la ville de Rouen et toutes ses dépendances. Tel est, dit un jeune historien normand trop tôt enlevé à la science, le seul renseignement digne de foi que l'on puisse citer sur les conditions de ce traité fameux, probablement perdu pour toujours, s'il a jamais existé. (Licquet, *Hist. de Normandie*.)

« Après avoir examiné sérieusement cette importante question d'histoire, notre conclusion s'est trouvée tout à fait conforme à celle de Licquet : *La Bretagne ne fut pas donnée à Hrolf par Charles le Simple* (1). »

Tous les rivages avoisinant l'embouchure de la Loire, une grande partie de la basse Bretagne, étaient la proie des envahisseurs. La France elle-même, au milieu des sanglantes dissensions qui signalaient les derniers jours de la dynastie carolingienne, semblait devoir subir le joug des forbans scandinaves. Vainement pendant cinq mois le comte Robert, bientôt ensuite sacré roi de France, assiége et cherche à repousser les bandes conduites par Raginold, maîtresses de notre beau fleuve. Séduit par la fertilité du sol, ce guerrier rêvait, pour ses soldats comme pour lui, une position semblable à celle qu'avait su se créer Rollon en Neustrie. Il résista donc avec avantage au comte français. Celui-ci, lassé d'une longue et infructueuse campagne, se vit contraint de transiger avec son dangereux adversaire, d'accepter des otages, et de lui abandonner le territoire qu'il avait dévasté, particu-

(1) A. de Courson, *Hist. des Peuples bretons*, t. I, p. 370.

lièrement le pays nantais, où quelques chefs s'établirent et commencèrent à s'initier à la foi chrétienne (921) (1).

Six ans après, Hugues le Grand, père de Hugues-Capet, et le comte Héribert entreprennent de nouveau de déloger ces hôtes redoutables. Ils sont aussi réduits à accepter les mêmes conditions que leur devancier, et forcés d'acheter la paix au prix d'une seconde cession du territoire nantais. Ils n'y avaient aucun droit; mais, par cet abandon, par cette reconnaissance forcée de la possession des Normands, ils faisaient oublier le mauvais résultat de leur entreprise et assuraient un gage à leur sécurité future (927) (2).

Béranger, comte de Rennes, seul se maintenait dans sa ville et son comté, qui cependant n'était pas exempt des incursions et des attaques des barbares. Sans doute il n'obtenait cette précaire exception qu'à force d'argent ou à l'aide de pénibles soumissions. Aussi Dudon, cité ci-dessus pour appuyer davantage sa prétendue cession de la Bretagne, ne manque pas de l'en proclamer duc souverain, *ducem Britannorum*. A l'instigation d'Alain, ce comte saisit l'occasion que lui offrait naturellement la mort de Hrolf, en 931, pour essayer de se soustraire à l'obéissance et à l'humiliante servitude qu'il subissait. Mais Guillaume Longue-Épée, second duc de Normandie, tout-puissant, n'eut pas de peine à triompher de cette rébellion, à la suite de laquelle Barbe-Torte, le vaillant champion, le promoteur de la tentative, fut forcé de quitter de nouveau la terre bretonne et de mettre la mer entre lui et la colère du vainqueur. Guillaume était si courroucé, jugeait si bien le futur maître de Nantes, que ce dernier ne put s'arrêter en France et fut obligé de gagner l'Angleterre.

(1) Rotbertus comes, Nordmannos qui Ligerim fluvium occupaverant, per quinque menses obsedit, acceptisque ab eis obsidibus, Britanniam ipsis quam vastaverant cum Namnetico pago concessit : quique fidem christi coeperunt suscipere. (*Chron. Frodoardi*, apud D. Bouquet, t. VIII, p. 177.)

(2) Hugo filius Roberti et Heribertus comes, contra Nordmannos pergunt. Qui super fluvium Ligerim morabantur. Nordmanni de Ligeri, postquam obsessi sunt hebdomadibus quinque ab Heriberto et Hugone datis acceptisque obsidibus et concessio sibi pago Namnetico pacem pepigere Francis. (*Ibid.*, *Id.*, p. 184.)

Le faible comte de Rennes, au contraire, dont il connaissait la souplesse et la servilité, rentra dans ses bonnes grâces en lui prêtant serment de fidélité et de dévouement sans bornes ⁽¹⁾.

Longtemps, longtemps, Nantes, abandonné de ses habitants, resta désert et solitaire. Pendant trente années, le silence funèbre qui régnait dans son enceinte ne fut troublé qu'à de rares intervalles par les bruits de l'orgie ou les imprécations des hordes farouches se massacrant entre elles. Lorsqu'au jour de délivrance et du réveil, surgit tout à coup sous les murs ruinés de la vieille cité, transformée en repaire de pirates, le petit-fils d'Alain ar Bras, qui dispersa, sous les coups de son épée vengeresse, les oppresseurs de la contrée. Succès mémorable! événement heureux! à la suite duquel reparaît dans l'histoire le nom Breton, menacé de disparaître, comme celui de la Neustrie, sous la dénomination usurpée des nouveaux occupants.

Alain avait pour père Mathuedoi II ⁽²⁾, comte de Poher, marié à sa cousine germaine, fille et héritière d'Alain ar Bras, dont on ignore le nom. L'origine de ces deux époux remontait, par les rois saint Salomon et saint Judicaël, à Hoël le Grand, mort vers 545, et vraisemblablement aux premiers chefs passés de l'île des Bretons dans l'Armorique. De sa mère, il tenait les comtés de Nantes, de Vannes, et la couronne ducale, à laquelle, par son avènement, se trouvèrent réunis le comté de Poher, ainsi que celui de Dol, dont il portait le titre.

Élevé à la cour du roi d'Angleterre, son parrain, à une

(1) *Willelmus dux præpotens..... Berengerum ducem Britannorum..... gratuitâ pietate recepit; cumque sacramento perseverandæ fidelitatis et servitii sibi connexuit. Alanus qui huius rixæ et jurgii actor et incensor fuit, aspernatus est et abdicavit, cumque Britannicâ regione cum suis extrudit. Ipse vero in Britannia nec in tota Franciâ usquam morari ob metum Willelmi ducis nequivit, sed profugus expetivit auxilium Alstemi Anglorum regis. (Dudonis Sancti-Quentini Decani, de Moribus et Actu Normann., lib. III, p. 93.)*

.... Et Berengarium quidem eorum ducem potentissimum sibi reconciliavit; Alanum vero alterum ducem illorum a terra fugavit. (*Ex libello Hugonis Floriacensis monachi*, apud D. Bouquet, t. VIII, p. 319.)

(2) Voir, à la fin de l'introduction, le *Tableau généalogique des ascendants et descendants d'Alain Barbe-Torte*.

grande force corporelle Alain joignait un bouillant courage ⁽¹⁾. Habitué aux exercices les plus violents et aux distractions de la chasse, lorsque, dans l'épaisseur des forêts, il s'attaquait aux ours ou aux sangliers, jamais il n'employait le fer contre ces dangereux adversaires : le bois qui abritait leur retraite suffisait à sa main pour les terrasser ⁽²⁾. C'est ainsi qu'il se préparait aux rudes assauts que son cœur d'exilé méditait de livrer aux envahisseurs de sa patrie. Ayant donc réuni quelques navires ⁽³⁾, accompagné du petit nombre de Bretons que la mort avait épargnés, il vint, avec le consentement du roi, revoir sa Bretagne : *revisere Britanniam*. Que cette expression rend bien l'attachement si connu du fils de l'Armorique pour son sol natal ! attachement si vif, si passionné chez ce vaillant chef : *strenuissimus Dux*, digne représentant de la race qu'il allait régénérer et commander. Ce n'était pas la première fois, on l'a vu, que le jeune Alain essayait de briser le joug qui pesait sur ses sujets. Arrivant donc auprès du monastère de Dol, il y trouva une troupe de Normands occupés à célébrer les fêtes d'un mariage. Surpris et attaqués à l'improviste, ils sont tous massacrés ⁽⁴⁾. Apprenant que d'autres bandes de ces barbares étaient aux environs de Saint-Brieuc, le jeune et courageux prince se rembarque, et, les ayant atteints, les passe tous au fil de l'épée (936) ⁽⁵⁾.

Au bruit de ces exploits, les hommes du Nord disséminés dans le pays se retirèrent, et de toute part les Bretons, se ralliant à Alain, le proclamèrent leur duc ⁽⁶⁾. Pendant que ceci se passait, on fut informé qu'auprès de Nantes se trouvait une nombreuse armée de Normands cherchant à s'établir dans cette ville. Le duc

(1) Corpore validus et fortiter audax. (*Chron. Namnet.*)

(2) Apros et ursos in silva minime curans ferro occidere, sed cum ipsius silvæ lignis. (*Chron. Brioc.*, D. Morice, I, col. 27.)

(3) Navium parvitate. (*Chron. Namnet.*)

(4) Reperit turmam Normannorum nuptias celebrantem, quam ex improvise aggrediens, detruncavit omnes. (*Ibid.*)

(5) Brittones à trans marinis regionibus Alstani regis presidio revertentes, terram suam repetunt. (*Chronicon Frodoardi*, p. 190.)

(6) Super se ducem constituerunt. (*Chron. Namnet.*)

Alain, se mettant à la tête d'une poignée de soldats ⁽¹⁾, chevaucha jusque-là, et, trouvant les pirates en forces imposantes ⁽²⁾, « *parquez au pray Saint-Aignen* ⁽³⁾, » engagea de suite le combat. Mais ses ennemis, faisant bon marché de son courage, le repoussèrent jusqu'au sommet de la montagne, d'où il s'était précipité pour les surprendre. Là, brisé de fatigue, découragé, il s'arrêta, dévoré d'une soif ardente qui brûlait sa poitrine, voyant que sa défaite replongeait plus que jamais son pays aux mains de ses cruels oppresseurs. Soudain une humble prière s'élance de cette âme attristée; confiant en Marie, il invoque la Vierge toute-puissante, la suppliant « qu'il luy pleust donner quelque récréation à luy et à ses gens d'armes, pour soustenir les faiz contre ces mécréans ⁽⁴⁾. » Ainsi jadis, à Tolbiac, le fondateur de la monarchie franque s'adresse au Maître du ciel, de même à Nantes le régénérateur de la monarchie bretonne crie merci à la Mère du Christ. Comme Clovis, Alain est exaucé, « et incontinent après sa prière se découvrit à ses yeux une fontaine, dont luy et ses gens beurent, et qu'on appelle encore la fontaine Sainte-Marie ⁽⁵⁾. » Remis par un instant de repos et cette eau salubre, symbole ou réalité d'un secours inattendu, Alain et ses Bretons renaissent à l'espérance. Avec une nouvelle ardeur ils reviennent au combat, chargent impétueusement les ennemis. Dans un suprême effort, ils abattent tout ce qui leur résiste, et restent enfin maîtres du terrain, tandis que la fuite dérobe les Normands à la mort. Pleins de terreur, les pirates descendent à force de rames le cours de la Loire, et vont, loin des contrées qu'ils désolèrent, compter leurs pertes et panser leurs blessures.

Tous nos historiens sont d'accord sur les chances et le résultat

(1) *Militibus non multis. (Chron. Namnet.)*

(2) *Ingenti multitudine. (Ibid.)*

(3) *In prato Sancti Aniani. (Ibid.)* — Alain Bouchard, l. III, fol. 70.

(4) *Ibid.*

(5) *Cujus precibus Virgo Maria auditis aperuit illi sitienti fontem aquæ vivæ qui adhuc fons Sanctæ Mariæ vocatur. (Chron. Namnet.)* — D. Lobineau, t. I, p. 80. — D. Morice, t. I, p. 61.

du combat que les bénédictins placent en 937. Le Baud ne donne aucune désignation. D'Argentré dit : *contre Saint-Aignan, près la ville de Nantes*. D. Lobineau et D. Morice : *devant les murs et dans la plaine Saint-Anien*. D'après Travers : *Alain Barbe-Torte trouva les Normands dans la prairie de l'Aniane, appelée depuis Prée de la Anne*. Expilly, dans son dictionnaire géographique et politique des Gaules, écrit : *sur le pré Anien, en Saint-Aignan, ou sur la prairie de Mauves*. Ogée, Dictionnaire de Bretagne, rapporte que les Normands étaient retranchés, selon les uns, *dans la prairie de Mauves*, selon les autres, *dans la paroisse Saint-Aignan*.

M. Lecadre a traité spécialement cette question ⁽¹⁾. Il discute avec justesse et critique l'opinion de ces divers auteurs. Après avoir écarté la présomption du campement des Normands à Saint-Aignan et sur la prairie de Mauves, anciennement désignée aussi sous l'appellation générale de *Hanne, Anne, Aniane, Anien*, il en arrive à préférer l'opinion qui place le champ de bataille d'Alain Barbe-Torte dans la plaine où se trouve maintenant le quartier Sainte-Catherine et la place Royale. De cette position mieux déterminée, plus conforme aux textes, à la tradition et surtout à la topographie, il résulte que la retraite instantanée du libérateur breton a dû s'opérer sur la hauteur qui couronne la rue Contrescarpe et la place Bretagne.

Le Baud, Allain Bouchard, d'Argentré, les bénédictins, parlent de la fontaine Sainte-Marie. Voyons-la, continue M. Lecadre, aux lieux où elle n'a cessé d'exister. De temps immémorial subsiste LA COUR SAINTE-MARIE, au milieu de laquelle est un large puits à sources abondantes. Entourée de maisons, elle a donné son nom à la rue aujourd'hui convertie en un îlot de beaux édifices, et à tout le quartier septentrional de la cité ⁽²⁾. Sur un plateau couvert de décombres, les chevaliers bretons auront-ils trouvé

(1) Éclaircissement d'un point devenu douteux dans les annales bretonnes (*Lycée armoricain*, t. V, p. 144).

(2) Au haut de la rue Paré, où se trouve maintenant l'établissement des bains Sainte-Marie.

dans ces ruines le secours qu'ils imploreraient dans leur détresse?... Là est donc cette fontaine qu'on ne retrouve ni à la Hautière ni à la prairie de Mauves.

Si maintenant à cette circonstance importante on ajoute la connaissance avérée de l'emplacement du pré Nian, à l'ouest des murailles, aujourd'hui le quartier Sainte-Catherine, si l'on remarque que les Normands, poursuivis l'épée dans les reins, jusqu'à leurs vaisseaux, s'embarquent à la hâte, nous aurons la certitude historique que la plaine où les barbares étaient campés, quelle que soit la diversité des noms qui nous la représentent, était comprise entre l'Erdre, la Loire et la Chésine; que cette plaine à l'occident de la ville était au pied de sa colline du nord; que c'est à l'endroit dit Sainte-Marie que, par miracle, ou par un hasard providentiel, Alain fit rafraîchir et reposer sa petite armée. Une autre preuve ressort de l'arrivée des troupes duciales venant de Saint-Brieuc, par la route de Bretagne. C'est bien là qu'elles durent s'arrêter, dominer tous les alentours, et, apercevant les ennemis, établis sans méfiance au bas de la montagne, les attaquer à l'improviste. Repoussées d'abord, elles reculent par la voie même qui les avait amenées et qu'elles connaissaient déjà.

Ainsi, au centre même de notre belle cité, nous foulons le sol où s'accomplit l'œuvre de la régénération bretonne. Le lieu témoin de ce fait capital porte le nom de la province qui vit s'y relever sa nationalité, sans que l'effigie du héros qui l'accomplit, sans qu'une modeste inscription commémorative en consacre plus dignement le souvenir.

Le premier mouvement du vainqueur des hordes normandes fut d'entrer dans la ville reconquise, pour rendre grâces à Dieu du succès inespéré qu'il venait d'obtenir. Mais, sous la domination des païens, les abords de la basilique des bienheureux Pierre et Paul étaient restés inexplorés. Du milieu des ruines noircies, les ronces et les épines entrelaçant leurs rejets nouveaux en défendaient l'accès. A la tête de sa noble phalange, qu'il guidait à la prière avec le même élan qu'il déployait au combat, Alain Barbe-

Torte, heurtant les pierres amoncelées qui recouvraient son chemin, fut réduit, ainsi que ses compagnons, à tirer du fourreau son épée, rouge encore du sang ennemi, pour s'ouvrir un passage et assurer leurs pas chancelants (1). Parvenus dans l'enceinte du temple, ils en admirèrent les restes dégradés; leurs yeux se mouillèrent de larmes à la vue des vestiges de son ancienne splendeur. Prosternés, ils remercièrent le ciel..... Combien dut être ardente la prière de ces âmes généreuses et pleines de foi, combien vives et profondes leurs actions de grâces!....

Ce pieux devoir accompli, les libérateurs continuèrent leur reconnaissance. Charmé de l'assiette de la ville, des avantages nombreux qu'elle offrait à l'extérieur comme à l'intérieur, le jeune chef résolu d'y fixer son séjour habituel (2). Faisant aussitôt appel aux Bretons, il leur commanda de se munir de vivres, puis, comme l'évêque Foulcher, songeant à la défense, leur fit exécuter un vaste terrassement autour de l'église, à l'endroit même où s'élevait autrefois la muraille de l'ancien château. Ce premier ouvrage achevé, ce retranchement en état de résister, il songe à lui, et, relevant la tour principale, y établit sa demeure (3). Bientôt les comtes, les vicomtes, les machiernes, rares survivants de l'exil ou des malheurs du temps, sachant que la retraite des Normands avait rendu Alain chef et souverain de la Bretagne, vinrent se présenter à lui pleins de confiance. Hoctron, évêque de Saint-Pol, fut du nombre de ces derniers, et le duc le plaça à la tête du clergé veuf de son pontife Adalard. Les Nantais dispersés répondirent à la voix du prince, et commencèrent « à se rapatrier avec allégresse et remerciemens à Dieu qui leur faisoit la grâce de revoir leurs maisons, après une si longue et calamiteuse ruine et exil, et après les avoir Dieu si rudement visitez, qu'a grant

(1) *Mucrone suo viam faciens. (Chron. Namnet.)*

(2) *Sedem suam principalem facere. (Ibid.)*

(3) *Mandansque omnibus Britannis, ut victualibus onerati, civitati Namnetis occurrerent. Præcepitque eis terrarium magnum in circuitu ecclesiæ facere, sicut murus prioris castri steterat; quo facto, turrem principalem reficiens in ea domum suam constituit. (Ibid.)*

peine pouvaient-ils reconnoître les lieux des sépultures de leurs pères (1). »

Alors Alain divisa en trois tiers les revenus de Nantes, dont les évêques percevaient la moitié, gardant le premier pour lui, laissant le second au prélat, abandonnant le troisième aux vicomtes. Dans la ville, il tailla également trois fiefs, qui constituèrent la propriété ducale, celle du clergé ou de l'évêque, et la part des seigneurs; car cet illustre prince était un homme puissant, un guerrier valeureux respecté de ses ennemis. Souverain de toute la Bretagne, il étendit sa domination au delà de la Loire, sur les *pagi* de Mauges, Herbauges et Tiffauges, que nul pendant sa vie n'osa lui contester (2). Par d'habiles négociations, il régla définitivement les frontières de son duché, et, de concert avec Guillaume Tête d'Étoupes, duc d'Aquitaine, rétablit les limites du comté Nantais telles qu'elles existaient sous Lambert, c'est-à-dire depuis le Layon, qui se jette dans la Loire au-dessus de Montjean, jusqu'au Lay, qui se rend à la mer devant l'île de Ré (944).

Nantes était sauvé. Son régénérateur, ou mieux son fondateur lui avait rendu ses enfants, avait relevé ses institutions et ses lois, l'avait doté d'une organisation solide et durable. Son génie, faisant revivre les anciens usages, reconstituait l'état social anéanti, le conformant autant que possible aux besoins de sa cause, aux nécessités du moment. Près de lui se fixaient ou se rétablissaient ses braves auxiliaires, chefs des dynasties féodales, dont l'influence chrétienne et chevaleresque allait lutter contre les mœurs farouches des sauvages guerriers du Nord, campés sur les bords fertiles de la basse Loire. Aux indomptables châtellains de Château-Migron, du Pellerin, de Prigny, de la Roche-Bernard, de Pont-Château, de la Garnache, Barbe-Torte opposait

(1) D'Argentré, livre III, p. 159, éd. de 1604.

(2) Le texte de la Chronique de Nantes porte : « habens et possidens omnem Britanniam sibi subditam et Redonicum pagum. » Mais c'est une erreur, les comtes de Rennes, quoique bien moins puissants qu'Alain, ne voulurent jamais reconnaître sa suzeraineté, et entrèrent bientôt après en lutte avec les comtes de Nantes, dont ils finirent par envahir les États et usurper la souveraineté.

les possesseurs du vaste fief de Vioreau, bientôt remplacés par les sires de Châteaubriant, et les auteurs de ces belles familles de Rays, de Blain, de Clisson, qui, groupés autour du souverain nantais pour le protéger et le défendre, transmettaient à leurs descendants les immunités, justes récompenses de leurs rudes épreuves et témoignage authentique de leur glorieuse participation à la délivrance du pays (1). Donges devient la résidence d'un de ses plus dévoués vicomtes ou lieutenants, avec juridiction s'étendant sur toute l'embouchure du fleuve (2).

Ce nouvel duc remist tous les bannerets haut
Et leur donnoit moyen et chevances que faut
Pout rebâtir chatel et pour relever bandes,
Dont la plupart estoient à mort ou à debandes.

(*L'Ordre des Bannerets de Bretagne*, p. 12.)

Sous l'administration ferme et intelligente d'Alain, la cité voyait disparaître les traces de la domination étrangère. Abritée derrière de solides remparts, défendus par de larges fossés, une nombreuse population animait son enceinte. La rue de la Chaussée (*aujourd'hui Grande-Rue*) était exhaussée et formée. Non content de lui donner tant de preuves de sympathique préfé-

(1) Telle est, par exemple, l'origine du droit bizarre des sires de Rays sur les bouchers de Nantes et le droit de donner les mesures à vin sur les ponts, dont on retrouve les traces dans les plus anciens aveux du x^e siècle, etc., etc.....

(2) Lorsque Conan, vers 1058, fut visiter Thibault, comte de Blois, son oncle, on trouve parmi les seigneurs de sa suite, *Ascol filius Rodaldi vicecomitis NAMNETIS*. (D. Morice, *Pr.*, t. I, col. 409.) — Or, ce Rouaud, vicomte de Nantes et de Donges, signant en 1038 *Rodaldus comes* (*Ibid.*, 376), et quelques années après *Rodaldus vicecomes* (*Ibid.*, 382), avait un fils aîné, Frioldus, vicomte de Donges, qui vécut fort âgé, dont nous voyons la suzeraineté s'étendre sur les sires de la Roche-Bernard, de Guérande, de la Garnache, etc.... Huic confirmationi affuerunt de hominibus ejus Juhelis de Rupe, Graffionus de Guarranda, Normannus Guasnachia de Rupe, etc... (*Ibid.*, 435, 436).

Trop fiers pour se soumettre, au moins en apparence, les seigneurs du Migron ne manquèrent pas de s'attribuer le titre de vicomtes, pure usurpation que ne justifiait pas l'étendue de leur fief, tandis que la juridiction ou mieux la mission et l'origine en donnaient la qualité aux maîtres du castrum de Donges. En effet, avant Friold, il n'y avait là qu'un fort, sentinelle avancée du lieutenant des comtes, pour protéger l'entrée du fleuve, tenir en bride et observer ses

rence, de l'adopter pour patrie, le prince cherchait encore à lui assurer la supériorité et la prééminence. En y fixant le siège de son gouvernement, *sedem principalem*, il l'élève au rang de capitale de ses provinces. Sous ses faibles successeurs, les comtes de Rennes reprennent la prépondérance, et, usurpant le comté nantais, placent sur leur front la couronne ducale. Rennes devient à son tour la tête du duché, tandis que Nantes est un instant rejeté au second rang.

Les évêques de cette dernière ville, héritiers de leur père et aïeul Alain Barbe-Torte, conservèrent le château et rentrèrent un moment dans la possession de toute l'autorité de leurs prédécesseurs. Saint Félix, d'illustre mémoire, le comte Agathée, Amelon, saint Émilien, Salvius ⁽¹⁾, à l'autorité épiscopale joignaient l'administration de la cité. Comme eux, Guerech et Judicaël au bâton du pasteur pouvaient accoler la couronne comtale. Conan le Tors, pour résister à ce dernier, après son invasion du pays nantais, augmenta les fortifications de l'angle sud-ouest de l'enceinte, et, suivant les chroniqueurs, y rebâtit le château du Bouffay, siège de la juridiction civile, manoir féodal des comtes de Nantes, tandis que le château actuel, siège primitif de la

remuants voisins. Ce dernier, vers 1070, fit diverses concessions pour créer un village autour du château, auquel resta attaché la qualification primitivement affectée à ses seigneurs. Friold fit plusieurs donations et affranchit de toute redevance ceux qui viendraient habiter le nouveau bourg.... *Juxta castellum suum Dongium locum ad ecclesiam faciendam quictum et liberum ab omnibus consuetudinibus* (*Ibid.*, 435). Telle est l'origine de la petite ville de Donges, située dans une contrée marécageuse, sur la rive droite de la Loire, vis-à-vis Paimbœuf, et celle de la paroisse de ce nom, qu'Albert le Grand reporte à tort au commencement du v^e siècle.

Rasé pour crime de trahison, le château siège de cette importante et ancienne juridiction ne fut jamais relevé, et le fief, malgré sa dignité vicomtale, ne vint, dans la hiérarchie féodale du comté nantais, qu'à la suite des hautes baronnies qui dans le principe lui furent peut être soumises.

(1) Salvius ou plutôt saint Salvius, honoré comme martyr à Valenciennes, de même que saint Émilien à Saint-Jean-de-Luz (*L'Ouest aux Croisades*, par M. de Fourmont, p. 33 et 34). Un jour sans doute la lumière se fera, et un bienheureux de plus sera inscrit au catalogue des saints pontifes de l'église de Nantes.

puissance ecclésiastique, demeurait l'héritage des pontifes issus du souverain. Walterius ou Gautier, évêque de 1005 à 1042, eut toujours les armes à la main, contre le comte Budic. Dix ans après sa mort, Quiriac ou Guerech, frère d'Hoël, comte de Nantes, qui avaient pour trisaïeul Alain Barbe-Torte, monte sur le siège épiscopal, où il est remplacé, vers 1078, par son autre frère Benoît de Cornouaille.

A la fin de ce siècle, le Chapitre céda aux moines de Marmoutiers l'église de Sainte-Radégonde, située près de la porte de l'évêque⁽¹⁾. Ce texte indique bien, pour qui connaît la topographie de Nantes, la demeure du prélat, et la porte de l'évêque correspond parfaitement au terrain où se trouve le château actuel. Les successeurs de ces comtes-évêques se virent peu à peu déposés de la forteresse, par les ducs, aux entreprises desquels ils s'opposèrent de tout leur pouvoir, mais qui finirent cependant par triompher. De là les luttes qui valurent à Pierre de Dreux le surnom de Mauclerc, et provoquèrent les excommunications de ce prince et de Jean I^{er}, son fils. Le différend sur la propriété du sol où était élevé la Tour Neuve⁽²⁾, construction que le comte Guy de Thouars n'avait pu entreprendre sans indemniser l'évêque, semble si difficile à juger, que le cardinal d'Oporto en réserve le prononcé au pape. Enfin, en 1259, le duc fut condamné à payer au prélat nantais une rente annuelle de cinquante sous, qui prouve assez que les droits étaient bien réellement de ce côté⁽³⁾.

Il est donc vraisemblable, qu'abandonnant les idées belliqueuses si peu conformes à leur saint caractère, renonçant à la gloire militaire, pour se consacrer plus spécialement au bien

(1) *Ecclesia Sanctæ Radegundis quæ est juxta portam episcopi.* (D. Morice, *Pr.*, t. I, col. 468.)

(2) *Et fundum in quo situm est castrum quod dicitur Turre Nova, infra muros civitatis, ad ipsum Namnetensem episcopum pertinentem contra justitiam detinet. . . . quia dubitabitur de ipso.* (*Ibid.*, col. 935-939.)

(3) *Comes et successores solvete in perpetuo episcopo Nannet. et successoribus suis LV sol annui redditus.* (D. Morice, *Pr.*, t. I, col. 972.)

spirituel de leur troupeau, les évêques se rapprochèrent alors de leur église cathédrale, près de laquelle ils construisirent l'évêché. Pendant le siège meurtrier qui faillit enlever Nantes au comte Guy de Thouars, celui-ci obtint, en soldant une première rente, de réparer le château et d'y reconstruire l'édifice qui depuis se nomma la Tour Neuve. La possession, ainsi que l'accroissement de cette place de guerre, devint le but et, l'on peut dire, la pensée constante des premiers ducs de la maison de Dreux, qui craignaient, non sans raison, de la voir retomber aux mains des évêques. L'importance du château épiscopal, devenu forteresse ducale, s'augmenta en raison de l'indifférence et de l'oubli qui s'attachèrent bientôt à l'antique et premier fort gallo-romain du Bouffay, dont le nom seul a survécu ⁽¹⁾.

Mais revenons à notre héros, sur le compte duquel, dans sa naïve et vieille poésie, la *Généalogie* d'Anne de Bretagne s'exprime ainsi :

Ledit Allain Barbe-Torte tretoit
Tant les nobles que la gent populaire
De son pays, et si on les grevoit
Par quelque de strange territoire,
Il combattoit, s'il estoit nécessaire,
En bataille, le vaillant champion;
Car il vouloit, de bon cuer debonnaire,
Garder son pays en paix et union.

(1) Telle est, semble-t-il, l'explication la plus plausible et la plus naturelle de l'existence simultanée de nos deux châteaux. Conan ne fit que reconstruire ou augmenter le Bouffay. Incontestablement, de toute ancienneté, une forteresse existait en cet endroit, tête de pont de la ville, angle sud-ouest le plus exposé aux attaques de ce côté du fleuve. Les bas-reliefs romains recueillis parmi un grand nombre d'autres pierres sculptées, restées enfouies sous les fondations des édifices construits sur cet emplacement, prouvent que ces antiques murailles, pour l'arasement desquelles il fallut faire jouer la mine, remontaient aux temps les plus reculés. Outre un entablement de dimensions colossales, M. Petit a dessiné, en mai 1848, la reproduction des restes d'une tour gallo-romaine, en petit appareil, avec les trois rangs de briques parfaitement caractérisés, placée à l'angle de la maison formant aujourd'hui le coin de la place du Bouffay et du quai du même nom.

Bien le montra à celle nascion
Qui se nommoit Roussars de Normandie,
Lesquels tenoient en leur subgection
Le pays Nantois et la ville jolie.
Il les destruit et se mist en saisie :
ET PUIS FONDA L'ÉGLISE NOSTRE-DAME
Oudit Nantes, où il finit sa vie.
Là git son corps, Dieu pardoint à son âme (1).

La renommée proclamait au loin sa sagesse, sa valeur, sa puissance. Grâce à son génie civilisateur, le duc de Bretagne marchait désormais l'égal de ces comtes qui jadis avaient trafiqué de son patrimoine. Cinq ans avaient suffi à son énergique volonté, pour réorganiser son fief, substituer un ordre prospère, une situation florissante à l'anarchie la plus complète, prendre place parmi les grands feudataires, alors désignés sous le nom de *regni primates*, et apporter son influence dans les destinées de la France.

Pendant son exil en Angleterre, Alain y connut le jeune fils de Charles le Simple et d'Odgive, sœur d'Athelstane. Une sérieuse et profonde sympathie, née sans doute de la triste conformité du sort de ces deux proscrits, l'attacha particulièrement à la fortune de ce malheureux monarque. En stipulant les conditions du retour de Louis, que les Français venaient chercher outre-mer, la veuve de Charles le Simple n'oublia point l'ami du nouveau roi et exigea la restitution du comté nantais; fait que Guillaume de Jumièges (2) et Frodoard (3) attribuent au roi d'Angleterre, ce qui revient à peu près au même. Mais on ne peut guère interpréter que dans le sens d'une réconciliation avec le duc Guillaume l'intervention dont il s'agit ici. Le prince breton, on le sait, ne

(1) Le Baud, p. 174.

(2) Audiens autem Elphstanus rex Anglorum.... cum denariis multis, legatos illis misit orans ut Ludovicum, suum videlicet nepotem, Karoli regis filium paterno restituere regno satageret, atque Alano Britoni sibi offenso commissa pro suo amore ignosceret. (*Willelmi Gemetic*, apud D. Bouquet, t. VIII, p. 260.)

(3) Brittones à transmarinis regionibus Alstani regis presidio revertentes terram suam repetunt. (*Frodoard*, ibid., p. 190.)

dut en effet qu'à Dieu et son épée sa province et son comté. Aussi, lorsque le descendant de Charlemagne invoqua son appui contre les comtes Herbert et Hugues le Blanc, Barbe-Torte, à la tête des principaux seigneurs du pays, conduisant chacun leurs hommes de guerre, se joignit à Guillaume d'Aquitaine et vola au secours du roi de France. A l'aide de ces vaillants auxiliaires, le monarque marcha contre les révoltés et les contraignit, par la terreur que leur donna la réputation de ces forces, d'accepter la paix et de rentrer dans le devoir (942) (1).

Dans cette lutte, qui se termina bientôt par l'extinction de la seconde race et l'avènement au trône de la famille de Hugues Capet, la tradition s'est plu à embellir de ses fictions brillantes le rôle du souverain nantais, et voici le récit d'un de nos gais chroniqueurs, qui place la scène aux environs de Paris.

« Et quand ils furent tous assemblez à deffendre la dessusdite
« cité, fut un des Saxons, tres puissant de corps, vaillant homme,
« de la part de l'empereur Othon, frère de la royne, femme du
« roy Loys, qui chacun iour appeloit les comtes et les barons
« de France, qu'ils esleussent le meilleur d'eux à combattre
« contre luy, et deffendre que le royaume de France, mieux et
« plus iustement appartenist au roy Loys qu'à Othon. Laquelle
« chose oye par tous les comtes et barons françois, regardant
« sa stature et sa grandeur, ne présumèrent prendre aucune
« audace de ce faire. Mais quand Allain, le Breton, eut attendu
« plusieurs iours, et eut cogneu que nul de tant de nobles
« hommes ne issoit contre luy à deffendre le droict royal, il fut
« tout honteux : et un iour, comme celui Saxon demourait tout
« seul en la préee, reprouchant les Francoys, Allain print sécre-
« tement ses armes, et fist appareiller son cheval, puis se fist
« monter par un petit navire, sur le fleuve de Seine, loing de la
« cité, afin que sa voye ne fust cogneu, et ainsi la passa, et
« chevauchant par la préee contre le Saxon, combattit contre luy,

(1) Item Willelmus Pictaviensis et Britones cum suis principibus ad regem venerunt. Cum his ergo rex super Isaram venit. (*Frodoard*, *ibid.*, p. 196.)

« veants tous les François, les Saxons et les Theutonicieus, et
« luy coupa le chef, lequel il pendit à sa celle lié avecques des
« courroyes. » (Le Baud.)

Confus de cette mésaventure, Othon s'enfuit au plus vite, tandis que toute la population acclamait l'heureux vainqueur, que quelques jours après Gerberge, déplorant la honte de son frère, regrets peu dignes d'une reine de France, voulut faire mettre à mort. Alain, informé de ces mauvaises dispositions et des dangers qui le menaçaient, vint prendre congé du roi. Pour ses services efficaces et réels, il obtint de ce monarque que tous les serfs ou affranchis passant de France en Bretagne, seraient exempts de toute servitude et ne pourraient être réclamés, et « licence avecques actions de grâces, qu'il s'en retournast à sa région ⁽¹⁾. »

Pendant ce voyage, Thibault, comte de Blois, son compagnon de route, traita du mariage de sa sœur, puis le conduisit au château de Blois, où il le retint trois jours, et le fiança à la princesse Gerberge ⁽²⁾. Le duc de Bretagne l'emmena aussitôt à Nantes. Là, convoquant ses comtes, vicomtes et machthernes, il célébra son mariage en leur présence, par des fêtes et des réjouissances qui durèrent huit jours.

En 944, les Normands, profitant de la guerre qui divisait Alain et Béranger, au sujet de la suzeraineté que le comte rennais refusait de reconnaître, reparaissent en Bretagne. Le fléau, cette fois, n'atteignit pas nos contrées. La ville de Dol est prise; l'évêque,

(1) Quoique conforme au caractère entreprenant du valeureux Barbe-Torte, ce récit est évidemment apocryphe. L'auteur prend lui-même la peine de nous en avertir en ajoutant : « Ceste même chose ou la pareille *fablent* aussi les chroniques d'Anjou avoir été faite par Geoffroi Grisegonelle. » Othon et son armée saxonne n'assiégeaient point la ville de Paris, mais étaient campés sur les bords de l'Oise. Lorsque le roi de Germanie, quelques années après, attaqua Rouen, où effectivement dans une escarmouche son neveu perdit la vie, il soutenait, comme il le fit toujours depuis, la cause de Louis d'Outre-Mer.

(2) Thibault et Gerberge, sa sœur, avaient pour père Thiébolt ou Thiébaud, Normand d'origine, et pour mère Richilde, fille de Robert le Fort, comte de Blois, mort en 866, et d'Adélaïde. (*Art de vérifier les Dates*, t. II, p. 612.)

étouffé par la foule, cherchant un refuge dans l'église, est écrasé sous les pieds. Successivement taillés en pièces dans trois combats meurtriers, les Bretons laissent un libre passage aux païens du Nord, qui bientôt se retirent chargés de butin.

Les années 945 et 946 sont remplies par ces luttes acharnées que souleva dans l'ouest et le nord de la France l'ambition et la faiblesse de Louis d'Outre-Mer. Détenu pendant près d'un an sous la garde de Thibault de Blois, ce monarque fut solennellement rétabli sur son trône par Hugues le Grand, duc des Français. Les grands du royaume, spécialement convoqués pour cette reconnaissance d'une dignité et d'un pouvoir purement nominal, se soumirent à lui en jurant fidélité (946) (1).

C'est au retour de cette assemblée que nous pensons devoir se rapporter le voyage de Thibault de Blois, en compagnie d'Alain, et le mariage de Gerberge. Les considérations suivantes semblent appuyer notre préférence, et mieux s'appliquer à la date de 946 qu'à celle de 942 (2). Le texte de la Chronique de Nantes (*post non longum tempus*) indique qu'il s'écoula peu de temps entre la troisième union et la mort du duc. La jeunesse de Drogon est un argument de plus à la réduction apportée ainsi à l'intervalle qui sépare ces deux faits. La fondation du prieuré de Bath, généralement placée vers 945 par nos annalistes (3), ne porte point, contrairement à l'usage déjà établi, le nom de la femme du duc, ce qui n'eût point été omis si Gerberge avait été mariée, surtout quand nous voyons, quelques années après, les comtes de Blois et d'Anjou confirmer ce même acte.

Peu après donc ce mariage, Alain tomba gravement malade. Il pria Thibault de le venir voir, en même temps qu'il faisait

(1) Hugo, dux Francorum, ascito secum Hugone nigro, filio Richardi ceterisque regni primatibus Ludovicum Regem qui fere per annum sub custodia detinebatur, apud Thetbaldum comitem in regnum restituit..... qui dux Hugo renovans regi Ludowico regium honorem, vel nomen, ei sese cum ceteris regni committit primoribus. (*Chron. Frodoardi*, p. 200.)

(2) Travers, p. 458, adopte positivement aussi la date de 946.

(3) Ogée. — Meuret, t. I, p. 83. — E. Richer. (*Précis de l'Histoire de Bretagne*, p. 82.)

avertir les comtes, les évêques et ses seigneurs de se réunir promptement à Nantes. Quand ils furent tous en présence, il leur commanda de faire hommage, et prêter serment de ne jamais méconnaître les droits que possédait sur la Bretagne, ainsi que le pouvoir souverain de son fils le jeune Drogon, de même que son oncle le comte Thibault, son beau-frère, auquel il remettait la garde de ses domaines et de son fils ⁽¹⁾. Il survécut peu à ces dispositions, et fut inhumé d'abord dans l'église de Saint-Donatien et Rogatien ⁽²⁾. On transporta ensuite son corps dans l'église de Sainte-Marie de Nantes, qu'il avait fait construire ⁽³⁾.

Telles sont les expressions de la Chronique de Nantes, conformes à l'histoire, et portant un caractère de véracité que rien ne vient infirmer. Mais la légende, déjà mêlée à la vie du second fondateur de notre ville, reparait ici, pour entourer de son merveilleux récit le tombeau du vaillant et pieux guerrier. Le lendemain des funérailles, dit la Chronique de Saint-Brieuc, le corps du prince fut trouvé sur la terre, ce qui frappa d'étonnement les nombreux témoins de ses obsèques. De nouveau on l'ensevelit profondément. Afin qu'il ne se relevât pas du cercueil, on chargea sa tombe d'énormes pierres, de pesantes pièces de bois. Depuis la tombée de la nuit jusqu'au point du jour, les comtes parcoururent les faubourgs et les lieux voisins de la cité, avec beaucoup de bruit et un grand appareil militaire, en sorte qu'aucun habitant effrayé n'osât sortir des remparts. Tout fut inutile. Pendant quatre jours, le corps de ce grand homme, renversant tout obstacle, gisait chaque matin hors de sa fosse.....

Les Nantais ne savaient que devenir, lorsqu'un des plus intimes

(1) Quibus in ejus præsentia congregatis, jussit ut filio suo parvulo, nomine *Drogoni* ejusque sororio *Theobaldo*, filii sui prædicti avunculo, cui omnia sua bona et filium suum committebat, fidem facerent et juramentum, ne unquam ei in jure Britanniae nec de omni honore ejus infideles forent. (*Chron. Namnet.*)

(2) MDCCCCLII. Hoc anno Ugo dux Burgundionum et Alanus Britonum obiit. (*Chron. Floriacensi*, ap. D. Bouquet, t. VIII, p. 254.)

(3) Unde ad ecclesiam Beatæ Mariæ Namnetensis per ipsum constructam corpus ejus delatum est et ibidem sepultum. (*Chron. Namnet.*)

officiers du duc leur dit qu'Alain, le noble prince, avait particulièrement préféré la Mère du Sauveur aux autres saints, que dans ses plus grands périls il avait toujours eu recours à sa protection; qu'il fallait donc le transporter à l'église relevée par sa piété en l'honneur de Marie, et que là, bien certainement, il trouverait le repos ⁽¹⁾. Les habitants désolés, mettant aussitôt ce conseil à exécution, apportèrent le corps du souverain breton au temple de Sainte-Marie de Nantes, bâti et doté par ses soins ⁽²⁾, et lui rendirent les honneurs de la sépulture. Alors il reposa en paix et tout désordre cessa ⁽³⁾.

Thibault, que l'histoire n'a pas en vain surnommé le Fourbe et le Tricheur ⁽⁴⁾, répondit fort mal à la confiance qu'avait placée en lui son beau-frère, dont il fit épouser la veuve à Foulques d'Anjou, lui abandonnant pour dot la jouissance, pendant la minorité du jeune Drogon, son neveu, de la moitié de la ville de Nantes, de son territoire, de ses revenus et des coutumes de toute la Bretagne. Il s'attribua, avec aussi peu d'équité, l'autre moitié, que précédemment il avait cédée au comte de Rennes et à l'archevêque de Dol, frère de ce dernier, et des deniers qu'il en retira fit construire les châteaux de Blois, de Chartres, et la tour de Chinon.

Foulques conduisit à Angers sa femme, ainsi que son pupille Drogon, qui devait rester sous sa tutelle jusqu'à l'âge de quinze ans; puis nomma, pour recevoir les revenus de Nantes, des officiers auxquels il ordonna de lui faire parvenir leurs recettes à son propre palais. Un jour que le comte se divertissait au jeu, il vit arriver trois sacoches pleines de monnaie et quatre grands

(1) Ab illo reædificatam.

(2) Per ipsum constructam et dotatam. (*Chron. Brioc.*, *ibid.*)

(3) Cette chose fut longuement inscrite en un tableau en ladite église, avec partie de ces faits. Mais il fut finalement consumé de longueur du temps. (D'Argentré, *Hist. de Bret.*, folio 160, verso.)

(4) Thiebaut fu plein d'engien, et plein fu de fentie;
A homme ne à femme ne porta amitié;
De franc ne de chétif n'ot mercy ne pitié
Ne ne doubtà à faire male euvre ne péchié.

(*Art de vérifier les Dates*, t. II, p. 612.)

chalands remplis de poisson. Ébloui à la vue de ces trésors, il dit à ceux qui l'entouraient, que nul, dans le royaume de France, n'était plus riche et plus puissant que le possesseur de la cité nantaise ⁽¹⁾. Alors, poussé par une vile cupidité, s'approchant de la nourrice de Drogon, il lui souffla la pensée de le mettre à mort. De l'eau bouillante versée sur la tête de l'enfant plongé dans un bain froid, tel fut le moyen employé par le comte d'Anjou pour se débarrasser de son intéressant pupille et tromper l'active surveillance de sa mère, qui, ne pouvant soupçonner l'infamie de son époux, porta toujours dans son cœur attristé le deuil du fils bien-aimé qu'elle avait perdu ⁽²⁾.

Bientôt les Normands, apprenant la mort d'Alain, reviennent en Bretagne. Semant partout la terreur et le pillage, ils arrivent jusqu'à la ville de Nantes. L'évêque Gautier, plusieurs autres personnages, tombèrent tout d'abord au pouvoir de ces pirates, qui dressèrent leur plan et eurent recours à la ruse, pour s'emparer du château ainsi que des fortifications élevées à l'entour de l'église par le duc, en prévision de leur attaque ⁽³⁾. Les infortunés Nantais, profondément effrayés du danger qui les menaçait, firent connaître leur position à Foulques d'Anjou, implorant secours et aide. Le comte le promit. Mais Gerberge, sa femme, ayant appris ces événements et connaissant bien la faiblesse et l'indolence de son mari, prononça ces paroles, faisant allusion au temps heureux de sa première union avec Alain Barbe-Torte : « Hélas ! il est tombé ce Grand Pieu qui, debout à l'entrée de la Loire, faisait la terreur des Normands !!!.... » ⁽⁴⁾

(1) Dixit cunctis ibi adstantibus, quod nullus in toto Francorum regno tam dives ac potens erat sicut ille qui urbem Namneticam possidere valebat. (*Chron. Namnet.*)

(2) D. Bouquet, t. VIII, p. 277, ajoute en note que ce fait est faux, et que la conduite de Foulques, dans les événements qui suivirent, prouve qu'il était fort éloigné d'un pareil crime.

(3) Tetenderunt insidias ut castrum in circuitu ecclesiæ ab Alano duce pro metu illorum facto capere possent. (*Chron. Namnet.*)

(4) Quod Palus Magnus in ore Ligeris fixus, metum Normannis faciens, ceciderat. (*Ibid.*)

Après huit longs jours passés dans l'anxieuse attente toujours trompée et déçue des secours promis par l'insouciant Angevin, les Nantais, réduits à leur propre force, mais électrisés par le souvenir de leur prince défunt, attaquèrent les Normands, que, par des prodiges de valeur, ils parvinrent à mettre en fuite. Ces derniers, emmenant l'évêque Gautier et leurs autres prisonniers, s'arrêtèrent à Guérande, où ils traitèrent avec les Nantais, qui, heureux de leur victoire, s'imposèrent les plus grandes privations pour acquitter la grosse rançon que les barbares avaient assignée comme prix de la liberté de leurs compatriotes réduits en esclavage en défendant la cause commune de la ville et de ses habitants.

Instruit par ce qui venait de se passer, le peuple de Nantes, laissant Foulques de côté, se choisit pour seigneurs et maîtres les fils d'Alain, Hoël et Guerech. Ces nobles jeunes gens, fils d'une illustre mère nommée Judith, étaient nés avant le mariage d'Alain avec la sœur de Thibault, comte de Blois. Guerech avait été élevé par les moines de saint Benoît, près Orléans, et Hoël par sa mère et ses parents ⁽¹⁾. Tel est le texte de la Chronique qui, interprétée en deux sens différents par les historiens bretons, a fait passer les deux frères pour bâtards aux yeux des uns, et légitimes aux yeux des autres.

Alain Bouchard rapporte que Barbe-Torte, ayant été fait duc de Bretagne, « espousa une noble dame de France nommée *Judic*, laquelle estoit veufve du feu viconte de Thoars, et d'elle et du viconte estoit ung fils nommé Haymon le Viconte. De ceste *Judic* il eut deux filz, l'ung fut nommé Hoël et l'autre Guerec. Et peu après la fondation de Notre-Dame, Judith mourut ⁽²⁾. »

D'Argentré admet les deux opinions, sans se prononcer. En parlant de Judith, il écrit : « Thibault accorda sa sœur en mariage audit Barbe-Torte, lors despêché de Judith, sa première femme. » Et dit au sujet de ses enfants : A la mort du duc, il

(1) *Hi nempe progeniti ex nobili matre nomine Judith extiterant antequam Alanus sororem Theobaldi comitis Blesii in uxorem duceret, etc. (Chron. Namnet.)*

(2) Le *Tiers-Livre*, folio 70, éd. de 1532.

se forma deux partis : l'un dirigé par le comte de Rennes; l'autre par « Hoël, de Nantes, que les uns tenoient estre fils aîné de Barbe-Torte, les autres le disoient estre bastard ⁽¹⁾. »

L'abbé Travers, à son tour, s'exprime ainsi : « Les Nantais, mécontents de Foulques, élurent pour comte Hoël, fils aîné de Barbe-Torte et de Judith, sa première femme, qu'il avait laissée pour en épouser une autre, selon l'usage d'alors qui dissolvait facilement un mariage ⁽²⁾. »

Le Baud, qui peut servir de moyen terme entre ce sentiment et l'avis contraire, pour lequel il semble pencher, raconte que « l'auteur de la Chronique de l'église de Nantes ne dit pas expressément qu'ils fussent bâtards. Toutesfois appert-il assez par ce que même en rapporte qu'ils l'estoient; car, selon ledit acteur, leur mère, de qui Allain les engendra, vivoit encore au temps qu'il print à femme la sœur du comte de Blois ⁽³⁾. »

Dom Lobineau, beaucoup plus explicite, affirme leur bâtardise dans les termes suivants : « Foulques le Roux, comte d'Anjou, pendant les troubles de Bretagne, s'estoit emparé du pays qui est au delà de la Maine, et qui avoit été jusque-là possédé par les Bretons. Quelque envie qu'eût Alain de rentrer dans le bien de ses prédécesseurs et d'en faire valoir tous les droits, il aimait mieux employer la négociation que les armes. Foulques était fort vieux et n'aimait pas la guerre. Pour terminer ce différend d'une manière qui pût contenter Alain, sans renoncer entièrement au domaine qu'il demandoit, il lui fit épouser sa fille Roscille, et lui donna le pays contesté en dot, espérant peut-être qu'elle n'auroit point d'enfans de son mari, et que cette partie de son domaine reviendrait un jour aux comtes d'Anjou. Alain, content du traité, emmena Roscille à Nantes et l'épousa. Il n'en eut point d'enfans en effet; mais la véritable raison, c'est qu'il avoit un autre engagement. Roscille eut beaucoup à souffrir des froideurs de son

(1) Folios 160 et 161, éd. de 1604.

(2) *Histoire des Evêques de Nantes*, p. 173.

(3) *Hist. de Bretagne*, p. 138.

époux, pendant qu'il aimoit éperdûment une dame appelée Judith. Quoique son dérèglement fust public, il ne se trouva personne qui osast lui représenter le tort qu'il se faisoit en préférant ses plaisirs à ses véritables intérêts, si ce n'est que l'on veuille dire que ce fut une remontrance de cette nature qui fut la cause de la disgrâce de l'évêque Hesdren ⁽¹⁾. »

Le savant bénédictin, ou le voit, a considérablement augmenté, élargi et tiré parti du texte de la Chronique, qui ne donne point, il est vrai, le titre d'épouse à Judith ⁽²⁾, mais ne l'infirmé pas non plus. L'expression vague de *noble mère*, sans autre désignation, n'invalide point le mariage; car nous retrouvons Gerberge, troisième femme d'Alain, qualifiée d'une manière aussi indécise dans cette strophe du *Bréviaire des Bretons* ⁽³⁾.

Il eut deux beaux enfens de sa première femme,
Nommez Guerech, Hoel; puis eut d'une autre dame,
Sœur au comte de Blays, Dregon, un autre enfant,
Et luy feist faire hommage aux Bretons, luy vivant.

Le sentiment d'Alain Bouchard, légèrement modifié, sous forme dubitative, par d'Argentré, est, croyons-nous, à défaut de documents précis, parfaitement interprété par Travers, auquel fournissent un nouvel argument les raisons politiques que D. Lobineau allègue en faveur du mariage de Roscille, qui dut s'accomplir avant 938, Foulques étant décédé cette année-là ⁽⁴⁾. La date de la mort de Judith serait ici d'un grand poids; malheureusement, elle est inconnue. Cependant, les deux premiers historiens ci-dessus la font mourir avant l'union d'Alain avec la sœur du comte de Blois, postérieurement à laquelle, suivant Le Baud, elle vivoit encore. Il est important de remarquer que ces mêmes auteurs ne parlent nullement de Roscille ⁽⁵⁾, et que,

(1) D. Lobineau, *Hist. de Bretagne*, t. I, p. 81.

(2) Progeniti ex nobili matre..... (*Chron. Namnet. et Brioc.*)

(3) Le Baud, p. 129.

(4) *Art de vérifier les Dates*, t. II, p. 830.

(5) D. Lobineau (*Hist. de Bret.*, t. I, art. XIX, l. III), le premier qui ait parlé du mariage de Roscille d'Anjou, cite comme preuve « un registre composé par ordre du comte Foulques IV. et conservé à la Tour de Londres. »

dans leur esprit, Alain, qui, d'après le premier, avait épousé Judith avant la délivrance de Nantes, était entièrement libre quand il contracta sa seconde union. D'un autre côté, les comtes de Rennes avaient tout intérêt à accréditer ce soupçon d'illégitimité, qui justifiait leurs prétentions et l'usurpation du comté Nantais. Bien qu'à cette époque la qualification de bâtard ne fût point ce qu'elle est devenue depuis, et qu'on vit, un siècle plus tard, le roi d'Angleterre, de même que divers autres princes, en accoler le titre à leur nom, il était nécessaire d'en discuter la véracité. Aussi, malgré des faits semblables et contemporains, la solennité déployée par le duc de Bretagne lors de la prestation du serment de tous les grands vassaux au jeune Drogon, est un éclatant témoignage rendu aux fils de Judith. S'ils avaient été bâtards, cet appareil, quoique très-habile contre l'ambition de Thibault lui-même, eût été inutile, et ne s'explique qu'en raison des craintes ressenties par Alain et Gerberge, sa jeune épouse, de voir les enfants aînés, légitimes héritiers, déposséder leur frère puîné ⁽¹⁾.

Judith a donc été réellement l'épouse d'Alain. La naissance d'Hoël et de Guerech ne fut point entachée du signe de bâtardise. D'une illustre et haute naissance, après un premier veuvage d'un vicomte de Thouars ⁽²⁾, elle sut posséder et justifier l'atta-

(1) Dans la fondation du prieuré de Bath (*Ibid.*, 345), on lit entre les intentions du fondateur : « *Pro longevitate filiorum suorum.* » Souhait paternel qui ne peut se rapporter qu'à Hoël et Guerech, confirme leur légitimité, et assigne à ce document une antériorité certaine sur le mariage d'Alain et de Gerberge.

Travers (*Hist. des Conciles de la province de Tours*, t. II, reproduit ce même acte avec de légères variantes, notamment dans les souscriptions des témoins, au nombre desquels figurent Howel comes et Wwrec, que dans ses notes il qualifie ainsi : *Howel filius Alani ex Judith prima uxore; Wwrec filius Alani ex eadem uxore.*

Dans le *Catalogue des princes et comtes, seigneurs de Nantes, depuis les Romains jusqu'en 1750*, opuscule du même auteur, dont M. Dugast-Matifeux possède un exemplaire unique, Hoël et Guerech sont désignés comme bâtards, ce qui prouve combien peu cette question a été élucidée.

(2) Hamon, vicomte de Thouars, né de ce premier mariage, prit en main la cause de son neveu Judicaël. après la mort de son père et de son oncle. Il fit,

chement sans bornes que ne cessa de lui vouer le glorieux vainqueur des Normands. Si elle survécut à la seconde union d'Alain, sentiment très-discutable d'après ce qui précède, du moins ne peut-on refuser d'admettre, avec Travers, qu'elle fut sacrifiée aux exigences de la politique ou victime de la raison d'État; de même que les droits de ses enfants furent méconnus par une trop vive affection, si souvent encore de nos jours exagérée, au profit du dernier né d'une plus récente union.

En terminant cet aperçu biographique trop court et surtout si incomplet, mais dépassant déjà de beaucoup le cadre de notre étude, résumons les dates marquantes de la vie d'Alain Barbe-Torte, qui dut naître dans les dernières années du ix^e siècle.

Après différentes tentatives malheureuses pour arracher la Bretagne à son triste sort, notamment en 931, il réussit en 936 à la délivrer, et en 937 fit sortir Nantes de ses ruines.

En 938, il se remaria avec Roscille d'Anjou, étant veuf de sa première femme Judith, dont il laissa deux enfants, Hoël et Guerech.

Son troisième mariage eut lieu probablement en 946, et sa mort en 952, à la suite d'un règne des plus agités, de 29 ans comme comte de Dol, et de 15 ans comme duc de Bretagne et comte de Nantes.

Au milieu de la désolation de cette époque, on ne savait, dit un auteur moderne (1), à qui avoir recours pour réparer une grande injustice, remédier à un grand mal, constituer un peu l'État. Pour la Bretagne, surtout pour Nantes, Barbe-Torte répara l'injustice des comtes français, en brisant les honteux traités dont notre pays était le gage; il effaça les traces fumantes de trente années de misères, et fit briller d'un éclat splendide le sceptre ducal.

Sa grande ombre, dans nos contrées, est le phare lumineux,

en qualité de comte de Nantes, une donation au monastère de Bourgueil. Ego Aymericus per Dei misericordiam, comes Namneticæ civitatis.... (D. Morice, *Pr.*, t. I, col. 352.)

(1) M. Guizot, *Cours d'Histoire moderne*, 9^e leçon, p. 30.

point de départ du moyen âge, ère de réparation et non de décadence. Aucun monument, sauf une charte, témoignage de sa piété, ne remonte jusqu'à lui; aucune monnaie ne porte sa légende ou son monogramme, hormis une ou deux de ces pièces de transition et d'attribution douteuse. Mais si rien ne redit son nom aux échos de notre âge, si tout ce qui se rattachait à lui est tombé sous les coups du temps, Nantes, « *la ville jolie*, » cette fille illustre de son génie et de sa bravoure, suffit à sa mémoire, et le signe de sa reconnaissance, pour avoir été tardif, n'en sera, espérons-le, que plus éclatant et plus digne du noble prince, du pieux guerrier à qui elle doit le rang élevé qu'elle occupe dans la grande famille française.



TABLEAU GÉNÉALOGIQUE DES ASCENDANTS ET DESCENDANTS

ERISPO

Issu du roi saint Judicael

RIWALLON ou RIWELLIN,
Comte de Poukaer en 848 ou 849.

SALOMON,
Roi de Bretagne, tué
en 874.

MATHUEDOI I,
Comte de Poher.
860 à 868.

RIWALLON et GUEGON,
† sans postérité.

PRESTLON,
Épouse Pasquiten, c^{ie}
de Vannes.

JUDICAEL.

PASQUITEN,
C^{ie} de Vannes, épousa
Prestlon. † vers 876.

ALAIN LE GR
Duc de Bretag
† en 907.

MATHUEDOI II,
Comte de Poher, mort en
Angleterre en 923.

SIX FILS
et
N.
Fille, épousa Mat
comte de Pol

ALAIN BARBE-TORTE,

Duc de Bretagne, épousa : 1° Judith, dont 2 fils; 2° Roscille d'A
sans enfant; 3° Gerberge de Blois, dont 1 fils.

HOEL,
Comte de Nantes, assassi-
né vers 980, par ordre de
Conan le Tors, comte de
Rennes, laissant 2 fils
naturels.

GUERECH,
Évêque et comte de
Nantes, mort en 987,
laissant, de sa fem-
me Aremburge :

DRO
Mort en fa
sa nouva

JUDICAEL,
Évêque et comte de
Nantes, laissant un
fils naturel et une
fille légitime.

HOEL,
† sans postérité.

ALAIN,
Qui survécut peu à son
père. † vers 990.

BUDIC,
Comte de Nantes,
bâtard comme son
père, mort en 1038,
épouse Adois.

JUDITH,
Fille légitime, mariée
à Alain Caignart,
c^{ie} de Cornouailles,
descendant aussi du
roi saint Judicael.

MATHIAS,
Comte de Nantes, †
en 1051 sans posté-
rité.

MATHATIAS,
† sans enfants.

HOEL,
Duc de Bretagne, c^{ie} de Cornouailles,
mort en 1084, épouse Havoise, sœur du
duc Conan II, dont il hérite en 1066.

QUIRIAC ou GUERECH,
Évêque de Nantes.

BENEDIC, BENO
Abbé de Quimper
évêque de Nante

ALAIN FERGENT,
Duc de Bretagne, mort en 1119.

MATHIAS,
Comte de Nantes.

CONAN III,
Duc de Bretagne.

HOEL,
Désavoué par son père, re-
connu pour souverain par
les Nantais, laisse une fille
1^{re} prieure des Couëts.

BERTHE,
Dont l'arrière-petite-fille, Alix
de Bretagne, épousa Pierre
de Dreux.

TS D'ALAIN BARBE-TORTE ⁽¹⁾.

suivant Ingomar).

NOMINOE,

826. Roi de Bretagne, 841. Mort 854.

ERISPOË,

Roi de Bretagne, tué
par son cousin Sa-
lomon en 857.

GURWANT,

Cousin de Salomon, suivant
la *Chronique de Nantes*;
épouse sa nièce.

CONAN,

Mort sans postérité.

N. . . . ,

Fille, mariée à son
oncle Gurwant.

JUDICAEL,

C^{te} de Rennes, disputa
la couronne à Alain
le Grand et mourut
en 890.

JUHEL BERANGER,

Comte de Rennes.

WICOHEN,

Archevêque de Dol.

CONAN LE TORS,

Épouse Ermengarde
d'Anjou. Mort à
Conquereuil en 992.

GEOFFROI,

Duc de Bretagne, mort
en 1008, épouse Ha-
dois de Normandie.

JUTHAEL,

Comte de Porhoet.

JUDICAEL,

Évêque de Vannes.

Et plusieurs autres Enfants.

ALAIN III,

Duc de Bretagne, mort en 1039,
laissant de son épouse, la
c^{te}se Berthe, qui donna N.-D.
de Nantes à Quimperlé:

EUDON,

Comte de Penthièvre.

VOISE,

se Hoel.

CONAN II,

Duc de Bretagne, mort
en 1066, laissant sa
sœur Havoise pour
héritière.

BUDIC et DEUX FILLES.

EXTRAITS

DES

PROCÈS - VERBAUX DES SÉANCES.

SÉANCE DU MARDI 4 NOVEMBRE 1862.

Présidence de *M. Th. Nau.*

Le procès-verbal de la séance précédente (1^{er} juillet) est lu et adopté.

La Société a reçu : 1^o six numéros des *Beaux-Arts*, revue de l'art ancien et moderne; 2^o le n^o 10, octobre, de la *Revue de l'Art chrétien*, par M. l'abbé Corblet.

M. le Président annonce qu'il est arrivé à l'adresse de la Société, de la part de M. Coutant, un de ses membres correspondants en résidence à Paris, une caisse renfermant divers objets offerts au Musée par M. Forgeais. M. Forgeais est un graveur habitant à Paris, sur le quai des Opticiens, et qui, s'étant mis à recueillir au fur et à mesure les objets antiques qui sortaient de la Seine, à la suite des travaux de dragage faits sur cette rivière, a fini par former une collection du plus haut intérêt. Il y avait un grand nombre de plombs dont il a fait don à l'Empereur, qui lui-même les a remis à des collections publiques, ce qui prouve assez de combien d'intérêt ils étaient. M. Coutant, de son côté, a désiré nous faire participer à cette bonne fortune, et il a obtenu de M. Forgeais les objets de poteries, qui peuvent être ainsi classés : du XIII^e siècle, 15 petites assiettes ou soucoupes en terre; du XIV^e, une cruche brisée; du XV^e, 13 petits pots de différentes formes, parmi lesquels deux lampes curieuses; du XVI^e, six vases de divers aspects, les uns fragmentés, d'autres enduits de vernis; un du XVII^e. — Tous ces objets n'ont rien d'artistique, ni dans les formes, ni pour la matière; mais ils sont intéressants parce qu'ils forment collection et nous représentent les ustensiles de la vie commune et populaire. Il y avait, en outre, dans la caisse une dizaine d'objets en plomb, 28 fragments de poterie romaine, et l'ouvrage de M. Forgeais, orné de gravures sur bois, portant ce titre : *Collection de plombs*

historiés trouvés dans la Seine, recueillis par Arthur Forgeais. — La Société décide qu'il sera envoyé à M. Forgeais une lettre de remerciement.

M. Chesneau communique un plan des fouilles faites en Vendée, au champ de la Poisière, par M. l'abbé Baudry.

La séance est levée.

SÉANCE DU 2 DÉCEMBRE 1862.

Présidence de M. Th. Nau.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu et adopté.

Ont été offerts à la Société, dans le courant du mois précédent :

1° Un exemplaire des Annales de la Société académique de la Loire-Inférieure pendant l'année 1862 ;

2° La trente-septième année des Annales de la Société académique de Saint-Quentin (Aisne) ;

3° Une collection d'assignats, par M. Pailloux ;

4° Un jeton de la mairie de Nantes : cet objet a été donné par M^{lle} Sevestre, par l'intermédiaire de M. Pailloux ;

5° Une collection de débris gallo-romains trouvés à Saillé et Penchâteau, près Guérande, par M. le docteur Foulon ;

6° Une lettre du duc de Fitz-James à MM. les Commissaires de la Société de lecture de la Fosse, à Nantes (1773). Cette pièce est donnée par M. Petit.

7° Le plan d'une villa romaine dont les restes ont été découverts dans le champ de la Goisière, près le château du Veillons (Vendée).

8° Divers fragments de poteries dans le genre de Bernard de Palissy ;

9° Une collection de fragments de vases et autres objets d'origine gallo-romaine.

Ce plan et ces divers fragments, tous très-curieux, ont été donnés par M. Chesneau.

10° Un sceau provenant de la commanderie de Biais. — M. Parenteau pense que cette pièce est du XIII^e siècle.

M. Parenteau rappelle que, par suite d'un vote du Comité, une somme avait été destinée à l'achat d'ouvrages. En conséquence, ont été acquises :

1° L'histoire de Parthenay, par M. Ledain ;

2° La grammaire celto-bretonne de Legonidec.

M. Jéhan de Saint-Clavien (Indre), a adressé à M. de Kersabiec, avec un exemplaire de sa brochure sur les fouilles de Carnac, une lettre où il sollicite l'examen et la discussion de son système sur les tumulus de Carnac.

M. de Kersabiec rend compte de la brochure. M. le Président invite MM. les membres à prendre connaissance du travail de M. Jéhan, et à lui transmettre leurs observations et le résultat de leurs études sur le sujet qu'il a traité.

M. le Président annonce que le Musée a été classé dans la première catégorie, pour recevoir des doubles du Musée Campana.

M. Verger rappelle que la Société des Beaux-Arts de Nantes possède divers objets anciens très-intéressants pour le Musée, et tout à fait étrangers aux autres collections de cette Société. Il a pris sur lui d'en proposer l'abandon au Musée archéologique. M. le Président des Beaux-Arts a déclaré que l'adoption de cette mesure doit être décidée en réunion générale. En présence de l'opposition déjà annoncée, M. le Président invite MM. les Membres faisant partie des Beaux-Arts, à vouloir bien appuyer la proposition de M. Verger, qui, ne pouvant être, du reste, soumise à la réunion prochaine de l'assemblée générale, sera renvoyée à la réunion de la fin de 1863.

M. le vicomte de Kersabiec donne lecture de son étude sur la chapelle des Dons, en Treillières (Loire-Inférieure).

Ogée attribue aux ducs de Bretagne la construction de cette chapelle. Elle aurait, suivant M. de Kersabiec, une origine très-ancienne, et aurait été réparée au ^{xv}^e siècle, vers 1460. Il y rattache le récit de plusieurs événements de l'histoire de Bretagne au ^{xv}^e siècle, au temps du duc François II. Ce duc, son favori Pierre Landais, y firent des pèlerinages; la duchesse Anne y vint aussi en 1491, et durant son veuvage, en 1497 et 1498.

Elle fut fort négligée depuis la réunion de la Bretagne à la France. M. de Kersabiec fait connaître divers documents relatifs à cette chapelle, dont il donne la description, d'après M. l'abbé Gaignard.

M. Parenteau a préparé un travail sur les monnaies namnètes et armoricaines. Il doit être accompagné de trois planches gravées, que M. Parenteau soumet à la Société.



ANALYSE DES PROCÈS-VERBAUX

DES

SÉANCES DU 9 AOUT 1845 AU 7 DÉCEMBRE 1858.

(Suite. — Voir ci-dessus, p. 68.)

SÉANCE DU 6 SEPTEMBRE 1853. — *Présidence de M. Th. Nau.* — M. Nau fait hommage au Musée de deux têtes en pierre, provenant de la collection de M. Bosset, l'une représentant la tête du Sauveur, l'autre la tête d'un pape. M. Perrott, inscrit à l'ordre du jour, lit son travail sur les *Feux de la Saint-Jean*. A ce sujet, l'honorable abbé Fournier remarque avec peine qu'on insinue comme un principe de science, l'origine païenne de certaines fêtes nationales que la tradition du moyen âge nous a transmises, et qui sont arrivées jusqu'à nous sous un nom chrétien. Il lui paraît beaucoup plus logique de leur assigner pour source les fêtes des Saints vénérés dont elles portent encore la dénomination. Ce qui le confirme dans cette pensée, c'est que l'opinion contraire n'est que conjecturale, et que d'ailleurs elle se sent un peu trop d'un certain esprit du siècle dernier, qui s'étudiait à enlever à l'esprit chrétien tout mérite d'initiative, et qui dans toutes les inspirations de la religion ne voyait que des emprunts. — M. Bizeul fait part ensuite de nouvelles observations sur le camp romain de la Basse-Motte, en Bouguenais (Loire-Inférieure), et propose d'opérer une fouille dans le sens d'un mur qui y a été découvert. Une commission est chargée de s'en occuper. — La Société admet, comme membre résidant, M. Vanackere, chef du cabinet du Préfet, et la séance est terminée par le compte rendu du Congrès de Vannes.

SÉANCE DU 6 DÉCEMBRE 1853. — *Présidence de M. Th. Nau.* — Un mémoire de M. Perrault, pharmacien à Clisson, donne des détails intéressants sur une voie romaine des environs de cette petite ville, sur les chapelles de la Magdeleine et de Toutejoie, et sur un monument celtique situé dans un village de la commune de Gétigné. — La Société écoute ensuite la

lecture de savantes recherches de M. Bizeul, concernant les Namnètes à l'époque celtique, et la description physique de leur pays. — M. Vandier continue ses analyses des Revues étrangères à la Bretagne. Il examine successivement chacun des arrondissements de la Somme, et y signale les lieux que recommande leur importance historique et monumentale. Ces excellents résumés, écrits avec méthode et simplicité, permettent aux membres qui n'en ont ni le temps ni la facilité, de suivre les progrès que les sociétés savantes font faire à l'histoire locale. — M. l'abbé Rousteau revient sur une discussion de la séance précédente. Pour combattre M. Galles, de Vannes, qui repousse l'opinion généralement admise que les dolmens étaient des autels, il rappelle les textes nombreux de la Bible sur les *autels formés de pierres brutes*, et ceux de plusieurs auteurs anciens, comme Strabon, Éphore, etc., qui reconnaissent l'existence de semblables monuments dans les régions habitées par les peuples d'origine celtique. De plus, l'opinion de ceux qui voient dans les dolmens des tables de sacrifice, s'appuie sur une croyance traditionnelle et se fonde sur des suppositions probables, car aucun monument n'est mieux approprié à cette destination. M. Bizeul réclame contre l'analogie des dolmens avec les autels de la Bible, et s'étonne qu'il n'en reste plus aucun dans la Palestine. — Quand ce serait, dit M. Rousteau, cela prouverait seulement qu'ils ont été détruits, puisque leur existence est certifiée par la Bible. — S'il n'est pas impossible, ajoute M. A. Guéraud, du moins il est très-difficile de connaître l'appropriation exacte de ces monuments. De nouvelles découvertes, dues peut-être au hasard, amèneront seules la solution du problème. Il faut savoir ignorer, car le champ des suppositions est vaste et souvent sans issue. Si des dolmens sont enfouis sous des buttes de terre et ont servi de tombeaux, ne pourrait-on pas en trouver l'explication au moyen de certains textes des conciles de la Gaule et d'une tradition conservée à Plouharnel et aux environs, qui tendraient à faire croire que les derniers adeptes du culte druidique, à l'époque de l'établissement du christianisme, ensevelirent les restes de leurs derniers prêtres dans leurs autels, et les recouvrirent de terre, afin de les cacher et de leur élever des tumulus en rapport avec leur haute dignité. Pourquoi ne pas supposer encore que ce fait était un ancien usage celtique, usage qui rendrait compte du nombre et du rapprochement si fréquent des dolmens? — La séance est terminée par l'examen de jolis dessins reproduisant les principaux monuments religieux, civils et militaires de la riche province de Normandie. L'exactitude, la finesse et l'effet pittoresque qui les distinguent prouvent tout ce que peut le laborieux et habile crayon de M. F. Benoist.

SÉANCE DU 3 JANVIER 1854. — Présidence de M. Th. Nau. — M. Phelippes-Beaulieux rend compte des fouilles qu'il a fait exécuter à Sautron. — Dans

une notice sur Sainte-Cécile d'Albi, M. Blanchard-Merveau signale les magnificences et les singularités de cette merveilleuse métropole, et jette un coup d'œil sur le palais archiépiscopal. Cette lecture, vivement applaudie, fait regretter de ne pas voir plusieurs des membres de la Société consacrer leur talent à la description des édifices de notre contrée, dont beaucoup attendent encore une monographie exacte et complète. — M. Bizeul continue ses études sur les Namnètes. — M. de la Borderie termine la séance par une communication de précieux documents sur les artistes bretons, qu'il a tirés des Archives départementales de la Loire-Inférieure. Il a déjà pu dresser une série de noms accompagnés de notes, de 950 à la fin du xv^e siècle. Il cite, entre autres, ceux de plusieurs architectes; d'ouvriers monétaires florentins établis à Nantes; d'un artiste calligraphe qui, en 1420, passe un marché pour la confection d'un missel et d'un psautier; puis donne des détails sur l'anoblissement de quelques-uns, et mentionne diverses pièces d'orfèvrerie, parmi lesquelles il remarque surtout une crosse ayant fait partie du trésor de François II, et qui devait être de la plus grande valeur. Ces savantes recherches pourront servir à la composition d'une histoire de l'art en Bretagne.

SÉANCE DU 7 FÉVRIER 1854. — *Présidence de M. Vandier.* — La séance du 7 février est ouverte par l'admission, comme membres de la Société, de MM. Rousseau, Blanchet, Letenneur (docteurs-médecins), Dubois, Lehoux, l'abbé Lagrange, résidant à Nantes, et Perrault, à Clisson. M. Vandier lit sa *Notice sur la Société*, et M. Bizeul décrit le pays des Namnètes et ses monuments à l'époque celtique. La Société examine avec intérêt les morceaux d'un celtæ et les grains admirablement polis d'un collier en pierre découverts dans le tumulus de Tumiac (Morbihan).

SÉANCE DU 2 MARS 1854. — *Présidence de M. Th. Nau.* — M. Bizeul communique une description des armes et autres objets celtiques trouvés à diverses époques dans le département, et montre une série de celtæ, de matars, d'épées, de vases, etc., qui attirent vivement l'attention de la Société. — M. l'abbé Fournier annonce l'apparition d'un nouveau système d'architecture, dont l'auteur, ancien menuisier à Nantes, est aujourd'hui architecte à Paris. Ce système, qui pourrait être appelé, du nom de son inventeur, *système-Boileau*, consiste dans un groupe de demi-coupoles étagées les unes sur les autres et dominées par une coupole pleine placée au centre de l'édifice. Ce genre d'architecture, dont l'un des plus précieux avantages serait d'économiser la place en supprimant les murs intérieurs, et de procurer, en réduisant autant que possible la matière employée, une diminution sensible dans les dépenses de construction, a reçu un bienveillant

accueil de M. A. Lenoir, architecte du Gouvernement, auteur d'un rapport publié par l'*Illustration* (février 1854, p. 109), dans lequel il mentionne un plan d'église proposé pour une paroisse de la Capitale. De judicieuses observations sont émises par plusieurs membres, qui ne reconnaissent pas dans les combinaisons de M. Boileau l'invention d'un nouveau système. Sans émettre d'avis sur la valeur de ces compositions, la Société attend l'exécution de quelques édifices pour porter un jugement motivé. — Après une lecture de M. Guéraud sur les restes de l'abbaye de l'Île-Chauvet, la Société charge M. Bizeul de la représenter au Congrès des Sociétés savantes qui se réunira le 20 mars à Paris.

SÉANCE DU 4 AVRIL 1854. — *Présidence de M. l'abbé Fournier.* — M. de la Borderie, inscrit à l'ordre du jour, a lu deux études qui ont été suivies avec l'intérêt le plus soutenu. La première était le compte rendu de sa visite aux archives de Châteaubriant; la seconde, un coup d'œil sur les ouvrages concernant l'histoire de Bretagne. Il a passé en revue Alain Bouchard, d'Argentré, Le Baud, l'abbé Galle, Lobineau, D. Morice, D. Taillandier, et a conclu que l'histoire de Bretagne ne restait pas à faire, mais seulement à compléter, et que le plus méritant dans cette œuvre était D. Lobineau. — M. Armand Guéraud rend compte du Dictionnaire archéologique de M. Viollet-le-Duc.

SÉANCE DU 3 MAI 1854. — *Présidence de M. Th. Nau.* — Sur la proposition de M. le Président, la Société décide de donner suite au projet de rechercher une mosaïque enfouie, dit-on, dans le pré des Courtilliers, à Rezé. M. Vandier, chargé d'en voir le propriétaire, vient d'obtenir l'autorisation de fouiller ce champ. — M. de Soland propose d'adresser à notre président et à notre secrétaire le titre de correspondants de la Société linnéenne d'Angers, dont il est le directeur et le secrétaire, et de lui accorder en échange un titre équivalent. Cette demande est acceptée. — Enfin, M. Parenteau a vu une fibule et deux magnifiques bracelets d'or gallo-romains, qui ont été trouvés dans la commune de Saint-Aignan (Loire-Inférieure). Il est regrettable que ces objets aient été vendus en dehors de notre ville.

(La suite prochainement.)



NOTES

D'EXCURSIONS ARCHÉOLOGIQUES

DANS LE CANTON DE VERTOU

(LOIRE-INFÉRIEURE) :

Par M. MARIONNEAU.



Messieurs, dans ce rapide exposé, qui prendra souvent la forme d'une causerie toute familière, je vais, conjointement avec la lecture de ces notes, vous présenter des objets de provenances diverses, mais ayant une raison commune d'être produits ici; c'est qu'ils se relient aux différentes époques de notre histoire, dont les sociétés savantes préparent avec ardeur les éléments et les matériaux.

Tout d'abord, bien que l'ensemble de mes communications et nos travaux ordinaires se rattachent aux études locales, j'ai pensé vous intéresser en vous soumettant des spécimens d'armes curieuses provenant de l'ancien pays des Medulli (habitants du Médoc).

Il y a quelques mois, je traversais les landes de la Gironde, et, non loin de la commune du Temple (canton de Castelnau), je trouvais, dans la maison d'un laboureur, des fragments de silex taillés en fer de flèche, d'une forme très-régulière et d'une con-

servation parfaite. Ces pointes de flèche, dont je joins ici la reproduction, avaient été ramassées par des bergers au milieu des vastes plaines de bruyère et de sable qui s'étendent dans les communes de Saumos et du Temple.

Ces silex taillés, appelés dans le pays *peyres de toune* (pierres de tonnerre, pierres d'orage), sont recherchés par les pasteurs landais comme une sorte d'amulette préservatrice de la foudre.

Ce qu'il y a de particulier, c'est que ces flèches, dont le Musée archéologique de Nantes ne possède qu'un spécimen offert par M. Bizeul, de si regrettable mémoire, se trouvent assez communément dans cette partie des landes du Médoc, alors qu'elles sont extrêmement rares dans tout le reste du département de la Gironde.

Je quitte ces landes, je traverse le fleuve qui baigne les murs de l'antique Blavia, puis le pays des Santons et des Pictons, et j'arrive à l'extrême frontière occidentale de la province Aquitaine seconde, ou, suivant les termes de la géographie moderne, je vais explorer les communes du canton de Vertou.

Je ne sais s'il me sera permis un jour de publier quelques notes historiques sur le canton de Vertou. Ce travail, cause assurée de longues et difficiles recherches, ne se présente pas néanmoins à mon esprit sans un certain charme; car n'est-il pas agréable de recueillir les souvenirs du pays où l'on vit, et de reconstituer, à l'aide de documents écrits ou monumentaux, l'état primordial et les transformations successives d'une contrée? Ajoutons encore que ces études sont d'une utilité réelle, comme l'a si bien dit le savant M. Le Prévost :

« Dans notre opinion, l'humble commune rurale a les mêmes droits que les plus vastes cités à être mise en possession de tous les souvenirs qui pourront être rattachés à sa circonscription, de toutes les probabilités, de tous les rapprochements qu'une saine critique sera en mesure de présenter sur son origine, la signification et la date approximative de son nom. Traitée avec ces soins et dans cet esprit, l'histoire locale ne saurait manquer de présenter un vif intérêt aux populations dont elle constituerait les annales domestiques; nous pensons même qu'elle pourrait

POINTES DE FLECHES EN VEX



fournir des ressources aussi utiles qu'inattendues à des recherches et à des compositions d'un ordre plus élevé. »

Mais, ainsi que l'a judicieusement observé l'auteur de l'*Histoire de la commune de Saint-Martin-du-Tilleul*, la grande difficulté du travail que je projette est de coordonner les feuillets épars de ces annales communales. Avant donc de disposer ces feuillets méthodiquement, j'ai pensé, Messieurs, devoir vous entretenir du résultat de mes excursions archéologiques dans le canton de Vertou.

J'ai dû, tout d'abord, me préoccuper de rechercher les preuves évidentes du séjour des populations celtique et gallo-romaine, en réservant pour des études ultérieures l'examen de quelques parties de l'ancienne église abbatiale fondée par le disciple de saint Félix; l'origine des six paroisses de la circonscription cantonale, avec la description de leurs édifices religieux; enfin l'établissement des grands-fiefs et des nombreuses seigneuries dont il faut se hâter de retracer les indications topographiques avant que le morcellement incessant des terres ne les fasse à jamais disparaître.

Les monuments celtiques, ces blocs de rochers qui nous impressionnent par leur masse imposante et l'étrangeté de leur caractère, mais dont l'origine est toujours problématique, malgré les nombreuses et profondes études des plus illustres antiquaires de l'Europe ⁽¹⁾, les monuments celtiques peuvent être observés dans le canton de Vertou.

(1) « Les monuments dits celtiques ne sont pas celtiques ; les dolmens, en particulier, appartiennent à une population de mœurs beaucoup plus primitives, et qui ne paraît avoir occupé que le cours supérieur des rivières et les bords de l'Océan ; mais cela seulement dans l'ouest de la Gaule, jusqu'à la Gironde.

« Il est probable que ce sont ces mêmes populations, mais à une époque plus rapprochée de nous, qui ont élevé les grands alignements et une partie des tumulus de l'Ouest. » (*Les Monuments primitifs de la Gaule*, Mémoire de M. Bertrand, couronné par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres ; *Revue archéologique*, avril 1863.)

Nous avons pensé devoir reproduire l'opinion d'un des savants secrétaires de la carte des Gaules ; mais nous dirons, avec d'autres archéologues : Cette opinion, si franchement énoncée, n'est acceptable que sous forme d'une nouvelle hypothèse ajoutée à toutes celles qu'a fait naître l'étude de nos plus antiques monuments nationaux.

J'en ai déjà visité cinq : 1° La Pierre frite de Basse-Goulaine.
— 2° Le dolmen de la Salmonnière. — 3° Les roches des Naillères.
— 4° la Grande Pierre de la Haute-Lande. — 5° Ruines d'un tombeau celtique près le village de la Blandinière.

Voici la description de ces monuments. Ils sont connus des archéologues et des curieux, hors les ruines du tombeau près le village de la Blandinière ; mais ils n'ont jamais été l'objet d'une publication, à part la Pierre frite de Basse-Goulaine, décrite par M. Athénas dans le *Lyceé armoricain*, t. IX, p. 413, et t. XI, p. 257.

Je commence mon compte rendu par ce même monument, et dans les termes du rapport que j'adressais l'année dernière à M. le Ministre de l'Instruction publique. J'aurai soin de mettre en note les observations faites sur mon rapport par M. Quicherat, et celles de M. Athénas, dont je n'ai connu le mémoire qu'après l'envoi des lignes suivantes.

LA PIERRE FRITE DE BASSE-GOULAIN.

Sur le bord du chemin vicinal qui relie la route stratégique de Nantes à Ancenis au bourg de Basse-Goulaine, près le village des Roulleaux, se voient les restes d'un monument celtique. La partie la plus importante de ce monument consiste en un bloc de quartz de forme très-irrégulière, mesurant 3^m,15 de largeur vers le sommet, 2^m,20 au niveau du sol, 3^m,25 de hauteur, mais seulement d'une épaisseur de 1 mètre (1).

Cette pierre est désignée par les gens du pays sous le nom de *Pierre frite*.

Il y a certainement altération de nom, et je n'hésite pas à lui donner la dénomination si connue de Pierre fitte, pierre

(1) Voici les mesures données par M. Athénas : 11 pieds de hauteur. 10 pieds dans sa plus grande largeur. 2 pieds et demi d'épaisseur moyenne.

fichée, pierre plantée, pierre levée, pierre seule; en patois gascon, *peyre lebade*, *peyre soule*. Le peulven de la commune de Saint-Sulpice, près Libourne (Gironde), est appelé *Peyre fite* (1).

Quoi qu'il en soit du nom sous lequel le monument celtique de Basse-Goulaine est désigné, je ne partage pas l'avis de quelques archéologues, qui ont signalé cette curiosité monumentale comme un menhir. Elle me semble un des piliers d'un grand dolmen; car voici le résultat de mes observations :

La roche dont j'ai déjà donné plus haut les dimensions présente plutôt l'aspect d'un revêtement que la masse ordinairement compacte d'un menhir; puis, à 10 mètres environ vers l'ouest, couchée sur le talus de la route, gît une autre roche de même nature que la précédente, déplacée et mutilée lors de l'exécution du

(1) « Il y a en France 18 communes appelées Pierre-fite : deux dans le Calvados, deux dans la Creuse, et une dans les départements suivants : Aude, Corrèze, Deux-Sèvres, Hautes-Pyrénées, Eure-et-Loir, Loire, Loiret, Loir-et-Cher, Lozère, Meuse, Oise, Seine, Seine-Inférieure et Vosges. » (Athénas.) — Cet antiquaire prétend que Pierre fricte, Pierre frite ou Pierre fite sont des noms hybrides qui signifient la pierre de l'écrasement, du brisement. Il appuie son étymologie en rappelant que l'histoire mentionne des sacrifices où l'on écrasait la tête de la victime avec un caillou, et cite, d'après Tite-Live, le traité des Romains et des Albains, et le serment d'Annibal avant la bataille du Tessin.

Voici maintenant le passage du rapport de M. Quicherat qui contredit mon opinion : « A cet égard, je ne suis pas de son avis. Il y a beaucoup de pierres frites; leur nom est, en latin, *petra fricta*, et il contient le souvenir d'une superstition qui dure encore dans certains pays et qui consiste soit à frotter d'huile ou de beurre les pierres debout, soit à y appliquer les membres endoloris. » (*Revue des Sociétés savantes*, 1863, t. I, 3^e série, p. 137.)

A l'appui de l'opinion de M. Quicherat, je citerai, d'après divers extraits de ma correspondance, les renseignements suivants : La superstition de frotter les pierres existe encore en Limousin. — M. de la Villemarqué a témoigné que la même chose a lieu chez les Veuètes, qui ne sont pas très-éloignés des Namnètes.

Les peulvens appelés Pierres frites sont très-nombreux; on en reproduirait beaucoup si l'on faisait le dépouillement du cadastre. Bornons-nous à citer : Pierre frite, commune de Bœurs (Yonne); Pierre frite, commune du Boullay-Thierry (Eure-et-Loir); Pierre frite, commune de Mévoisin (même département).

Il existe deux Pierres frites en Anjou : l'une, commune de la Lande-Chasle, arrondissement de Baugé; l'autre, commune d'Armaillé, arrondissement de Segré. M. Godard-Faultrier, qui m'a communiqué ces renseignements, ajoute : « On ne garde aucun souvenir de l'usage que l'on avait de les frotter d'huile;

nouveau chemin ; primitivement, elle occupait le milieu de l'ancienne voie. Enfin, toujours dans une ligne assez régulière en allant vers le couchant, de l'autre côté de la route, se trouvent quatre nouveaux fragments de roches peu saillants au-dessus du sol, et qui occupent un champ portant la dénomination de la pièce des Chênes-Verts.

La légende vient encore à l'appui de mon opinion, et l'on ne saurait trop recueillir ces récits légendaires transmis de génération en génération ; car, sous une forme fabuleuse ou fantastique, se retrouvent parfois des indications précieuses qui peuvent aider à transformer une probabilité en possibilité.

Lorsque je visitai la Pierre frite de Basse-Goulaine, je questionnai un vieux laboureur qui, d'un air à demi convaincu, m'apprit qu'une fée — pas de monument celtique sans une fée au moins —

mais je ne fais aucun doute, avec M. Quicherat, qu'il en ait été ainsi : *petra fricta, pierre ointe.* »

L'onction des pierres se retrouve dans les livres sacrés : « *Surgens ergo Jacob manè, tulit lapidem quem supposuerat capiti suo, et erexit in titulum, fundens oleum desuper.* » (Genèse, chap. xxvi, vers. 18.) — S'étant donc levé de grand matin, il prit la pierre qu'il avait mise sous sa tête, et l'érigea en monument, répandant de l'huile dessus.

La coutume d'oindre des pierres et des idoles est très-connue dans l'antiquité : Alexandre oignit d'huile le tombeau d'Achille, et mit une couronne dessus. (*Commentaire de la Genèse*, par dom Calmet.)

« *Ille verò erexit titulum lapideum in loco quo locutus fuerat ei Deus : libans super eum libamina, et effundens oleum.* » (Genèse, chap. xxxv, vers. 14.) — Et Jacob éleva un monument de pierres dans le même lieu où Dieu lui avait parlé, versant des liqueurs par-dessus la pierre et y répandant de l'huile.

Dom Calmet, dans son *Commentaire*, s'exprime ainsi : « *Libans libamina et effundens oleum.* » Versant des liqueurs et répandant de l'huile. Il lava de vin et frotta d'huile le sommet de cette pierre, d'où est venue la coutume, dont on a parlé ailleurs, de verser de l'huile sur des pierres que l'on adorait.

Théophraste, dans le caractère du Superstitieux, dit qu'il adore toutes les pierres frottées d'huile.

Enfin, voici comment s'exprime Arnobe, célèbre apologiste de la religion chrétienne, né dans le III^e siècle : « *Si quando conspexeram lubricatum lapidem, et ex olivi unguine sordidatum, tanquam inesset vis præsens adulabar affabar.* — Aussitôt que j'apercevais quelque pierre polie et frottée d'huile, j'allais la baiser, comme si elle eût renfermé quelque vertu divine. (D. Calmet.)

avait apporté cette pierre sur sa tête, et l'autre, qui gît à quelques mètres, sous son bras ⁽¹⁾. Il y a donc dans le récit populaire deux blocs, au lieu d'un, et, dès lors, ce ne peut être un menhir, un peulven, une pierre seule que nous avons sous les yeux.

Observons encore que l'orientation de ce dolmen ou de cette allée couverte va de l'est à l'ouest; les alignements de Carnac, d'Erdeven, de Plouhinec, dans le Morbihan; les dolmens de Brantôme et de Beaumont (Dordogne), ceux d'Illats et de Barsac (Gironde) suivent également la même direction.

Ainsi peut-on considérer comme un fait acquis à la science archéologique l'orientation générale des monuments celtiques de l'est à l'ouest.

DOLMEN DE LA SALMONNIÈRE.

La terre de la Salmonnière est située à l'extrémité méridionale de la commune de Vertou, à droite du chemin de grande communication n° 58, de Nantes à Saint-Hilaire-du-Bois, et à un kilomètre environ de la lisière septentrionale de la forêt de Touffou.

Non loin de l'ancienne demeure seigneuriale, dans une pièce de vigne appelée Clos des Petites-Salmonnières, ou plus communément *Clos de la Roche*, se trouvent les ruines complètes d'un dolmen; tel est du moins mon avis personnel. Mais le seul archéologue avec lequel *de visu* j'ai échangé quelques observations sur la Roche de la Salmonnière, ne partage pas mon opinion; car il croit reconnaître deux monuments distincts: une roche isolée (un menhir) en granit du pays, à base triangulaire, mesurant 1^m,75 sur la face la plus large, et 2^m,70 de hauteur; puis, à

(1) Cette légende a déjà été publiée, avec quelques légères variantes, par M. Athénas, qui ajoute que cette même tradition se retrouve aux environs de Poitiers, à la *Pierre levée*, apportée par sainte Radégonde.

quelques pas, sous les ronces et les ceps de vignes, les débris d'un dolmen. Pour moi, je ne reconnais dans la roche encore debout qu'un des piliers d'un dolmen dont la table et les autres supports gisent, à demi brisés, sur le sol. Notons encore que les ruines de ce monument occupent le centre d'un vaste plateau complanté de vignes en grande partie séculaires.

RUINES D'UN MONUMENT CELTIQUE DANS LE CLOS DES NAILLÈRES.

A peu de distance de l'avenue méridionale du domaine de la Maillardière, dans un clos de vignes appelé les Naillères, et à 30 mètres environ du chemin vicinal conduisant du village des Gobets aux Trois-Moulins, se voit un monument celtique qui, en raison de son état de ruine, ne permet pas une classification bien certaine. J'abandonne donc toute hypothèse, et ne vais exposer que le simple compte-rendu de mon examen.

Le vignoble des Naillères offre l'aspect topographique du clos de la Roche de la Salmonnière : à l'est et au nord s'étendent les anciennes futaies de la Maillardière; au midi et à l'ouest, quelques taillis de jeunes chênes et des terrains cultivés de nos jours, mais qui présentaient anciennement de vastes landes, comme l'indique clairement le nom sous lequel cette partie de la commune de Vertou est désignée : la Haute-Lande.

Au milieu des pieds de vigne des Naillères, sous une végétation sauvage et pittoresque, apparaissent plusieurs blocs de quartz avec cavités tapissées de cristaux. Le plus important de ces blocs, d'une hauteur de 1^m,80, présente une base de forme polygonale, très-régulière, dont les cinq côtés varient de 1^m,50 à 1^m,30 de développement. A deux pas de cette roche, vers le couchant, trois autres plus petites, de même nature que la précédente, se dérobent à la vue sous des ronces et des pousses de jeunes chênes.

Les mutilations les plus récentes de ces ruines celtiques ne datent que d'une dizaine d'années; elles ont, d'après le témoi-

gnage des gens du pays, diminué d'un tiers la roche principale, et, à cette époque, une deuxième roche, dont on ne retrouve aujourd'hui que les débris, d'importance à peu près égale à la première, se dressait sur le sol.

Je doute que ces deux blocs composassent à eux seuls le monument primitif. Leur aspect brillant et cristallisé invita les curieux et les observateurs vulgaires à en détacher des fragments plus ou moins importants; puis, la plantation de quelques nouveaux pieds de vigne dans le clos des Naillères, a dû forcément amener la destruction presque complète de ces pierres. Mais avant qu'elles ne disparaissent à jamais, je compte faire une nouvelle enquête auprès des vieillards du pays, afin de conserver au moins le souvenir qu'en ce lieu s'élevait un trilithe, un dolmen, dénomination que je ne hasarde aujourd'hui qu'avec la plus grande réserve.

MENHIR DE LA HAUTE-LANDE.

A peu de distance du clos des Naillères, vers le couchant, se voit le plus beau monument celtique du canton de Vertou. Ici, point de conjectures, c'est une certitude que nous avons sous les yeux, une longue pierre, un menhir. Mais établissons tout d'abord la situation bien exacte de ce monument. Au nord-est de l'église des Sorinières s'étend un terrain vague, dit de la Haute-Lande, et la métairie du même nom. Attenant à cette métairie, est une pièce de terre appelée la pièce de la *Grande-Pierre*, et dans laquelle se trouve le menhir que nous décrivons ci-après.

La pièce de la Grande-Pierre est ainsi limitée : au nord-ouest, par un étroit chemin conduisant aux Grands-Champs et portant le même nom que la pièce de fonds ci-dessus désignée; au nord-est, par un autre chemin appelé le *chemin de la Petite-Pierre*; et au sud-est, par un champ nommé la *pièce de la Petite-Pierre*.

Ces désignations sont trop explicites pour ne pas admettre dans le voisinage du menhir actuellement existant, un autre menhir moins monumental, mais qui a depuis longtemps disparu, ne laissant pour tout souvenir que son nom vulgaire conservé par un chemin bourbeux et par un champ de genêts.

Voici la description et les mesures exactes du grand menhir : Granit du pays. Hauteur, 3^m,60; largeur, côté nord, 1^m,40; au midi, 1^m,50; à l'est et à l'ouest, 1^m,70. Ces mesures diminuent à la base, et la partie supérieure se termine en pic assez aigu. Ce menhir est légèrement incliné vers le sud-est.

Le souvenir du culte de cette pierre est conservé par les anciens du pays, qui, dans les longues soirées d'hiver, débitent à la veillée des récits merveilleux où figurent tour à tour les druides, les fées et Gargantua.

Le canton de Vertou possède, sans aucun doute, bien d'autres monuments celtiques; mais si les vestiges de ce culte primitif ont été brisés ou enfouis par les chrétiens des premiers siècles (1), les débris de ces pierres ou le souvenir de leur existence pourrait se retrouver. Ainsi, le village de Pierre-Percée ne doit-il pas son nom à un monument aujourd'hui détruit qui était semblable à ces deux pierres du plateau d'Aroz (Saône), et qui se trouvent signalées sur la carte de l'État-major avec cette indication deux fois répétée : *Pierre-Percée?* (2).

(1) Les conciles défendaient, sous des peines sévères, le culte de ces pierres, qui s'était encore conservé longtemps après l'établissement du Christianisme.

Au ix^e siècle, le concile de Nantes, par son xx^e canon, ordonne d'enfouir à une très-grande profondeur ces pierres sacrilèges : « Quant à ces pierres qui se trouvent sur les landes et dans les forêts, et que des malheureux, trompés par les charmes des esprits impurs, vénèrent également et auxquelles ils font des vœux, il faut qu'elles soient arrachées de terre et jetées dans des lieux où leurs adorateurs ne puissent les retrouver.... » (Traduction de dom Piolin.)

« *Lapides quoque, quos in ruinosis locis et sylvestribus dæmonum ludificationibus decepti venerantur, ubi et vota vovent et deferunt, funditus effodiantur, atque in tali loco projiciantur, ubi numquam a cultoribus suis inveniri possint....* » (Labbe, *Sacrosancta Concilia*, col. 474.)

(2) *Bulletin monumental*, article de M. A. Delacroix, 1863, p. 487.

Il est donc certain que des recherches minutieuses complèteraient la statistique des monuments celtiques de la contrée.

RUINES D'UN TOMBEAU CELTIQUE.

A quelques jours de cette première promenade, dont je viens d'exposer les résultats, je remarquai, dans une pièce de terre appelée *les Petites-Lèches*, proche le village de la Blandinière, plusieurs roches de granit à gros grains dont l'arrangement particulier avait également attiré l'attention du docteur Du Souchay, de Vertou, qui considérait dans cet amas de pierres les ruines d'une sépulture antique.

Afin d'arriver à la constatation ou à la négation de cette découverte, j'entrepris, le 14 novembre dernier, les fouilles du sol compris dans l'enceinte formée par la réunion de ces blocs de rochers.

Au second coup de pioche, l'un des travailleurs mit à découvert un fragment de tuile à rebords. — Cet heureux début nous fit poursuivre vaillamment les travaux. — A 25 centimètres, la terre végétale devint beaucoup plus rare, et les pioches se heurtèrent à des pierres du pays non liées au sol, mais évidemment apportées des lieux voisins. A ces pierres se trouvaient mêlés des débris de poterie, des fragments de tuiles et de briques d'un ton très-rouge, sans aucune forme caractéristique, à part 6 petits morceaux munis d'un rebord comme celui que j'ai tout d'abord découvert. Jusqu'à la profondeur de 80 centimètres, nous découvrîmes encore, à vrai dire en moindre quantité, des débris de même nature, plus un fragment d'ossement dont je ne hasarderai pas la classification. — Enfin, à 90 centimètres jusqu'à la profondeur de 1 mètre, nous ne trouvâmes plus que le sous-sol, composé d'abord d'un sablon granitique, puis une terre compacte très-jaunâtre et n'ayant point été remuée.

J'arrêtai les travaux, car nous étions arrivés au-dessous de la base des blocs, et nous pouvions dès lors les mesurer dans

toute leur hauteur et constater qu'ils n'étaient point un *accident naturel*.

Voici la mesure de la plus forte roche, celle qui est encore de nos jours dans la position primitive, c'est-à-dire perpendiculaire : hauteur totale, 1^m,90, dont 0^m,90 hors de terre; largeur moyenne, 1^m,20. — Les fouilles ont été faites dans une longueur de 3 mètres, sur une largeur moyenne de 80 à 90 centimètres.

Je dois ajouter qu'autour des huit roches, dont cinq sont encore juxta-posées, se trouvent, à trois ou quatre mètres, d'autres fragments de roches très-aplatis, posés à fleur de terre et qui me semblent avoir été primitivement placés comme une sorte de couvercle. Cet ensemble, rétabli par la pensée, constituerait une sépulture apparente ou recouverte d'un tumulus (1).

Ainsi, deux faits intéressants résultent de ces fouilles. — Ces roches ne sont point un accident de la nature; elles ont été arrangées de main d'homme, et leur disposition rappelle les tombeaux celtiques; mais, dans un intérêt de lucre ou de curiosité, ce monument a été fouillé et détruit en grande partie. Puis, les fragments de briques trouvés dans le déblaiement de cette sépulture, m'ont amené à constater la présence certaine de substructions, à 50 mètres au plus du lieu de nos fouilles, dans un petit champ cultivé par l'un de mes fermiers, dont j'appelai l'attention sur les débris de tuiles qui jonchaient le sol. Comme je lui demandais d'où pouvaient provenir ces débris, il se hâta de me répondre : « Ah! Monsieur, mon vieux père, quand il bêchait ce champ, ne cessait de me dire : *Pas de bon sens, il y a eu des maisons ici*; et je ne puis donner deux coups de bêche sans que le fer ne se heurte à des pierres ou des briques. » Je vis effectivement le long des haies de nombreux fragments de pierres, de tuileaux et de briques à rebords.

Avant peu, j'ose l'espérer, je pourrai donner des détails plus complets sur cette découverte bien inattendue.

(1) Pour que cette description et les précédentes fussent plus compréhensibles, il serait nécessaire de les accompagner de plans et d'élévations; mais nous réservons ces dessins pour notre travail d'ensemble sur le canton de Vertou.

Puisque je suis en train, Messieurs, de vous faire mes confidences, et vous de les écouter avec tant de bonté, je dois encore vous signaler la présence de ruines romaines dans un clos de vignes appelé le *Fief du Champ de la Croix*, proche le moulin de la Vieille-Chaussée (commune de Château-Thébaud).

En étudiant la carte du canton de Vertou, ce nom de *Vieille-Chaussée* m'avait frappé, cette désignation devant conserver le souvenir d'un grand chemin pavé (*agger viæ*); et j'ai été bien inspiré de diriger vers cet endroit mes investigations, car j'y ai trouvé les éléments d'un mémoire que j'aurai l'honneur de vous communiquer.

Enfin, Messieurs, pour vous délivrer de mes Romains, je dépose sur le bureau des carreaux de marbre et de schiste ardoisier provenant d'une villa qui vous a été depuis longtemps signalée : je veux parler de la découverte faite à Clis, près Guérande.

Il ne me reste plus qu'à vous entretenir brièvement de l'église de Haute-Goulaine, afin de vous expliquer la provenance de l'estampage que j'offre aux archives de notre Société.

L'église de Haute-Goulaine, placée sous le vocable de Sainte-Radégonde, est dépourvue d'effet pittoresque et monumental; néanmoins, elle offre à l'archéologue, à l'observateur sérieux, des détails d'un véritable intérêt. — Ainsi, proche du chœur, au midi de la nef, est une petite chapelle de la fin du xiv^e siècle, dont l'ornementation feuillagée des chapiteaux ne se présente plus que dans un état bien fruste, ou sous un épais badigeon qui recouvre également d'anciennes peintures.

Dans le mur méridional de cette chapelle est un enfeu terminé par un fronton décoré de rampants à crochets. Cet enfeu, de 2^m,50 de largeur (dans œuvre), renferme la tombe du seigneur Jean de Goulaine.

Cette tombe s'élève à 0^m,42 c. du sol; elle est recouverte d'une pierre tumulaire engagée dans le mur et n'ayant que 0^m,13 c. de saillie. Sur l'épaisseur de cette pierre, ou plutôt

sur la partie chanfreinée de ce couvercle, se lit l'inscription suivante :

**Ei : gist : Jehan : seigner : de : Goulaine : et : sa : fame :
qui : trepassa : l'an : mil : cccc... (1).**

Cette inscription se présente au lecteur en cinq parties isolées par de petits écussons sur lesquels sont sculptées les armes des seigneurs de Goulaine, mi-parti d'Angleterre et de France : au premier, de gueules à trois demi-léopards d'or; au second, d'azur à une fleur de lis d'or, et une demie mouvante de la partition.

Pour le blason placé au milieu de l'építaphe, l'estampage n'a produit que des formes tellement frustes qu'elles ne permettent pas une description.

Après l'examen de cet enfeu, je crois avoir reconnu les traces d'un des droits féodaux les plus recherchés : c'est-à-dire l'apposition d'une litre ou ceinture funèbre sur le mur extérieur du chevet de l'église. Je n'ai pu reconnaître d'une manière positive si ce témoignage d'une prérogative seigneuriale était bien réel, et quelles étaient les armes peintes sur ce signe de deuil. Cependant, je suis porté à croire que ces armes doivent être celles de Goulaine; car il résulte de plusieurs aveux rendus au seigneur marquis de Goulaine, que ledit seigneur jouissait, entre autres droits, de banc et enfeu dans l'église, *ceinture funèbre*, prières nominales, etc... Ces droits honorifiques constatent que les patrons étaient les seigneurs de Goulaine, et que les premières prééminences leur étaient dues.

(1) Cette építaphe en belle gothique allongée, et, par ce motif, pouvant être attribuée à la seconde partie du xve siècle, doit se rapporter, pensons-nous, à Jehan, sire de Goulaine, mort en 1463. Il avait été marié à Marguerite de Saint-Gilles du Pordo, dont la famille, fort ancienne, portait pour armes : Ecartelé au 1er et 4e d'azur, semé de fleurs de lis d'argent, qui est Saint-Gilles; au 2e et 3e de sable, à la bande d'or accompagnée de six croisilles de même, qui est l'ancien Pordo. (*Généal. ms. de la Maison de Goulaine*, par Guy Autret de Missirien.)

Vous voyez, Messieurs, combien cette communication a peu de suite : elle ne reproduit, à vrai dire, que de simples notes *prises d'après nature*; mais elle reflète bien certainement le caractère du travail que je projette. Enfin, sans m'inquiéter si ce travail ne sera qu'une informe ébauche, obscur et simple pionnier de la science archéologique, j'essaierai de défricher mon petit coin de terre, pour apporter mon faible concours à l'édification de l'œuvre commune.



ÉGLISE ROYALE ET COLLÉGIALE DE NOTRE-DAME DE NANTES

Monographie Historique & Archéologique,

PAR

Stéphane DE LA NICOLLIÈRE.

(Suite. — Voir p. 125.)

CHAPITRE I^{er}.

Antiquité d'une église de la Vierge à Nantes. — Alain Barbe-Torte fondateur de N.-D. — Première donation. — Cession par la comtesse Berthe à l'abbaye de Quimperlé. — Procès avec l'abbaye de Redon. — Droit du chapitre de Saint-Pierre. — Le Prieuré. — Citation de Pierre Mauclerc et de son fils dans l'église de N.-D. — Règlement de la maison des pauvres de N.-D. — Accord sur une donation, moyennant un dîner.

Au début de ce récit, une question se présente : L'église de Sainte-Marie a-t-elle été fondée par celui qui « fut en son temps regardé comme le sauveur des Bretons » (1), et existait-il une chapelle en cet endroit avant le sac de la ville?

La Chronique de Nantes, que nous avons suivie le plus possible, à l'exemple des historiens, dont elle fut le guide, dit : PER IPSUM CONSTRUCTAM, que lui-même avait fait construire (2). La Chronique de Saint-Brieuc, amplifiant et augmentant sa narration de détails qui n'ont pas peu contribué à lui faire préférer la première comme

(1) Le Baud, p. 132.

(2) Le Baud, p. 136; D'Argentré, p. 160; D. Lobineau, p. 83.

plus authentique, plus sûre, surtout plus conforme à la vérité, écrit d'abord *reædificatam*, puis, quelques lignes après, reproduit les expressions de la précédente, *PER IPSUM CONSTRUCTAM ET DOTATAM*. Tel est le point de départ de nos différents écrivains, dont plusieurs, appliquant au premier temple le titre de Collégiale, qu'il n'obtint que trois cent soixante-douze ans après sa fondation ⁽¹⁾, ont, par une semblable inadvertance, donné lieu de suspecter la véracité de leurs assertions, erronées, il est vrai, au sujet de ce titre, mais exactes à l'égard de la chapelle ou du prieuré.

Des divers établissements religieux de Nantes, d'abord très-modestes sanctuaires, prieurés ou monastères, il en est bien peu dont on ne connaisse, avec de grandes probabilités, la date approximative de la fondation. Saint-Similien, Saint-Donatien, au iv^e siècle ⁽²⁾; au suivant, Saint-André, Saint-Cyr (plus tard Saint-Léonard), Saint-Clément, sont les plus anciennes chapelles extra-muros. Dans l'intérieur de la ville, Saint-Aubin, devenu Saint-Vincent, iv^e; Saint-Saturnin, v^e; la Cathédrale, vi^e; Saint-Denis, élevé, dit-on, par le roi Dagobert, vii^e, etc... ⁽³⁾. De Notre-Dame, nulle mention jusqu'au x^e.

Que penser de ce silence?... En conclure qu'antérieurement

(1) Albert le Grand, p. 464; Ogée, au mot *Nantes*; Meuret, p. 85; les *Étrennes nantaises*; etc....

(2) D'après les leçons de l'office de Saint-Félix (*Annuaire historique et archéologique de Bretagne*, par M. de la Borderie, 1861, p. 117 et suiv.), il n'y eut point d'édifice religieux à Nantes avant le règne de Constantin (306-337). Quo tempore Nannetenses episcopi primo ausi fuerunt infra mœnia Nanneticæ urbis ecclesiam ædificare in honorem beatorum Petri et Pauli apostolorum. Suivant le *Propre nantais*, saint Clair éleva dans un faubourg un petit oratoire sous le vocable de saint Pierre, où il déposa le clou qui avait attaché la main droite de cet apôtre sur la croix. Qu'on admette la venue du saint évêque au i^{er} siècle, comme il est possible et comme la tradition du diocèse rend la chose probable, ou qu'on la rejette jusqu'à la fin du iiii^e, c'est là le premier temple chrétien du pays.

Dans ses notes historiques sur Saint-Similien, M. Lebreton de Gaubert, curé de cette paroisse, revendique pour son église l'honneur d'avoir été bâtie sur l'emplacement de l'humble et primitif oratoire de Saint-Clair.

(3) Travers, Ogée, Fournier, Mellinet, etc....

Notre-Dame n'existait pas, serait, croyons-nous, une erreur que démontrent les termes mêmes des Chroniques, ainsi traduits par l'historien des évêques de Nantes : « Alain fit seulement rebâtir ou réparer cette chapelle, que les Normands avaient ruinée au commencement du x^e siècle. On ne sait, continue-t-il, en quelle église les chanoines, réduits à un petit nombre et très-pauvres, faisaient leur office, si ce n'est à Notre-Dame, que le duc avait fait réparer, et où l'évêque se rendait facilement par ses jardins, qui ont encore aujourd'hui (1750) une sortie sur l'ancien cimetière de Notre-Dame (1) ».

A l'appui du sentiment de l'abbé Travers, nous apportons un acte de monseigneur de Créquy, évêque de Nantes, relatif à l'union d'une chapellenie à la Psalette de Notre-Dame. Cette église, y est-il dit, maintenant et avec raison l'une des premières collégiales du royaume, fut primitivement construite et élevée, par la munificence et les largesses des princes vivant alors, dès le commencement et l'origine de la religion chrétienne et de la prédication de notre foi dans la province de Bretagne (2).

Un texte aussi précis, émanant du chef du diocèse, et que M^{sr} Philippe Cospeau, d'illustre et savante mémoire, emploie également dans une circonstance analogue en 1633 (3), est décisif et semble parfaitement devoir s'appliquer au plus ancien autel élevé à Marie, non-seulement dans le comté Nantais, mais aussi dans les contrées environnantes. Alain avait à cœur d'offrir un témoignage de reconnaissance à sa bienfaitrice. Il n'était point homme à remettre, et dut, au contraire, se hâter. La place de la fontaine,

(1) Travers, *Hist. des évêques de Nantes*, t. I, p. 156 et 159.

(2) *Exposuerunt nuper venerabiles viri Domini capitulum et canonici insignis ecclesie nostre Collegiate Beate Marie Nannetensis, jamdudum et exordio nascentis ac recepte in Britannie partibus fidei ac religionis nostre christiane, principum tunc degentium munere ac largitione constructam atque edificatam fuisse celeberrimam eorum ecclesiam, etc..... Adeo ut ad presens et merito inter primas hujus regni collegiatus computetur.* (Arch. de l'évêché, *Registre des insinuations*, novembre 1563 à février 1564, fol. 44.)

(3) Arch. départ., *Fonds de N.-D.*, *Annexe de la chapellenie de Sainte-Catherine à la Psalette de N.-D.*

le théâtre de sa victoire, situés en dehors des remparts, exposés à une destruction immédiate au premier retour des Normands, ne pouvaient convenir. Un lieu déjà consacré à la Reine du ciel, depuis des siècles, s'offre naturellement à sa pensée. Il y fait élever de suite une construction provisoire, où les fidèles et le clergé se réunissent pour les cérémonies religieuses, en attendant le rétablissement de leurs temples. La Cathédrale, si l'on se rappelle l'état de dégradation dans lequel l'avaient laissée les barbares, ne pouvait être rendue au culte sans de longues et coûteuses réparations, sinon une reconstruction complète, dont l'entreprise paraît désignée par la démolition d'une tour sous l'épiscopat d'Octron ⁽¹⁾. Le plus pressé, en effet, était les fortifications et la confection des objets d'une indispensable nécessité. Lorsque les bienfaits de la paix eurent ramené l'abondance et la sécurité, on s'occupa de travaux importants, des embellissements qui demandaient du temps et des ouvriers habiles.

Sur cet endroit, choisi par Alain dans l'intérieur de la ville, afin d'assurer la durée de son œuvre, de renouer une tradition, d'effacer une profanation, s'élevait donc une chapelle dédiée à la Vierge au début du christianisme à Nantes. Mais il n'en demeure pas moins acquis que tout l'honneur et le mérite du nouvel établissement lui appartiennent. L'histoire, avec justice, ne reconnaît

(1) Il est impossible d'attribuer à la cupidité d'Octron, comme le dit Le Baud, d'après la Chronique, la démolition de cette tour, sous prétexte de posséder une pomme de cuivre qu'il croyait d'or. Comment supposer que les Normands eussent laissé de côté un objet présentant l'apparence de quelque valeur? Puis, quelle nécessité d'abattre une tour pour atteindre ce qui était au sommet?.....

Dans un article intitulé : LA CATHÉDRALE DE NANTES, *Revue des provinces de l'Ouest*, 3^e année, p. 27, M. de la Borderie mentionne, d'après un titre des Blancs-Manteaux, l'état de ruines de ce bâtiment en 1090 : « Acta sunt hæc anno ab incarnatione domini M^o. XC^o intra ruinas veteris ecclesie Beati Petri. » Or, ces ruines de l'ancienne église, *veteris ecclesie*, se rapportent vraisemblablement aux dégradations de 908. Sans en inférer que pendant un si long laps de temps Notre-Dame servit de cathédrale, du moins on ne peut admettre qu'une restauration partielle de cet édifice par le comte-évêque Guerech, en 990, jusqu'à ce que ses successeurs les comtes-évêques Quiriac, et Bénédict, son frère, l'eussent réédifié en entier vers la fin du XI^e siècle.

pour Notre-Dame d'autre fondateur, suivant l'entière acception du mot, qu'Alain Barbe-Torte, qui la fit bâtir et la dota de ses deniers.

Si l'auteur de la Chronique de Nantes n'a pas indiqué la préexistence du monument dont nous parlons, fait qu'il a dû connaître à l'époque où il écrivit ⁽¹⁾, c'est que pour lui toute trace du passé disparaissait devant le souvenir du prince. Disons donc, avec Albert le Grand, abstraction faite du titre de collégiale, que « l'église de Notre-Dame est une marque de la reconnaissance du duc Alain, lequel, par les prières de la Sainte Vierge, obtint miraculeusement une fontaine d'eau douce, pour le soulagement de sa petite armée, incommodée de chaud et de soif; laquelle, ainsi rafraîchie, mit en déroute une effroyable armée de Normands païens, et, poursuivant la pointe de sa victoire, en moins d'un an délivra son duché. »

À sa mort, arrivée en 952, le duc de Bretagne faisait construire d'une manière plus conforme à ses vues l'église de Sainte-Marie, qu'il n'eut pas la consolation de voir achever ⁽²⁾. L'édifice était même probablement assez avancé, car il fallut peu de temps pour y préparer sa tombe. Cette chapelle primitive occupait à peu près le milieu de la place actuelle Dumoustier. Alain avait été inhumé du côté de l'Évangile, c'est-à-dire à gauche; par conséquent, près du mur opposé à celui qui s'élevait contre le puits aujourd'hui remplacé par une fontaine. C'est là, du moins, qu'on retrouvera son tombeau, modifié et refait lors des grandes constructions du xve siècle.

Plus de cent années s'écoulaient ensuite avant qu'on puisse retrouver dans l'histoire les traces du sanctuaire de Marie. En 1074, apparaît la plus ancienne donation dont nos annales aient gardé le souvenir. C'est aussi un prince, Hoël, comte de Nantes ⁽³⁾, descendant par la comtesse Judith, sa mère, du fondateur, qui donne comme suzerain, à l'abbaye de Quimperlé,

(1) *Chronicon Nannctense* quod scriptum creditur sæculo XI exeunte. (D. Bouquet, t. VIII, p. 275.)

(2) D. Morice, t. I, p. 62. — Travers, t. I, p. 161.

(3) Hoel, gratia Dei NANNETIS comes. (D. Morice, *Pr.*, t. I, col. 440.)

la maison et la vigne du prêtre Pictavinus, situées auprès de l'église de la Vierge Mère, et tout ce qui pouvait appartenir à ce prêtre. Après avoir fait inscrire au bas de l'acte les noms des seigneurs et de ses chevaliers présents, le noble comte le dépose de sa propre main sur l'autel.

Rien d'étonnant dans le choix que fait Hoel, de l'Abbaye de Quimperlé, fondée en 1029, par Alain Cagniard, son père, et dont Bénédic, son frère, était abbé. C'est ce qui explique parfaitement la préférence accordée à ce monastère pour les donations contenues dans la charte précédente, et la suivante, d'après laquelle on voit l'église restée jusqu'alors dans les mains de la famille ducale, cédée par celle-ci à la comtesse Berthe, qui elle-même, du consentement de tous les siens, en gratifie les moines en 1075 ⁽¹⁾.

Voici la traduction complète de cette charte :

Au nom de la sainte et indivisible Trinité, moi, Berthe la comtesse, femme d'Alain, duc de Rennes, pour la rédemption de nos âmes, ainsi que de celle de notre fille, la comtesse Havoise, épouse d'Hoël, duc de Bretagne, de ses fils, mes petits-enfants, Alain et Mathias, je donne et délaisse à perpétuité, aux religieux de Sainte-Croix de Quimperlé, en mémoire de la fraternité à laquelle ils m'ont admise dans leur chapitre, l'église de la Sainte des saintes, Notre-Dame Marie, vierge et mère de Dieu, située dans les murs de la cité nantaise ⁽²⁾. La cession de cette église, dont la propriété m'avait été octroyée par le duc Hoël, sa femme et ses enfants, a été faite en leur présence, ainsi que de celle de Quiriac, évêque de Nantes. Et comme il nous paraissait plus

(1) Vers 1050, Mathias, comte de Nantes, donne au Ronceray d'Angers, l'église de Sainte-Marie et celle de Saint-Vincent : scilicet ecclesiam Sanctæ-Mariæ et Sancti-Vincentii. (D. Morice, *Pr.*, t. I, col. 382). — Il est fort probable qu'il s'agit ici de N.-D. Mais la mort du donataire, arrivée sur les entrefaites, ne permit pas d'accomplir ce contrat; la promptitude avec laquelle se fit l'investiture de la seconde donation, porte à penser que ce fut la cause qui empêcha la première de recevoir sa complète réalisation.

(2) Ecclesiam Sanctæ sanctarum Dominæ nostræ, et virginis Dei matris Mariæ, infra murum Namneticæ civitatis sitam. (D. Morice, *Pr.*, t. I, col. 440.)

convenable d'en assurer sans retard l'investiture à l'abbaye de Quimperlé, ce prélat, à notre instante prière, y consentit. Rassemblant alors dans sa main les cordes des cloches, *signorum cordis coadunatis*, il les remit, devant nous, à l'abbé Bénédic, son frère. Parmi les témoins figure Baldri de Clizun (Clisson).

Dans les premières années du XII^e siècle, un long et difficile procès surgit entre les deux puissantes abbayes de Sainte-Croix de Quimperlé et de Saint-Sauveur de Redon (1). Nous ne sommes plus à cette époque, dont les mœurs, les usages, les coutumes, sont assez difficiles à apprécier ou expliquer pour nous, qui les envisageons au point de vue des opinions, des idées et des préjugés de notre temps. Il faut donc éviter de se prononcer d'une manière trop prompte ou trop absolue sur ces discussions de prérogatives et de primauté, si communes entre les corps ecclésiastiques et civils. Aujourd'hui, elles semblent souvent peu conformes à l'esprit du christianisme, mais alors elles étaient naturelles et parfaitement admises. Ramenées à la seule question de droit, dégagées des motifs mesquins, des circonstances puériles qui trop souvent leur donnèrent naissance, elles ne sont plus que l'expression de la hiérarchie nécessaire et de l'ordre établi dans l'État.

Quoique nombreuses, les pièces concernant ce débat, qui dura au moins soixante ans, sont loin d'être complètes. Cependant, comme il eut une influence directe sur les destinées de Notre-Dame, et que ses conclusions furent souvent invoquées contre cette église, il est nécessaire d'en faire connaître les motifs et le règlement.

Le duc Conan, bienfaiteur et zélé protecteur de l'abbaye de Redon, avait conseillé à l'abbé Hervé de s'emparer par force de la terre de Belle-Ile, que son père Alain, son aïeul Hoël, son bisaïeul Alain, avaient donnée à Quimperlé. Le conseil ne fut que trop bien suivi, en dépit des plaintes de Gurwand, abbé de cette dernière communauté, qui vainement représenta

(1) D. Morice, *Pr.*, t. I, col. 532 à 539.

combien il était lésé par une semblable spoliation. Soutenu par son souverain, Hervé persista, malgré les avis des légats et délégués du pape, et fut bientôt excommunié par Gérard, évêque d'Angoulême, ainsi que le monastère de Redon et tous les bénéfices qui en relevaient. Le pape ratifia la sentence, puis adressa un bref à Conan, pour l'inviter à cesser de protéger ainsi l'injustice, au détriment du droit. Plus d'un an après, le duc se soumit, et fit rendre à Gurwand la terre qui lui appartenait (1118).

En 1135, une bulle d'Innocent II cassa, sur l'appel de Brice, évêque de Nantes, des donations de Conan, toujours trop porté à favoriser l'abbaye de Saint-Sauveur. Il s'agissait des églises de Sainte-Croix, Saint-Saturnin, Saint-Aubin et Sainte-Marie, que les religieux cherchaient à desservir seuls, et que précédemment le duc avait eu la faiblesse de leur concéder. Quoique déjà âgé, l'évêque, pour soutenir ses droits, ne craignit point la fatigue et les ennuis d'un long voyage. Il fit assigner les moines à Rome, et partit lui-même plaider sa cause. Ceux-ci tardèrent longtemps à se présenter, et furent enfin obligés de renoncer à leurs ambitieuses prétentions. L'évêque de Nantes avait emmené ses témoins, parmi lesquels est nommé Guy, chapelain de Sainte-Marie, qui tous attestèrent le préjudice que par cette donation le duc causait à l'église de Nantes.

Le souverain pontife confirma la propriété du vénérable prélat sur Sainte-Croix, Saint-Saturnin, Saint-Aubin et Sainte-Marie, dans laquelle les moines de Quimperlé faisaient le service divin, et dont les religieux de Marmoutiers s'étaient fait attribuer la possession par artifice; puis, en remettant un anneau au pontife nantais, il confirma sa juridiction épiscopale sur ces églises, ainsi que sur toutes leurs dépendances ⁽¹⁾.

(1) De ecclesiis videlicet Sanctæ-Crucis, Sancti-Saturnini, Sancti-Albini et Sanctæ-Mariæ, in qua monachi de Camperelegio Domino famulantur, quas iidem monachi Majoris-Monasterii in privilegio subrepticie poni fecerant, possessorem constituimus et per te Namnetensis Ecclesiam plene earum pertinentiis per annulum investivimus. (D. Morice, *Pr.*, t. I, col. 573.)

La sentence ne s'exécuta pas cependant sans opposition de la part des moines envahisseurs. Mais ceux de Quimperlé, soumis à l'évêque, continuèrent à jouir paisiblement de Notre-Dame, lorsqu'en 1161 le Chapitre de Nantes chercha, à son tour, à faire acte d'autorité au sujet de cette église. Par ordre du légat du Saint-Siège, les parties convinrent de s'entendre ainsi sur ce nouveau débat (1) : chacune d'elles nomma trois députés, qui furent, pour les chanoines de Nantes, les abbés de Buzay, de Blanche-Couronne, et un chanoine d'Angers; pour les moines, les abbés de Rhuis, du Langon, et un archidiaque, lesquels s'adjoignirent les évêques de Nantes et de Quimper. Ils décidèrent qu'en signe de suzeraineté, le Chapitre recevrait tous les ans douze sous des religieux de Quimperlé.

Cet accord n'avait rien que de juste; car le Chapitre agissait comme étant aux droits de l'évêque. Néanmoins, il eut de graves conséquences. Nous le retrouverons plus d'une fois invoqué aux ^{xvii}^e et ^{xviii}^e siècles par ce même Chapitre de Saint-Pierre, comme preuve ou titre de prééminence et de juridiction sur le clergé de la Collégiale; prétention naturelle et fondée, à laquelle ce dernier corps chercha toujours à se soustraire et contre laquelle il ne laissa échapper aucune occasion de protester.

En 1172 (2), le procès entre Quimperlé et Redon, au sujet de Belle-Ile, durait encore. Les commissaires de ces couvents prirent jour pour conférer, en présence des légats de Rome, et conclurent la transaction suivante : — Les religieux de Redon, en échange de la renonciation complète qu'ils faisaient à l'égard de la propriété de Belle-Ile, cause de si longues discussions, obtinrent des moines de Quimperlé la cession de tous les droits que ceux-ci possédaient sur l'église de Sainte-Marie, située dans les murs de la ville de Nantes. Toutefois, en raison de ce que les chanoines affirmaient que Notre-Dame appartenait à Saint-Pierre, d'après un droit ancien enregistré dans leurs privilè-

(1) D. Morice, *Pr.*, t. I, col. 644.

(2) *Ibid.*, col. 667.

ges ⁽¹⁾, pour éloigner toute espèce de ferment de discorde, on arrêta, tant du côté des moines de Redon que de celui des chanoines de Nantes, que les premiers garderaient en paix et à jamais le couvent de Sainte-Marie, *cellam Beate Marie*, et paieraient aux seconds vingt sous de rente, dix à la Nativité et dix à la Pentecôte ⁽²⁾.

Jusqu'ici nous n'avons rencontré que la simple désignation de chapelle ou d'église attribuée à N.-D. L'expression de *cella*, petit monastère ou obédience soumise à une abbaye plus considérable, marque qu'à la date de 1172 plusieurs religieux y résidaient, et que le prieuré était régi par un supérieur chargé d'en administrer le temporel ⁽³⁾. A la persistance que les abbayes de Redon, de Quimperlé et le Chapitre de Nantes mettent à en revendiquer la possession ou la suprématie, il est permis de ne pas en faire seulement une question d'amour-propre, mais de penser aussi que cet établissement jouissait déjà d'une certaine importance par ses droits, ses privilèges et ses revenus.

En 1244 ⁽⁴⁾, Michel, évêque d'Angers, cita nobles hommes Pierre et Jean, son fils, duc de Bretagne, à comparaître devant lui à Nantes, dans l'église de la bienheureuse Marie, le jeudi avant la fête de saint Barnabé, apôtre (18 juin), et jours suivants, pour répondre aux plaintes portées par l'évêque de Nantes contre eux. C'était toujours la lutte de l'autorité épiscopale contre l'autorité séculière, ainsi appelée à se dénouer aux pieds de l'image révéérée de la Vierge, protectrice de la cité, mettant en présence des cendres du héros du x^e siècle, les représentants des deux puissances qu'il avait su faire si grandes. Y eut-il une transaction? les princes répondirent-ils à cette sommation? Rien ne l'apprend, et ce ne fut qu'en 1259, comme nous l'avons déjà dit, qu'un accord fut signé.

(1) De antiquo jure B. Petri, prout in eorum privilegiis continebatur esse dicebant. (D. Morice, *Pr.*, t. I, col. 667.)

(2) D. Morice, *ibid.*

(3) Ducange, *Glossarium mediæ et infimæ latinitatis*.

(4) D. Morice, *Pr.*, t. I, col. 924.

En septembre 1289, un nouveau traité, passé entre le duc Jean II et l'abbaye de Redon, régla la juridiction de notre prieuré (1). On y lit : « C'est assavoer que les homes mansioniers
« de la priouté de Nostre-Dame de Nantes qui meygnt de
« l'iglese de Notre-Dame davant dit, jusque à l'iglese Saint-Denis,
« et jusqu'à la meson Mestre Pieres l'Examinor, comprenant
« ladite meson audit Mestre Pierres, jusque à la meson dou
« *Sepulcre*, obeiront si come ils ont acostumé ca en arrière (2). »

C'est au commencement du siècle suivant qu'il faut rapporter l'établissement de la maison de Saint-Julien des pauvres de Notre-Dame. Une bourgeoise de Nantes, nommée Jeanne la Petite, avec le concours de plusieurs personnes pieuses, fonda cet hôpital (3). Le règlement en fut écrit en 1350. Placés sous la dépendance immédiate et spéciale du prier, huit pauvres mendiants le composaient. Quand l'un d'eux décédait, les sept autres choisissaient un nouvel associé, qui, à titre de droit d'entrée, devait donner cinq sous au prier, et un bon dîner, suivant son état, à ses compagnons (4). Tenus de faire partie de la confrérie de Saint-Julien, alors établie à Notre-Dame, ils pouvaient, à leur gré, s'affilier aussi à celle de Saint-André. Lorsque la maladie empêchait l'un de ces confrères de se rendre au lieu où il avait habitude de tendre la main, les autres l'y transportaient, et le soir

(1) D. Morice, *Pr.*, t. I, col. 1089.

(2) Faut-il entendre par la désignation du Sépulcre une maison habitée par des religieux de l'ordre du Saint-Sépulcre, supprimés vers le milieu du xve siècle, et dont les biens furent unis à l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem ?.... La réponse affirmative la rendrait alors applicable à la commanderie de Saint-Jean, sur la place du même nom, où s'élèvent aujourd'hui les ateliers de MM. Barranger et Leglas ; limites très-naturelles et fort acceptables du territoire soumis à la juridiction du prieuré de Notre-Dame, mais non pas de la paroisse.

(3) Travers, t. I, p. 431. — M. Guépin, *Hist. de Nantes*, p. 413, attribue à tort cette fondation à Jehanne, femme de Charles de Blois, en 1350, et distingue cette société de celle des Ardents, qui était la même. — M. Mellinet, *Commune et Milice de Nantes*, t. I, p. 253, répète cette erreur de date 1350, exacte pour le règlement, non pour la fondation.

(4) D'après les tables de M. C. Leber, cinq sous en 1340 représentent environ 11 francs d'aujourd'hui.

le remenaient à l'hôpital. Ces statuts, seule trace de la première institution de ce genre formée dans nos murs, à une époque déjà si reculée, contiennent, en outre, de touchantes recommandations aux pauvres entre eux, et prescrivent de fréquentes prières à l'égard de leurs bienfaiteurs ⁽¹⁾.

Le 19 mai 1370, un prêtre, en mourant, donna sa maison aux maires chapelains de Notre-Dame. Cette propriété, joignant le presbytère de l'église de Saint-Denis, relevait du prieuré, auquel elle était soumise. Il fut donc « graé (*convenu*) et acordé entre ledit priour, d'une partie, et ceulx mestres chapelains, d'autre, que iceulx mestres chapelains, leurs successeurs et ceulx qui d'eulx auront cause, pairont pour le temps à venir tenir et posséder perpetuellement celle maison et en faire leur explect en rendant et poyant par chacun an, au dimanche prochain emprés la Meaougst, un disner de boire et de menger, en recognoissance de devoir et ségnorie audit priour, pour ledit priour et ses successeurs priours dudit prieuré, leur compaignon et clerc, et aultres personnes ⁽²⁾. »

Si le dîner n'était pas payé, le prieur ou ses officiers devaient en percevoir le prix sur les redevances de la maison. On voit par cet acte qu'il y avait pour desservir le prieuré deux religieux et un clerc.

(1) Voir aux *Pièces justificatives*.

(2) Extrait d'un vidimus passé devant l'official de Nantes en 1478. (Arch. départ., *Fonds du Prieuré de Toute-Joye*.)



CHAPITRE II.

Difficultés entre les religieux Bénédictins et les chanoines. — Arthur III termine le différend. — François II amortit les biens du prieuré de N.-D. de Toute-Joie. — Sceau du chapitre de N.-D. — Union du prieuré à la congrégation de l'Oratoire. — Sceau et aveu de Toute-Joie. — Dernier mariage célébré dans cette chapelle. — Sa vente. — Noms de quelques prieurs et supérieurs de l'Oratoire.

Cependant, un changement important s'était opéré dans l'organisation de Notre-Dame, qui, de simple prieuré conventuel, avait été élevée au-dessus de tous les autres établissements religieux de la ville et placée presque l'égale de la Cathédrale (1325). L'abbaye de Redon, il est facile de le penser, s'était fortement opposée à cette innovation, et avait protesté contre la nouvelle institution qui modifiait à tant d'égards la propriété comme la jouissance d'une église qu'elle croyait devoir posséder seule. La célébration très-incommode des offices divins dans la même enceinte par les disciples de Saint-Benoît et les chanoines, donnait souvent naissance à de graves inconvénients de toute nature. En qualité de plus anciens, les premiers réclamaient toujours la libre disposition du chœur pour leurs cérémonies; et, quand elles coïncidaient avec les heures canoniales, les seconds, quoique supérieurs en dignité, devaient attendre ou se contenter d'occuper seulement la nef ⁽¹⁾. De là, des discussions, des plaintes, des récriminations

(1) Travers, t. I, p. 160.

continuelles et sans fin. De longues et coûteuses plaidoiries avaient souvent fait retentir ces fâcheux débats aux cours de justice de Bretagne, de France et de Rome. Cette mutualité gênante durait depuis plus d'un siècle, lorsque le duc Pierre II, l'un des plus ardents protecteurs de Notre-Dame, voulut y remédier. Surpris par la mort, il n'eut pas le temps d'exécuter un projet que son oncle Arthur III se hâta d'accomplir.

Par l'entremise du preux connétable, le Chapitre réduisit de moitié une rente annuelle de quarante livres payée au prieur, et acheta, au prix de cinq cents livres, la maison et le jardin près de Notre-Dame ⁽¹⁾, formant le fonds du prieuré, sous la condition expresse que frère Rolland Lostelier, le prieur, emploierait cette somme à acheter une autre maison et un emplacement propre à bâtir une chapelle, dans laquelle seraient prélevées les offrandes habituelles et célébré le service du prieuré. Ce dernier choisit une maison dans la rue de Verdun ⁽²⁾, paroisse de Notre-Dame, située entre les hôtels et jardins des seigneurs de Derval ⁽³⁾ et de Sesmaisons, la rue qui conduit des Frères mineurs aux Carmes, passant devant, bornée par derrière jardin de feu Guillaume Pero. L'arrangement fut ratifié par le pape, approuvé par l'évêque de Nantes, et, peu après son avènement, le duc François II amortit les vingt livres de rente et toutes les dépendances de Notre-Dame de TOUTE-JOYE, par acte du 11 avril 1459 ⁽⁴⁾.

C'est à cet acte que se trouve apposée, sur double queue de parchemin, l'empreinte la mieux conservée du sceau encore inédit du Chapitre de N.-D. Elle est de forme ronde, et mesure trente-sept millimètres de diamètre. Dans le champ, la Vierge debout, la tête surmontée d'une couronne, reçoit la salutation que lui apporte l'ange Gabriel agenouillé, les ailes éployées, tenant à la main une banderole ou phylactère sur lequel on ne lit plus que

(1) Elle a formé depuis le manoir de la Chefcerie, et relevait du prieuré, auquel le chefcier devait foi et hommage.

(2) De la Commune.

(3) L'hôtel de la Mairie.

(4) Voir *Pièces justificatives*.

les rudiments de la légende AVE MARIA. Derrière la Vierge, le graveur a dessiné cinq festons, dont les extrémités, terminées par trois pointes en forme de trèfle, servent d'encadrement. Un vase, duquel sort une tige de lis, sépare les deux personnages. Autour, on lit la légende circulaire suivante :

S. CAPITULI BEATE MARIE NANETN. ∞

(Sceau du Chapitre de Sainte-Marie de Nantes.)

Les lettres, par leur forme, et l'aspect général dénotent pour notre monument une époque antérieure et même le siècle précédent. Ceci n'a rien d'étonnant; car le Chapitre, comme corps, pouvait constamment user du même sceau sans le renouveler, attendu qu'il indiquait toujours la même congrégation; tandis que ceux des princes et des particuliers, portant des désignations personnelles, devenaient sans objet à la mort de leur propriétaire (1).

La fête patronale du Chapitre et de N.-D. était l'Assomption. Pourquoi donc avait-il choisi pour symbole la scène de l'Annonciation? Bien que le moyen âge eût une prédilection marquée pour la Salutation angélique, type si souvent reproduit sur les sceaux et même gravé jusque sur les belles monnaies d'or qui, de cette image, tirent leur nom de *saluts*, cette préférence a ici un motif tout particulier.

L'acte d'érection de la Collégiale est du 18 mars 1325. L'Annonciation arrive le 25 de ce mois. C'est donc évidemment par allusion à la date de sa création et vraisemblablement de son installation, qui aurait eu lieu ce jour, que le Chapitre de N.-D. avait choisi cet emblème.

Au nouvel établissement restèrent attachés les franchises, immunités et privilèges inhérents au prieuré. Là donc se continuait la tradition première, se perpétuait la juridiction, marque de la puissance ducale émanée des souverains fondateurs. Le tombeau d'Alain demeurait, il est vrai, à la Collégiale; mais le modeste

(1) Voir pl. I, n° 1.



N^o 1. Sceau de la ville de Paris.



N^o 2. Sceau de la ville de Paris.

sanctuaire dans lequel Marie recevait les hommages des fidèles sous un riant et si consolant vocable, conservait seul les traces de sa royale origine.

Plusieurs personnes distinguées y reçurent la sépulture chrétienne.

En 1481, Bertrand de Boismarquier, écuyer du duc et frère du prieur, y fut inhumé. Sur la pierre qui recouvrait ses restes, on grava son image et ses armoiries ⁽¹⁾.

En 1486, on y déposa le corps d'Yvonnet Garreau, contrôleur des œuvres de la ville. Deux ans après, on y ensevelit également messire Jehan Gautier, connétable de Nantes ⁽²⁾.

L'histoire du prieuré n'offre aucun événement digne de remarque jusqu'au commencement du xvii^e siècle. A cette époque, M^{sr} Henri de Bourgneuf, évêque de Nantes, appela près de lui les pères de l'Oratoire, pour prendre la direction du collège et instruire la jeunesse. Par lettres patentes de 1625, le roi avait approuvé ce projet. Pour venir en aide à la congrégation et fournir à son entretien, il était convenable de lui assigner certains revenus. On choisit le prieuré, et, par ses bulles du mois de janvier 1626, le pape prononça l'union et l'incorporation de Notre-Dame de Toute-Joye, de l'ordre de Saint-Benoît, dépendant de l'abbaye de Redon, à la congrégation de l'Oratoire, le titre prioral étant supprimé. Le cardinal de Richelieu, abbé de Redon, ainsi que le prieur, ayant donné leur consentement, Louis XIII en signa l'approbation le 16 mars 1628 ⁽³⁾.

Le sceau dont faisait usage la juridiction de Toute-Joye à cette époque, est de forme ovale, mesurant 35 millimètres de longueur sur 25 de largeur. Il offre l'empreinte de la Vierge Mère, debout, portant son divin Fils, environnée d'étoiles, et pour légende :

(1) Fournier, *Hist. lapidaire de Nantes*, p. 35.

(2) *Ibid.*, p. 188. Un fragment de pierre tombale en marbre blanc, portant encore quelques traces d'une légende en caractères gothiques, sert de seuil à la porte de l'ancienne chapelle, dans la petite cour en face du portail de la Mairie.

(3) Archives du Parlement de Rennes, *Registre 17^e des Lettres patentes*.

† S. D. LA JURID. D. NO. DA. D. NANT. A TOUTE IOYE.

(Sceau de la juridiction de Notre-Dame de Nantes à Toute-Joye) (1).

Les droits du prieuré étaient nombreux : son domaine s'étendait aux paroisses de Notre-Dame, de Saint-Vincent, Saint-Léonard, Saint-Denis, Saint-Similien, Saint-Donatien, etc... L'aveu présenté au roi le 30 septembre 1726, par le supérieur de l'Oratoire, V. et D. missire Louis Frémon, a fourni les détails suivants :

Viennent en premier lieu la chapelle, les maisons, cours, jardins, situés rue de Verdun; les fiefs, juridictions, droits, rentes, revenus, appartenances et dépendances, relevant prochainement et noblement de Sa Majesté, en fief amorti, à devoir de prières et oraisons, sous son domaine et juridiction de Nantes, que tiennent les nobles, vénérables et discrets prêtres de la congrégation, maison et collège de l'Oratoire de Jésus, en qualité de prieurs de N.-D.

Le prieur avait droit de haute, moyenne et basse justice, épaves, gallois, deshérances, succession de bâtards, création d'officiers, droit de quintaine sur les nouveaux mariés, droit d'inventaires, et généralement tous les droits seigneuriaux appartenant aux seigneurs hauts justiciers.

Le sergent, plus tard le greffier de la cour de la juridiction de Toute-Joie, avait été, par acte signé de la main de Jean V, duc de Bretagne, le 19 juillet 1441, « mis en franchise et liberté des tailles, subsides et impositions qui seroient faictes en ladicté ville de Nantes, sans qu'il en soit aucunement redevable (2). »

Les divers revenus, trop longs à énumérer, étaient évalués plus de neuf cents livres.

Le lieu noble et tènement du Petit-Port, sis en la paroisse de Saint-Donatien, ainsi que les logis, jardins, terres arables, bois

(1) Voir pl. I, n° 2. — Arch. départ., *Fonds du Prieuré*.

(2) Cet officier judiciaire, nommé sénéchal en 1789, tenait ses audiences tous les samedis, à deux heures, dans une salle voisine de la chapelle, assisté d'un procureur et d'un greffier. (*Étrennes nantaises*.)

de haute futaie, taillis, marais, communs, droit de pêche dans la rivière d'Erdre, droit de chasse et de gibier pour le prieur.

Dans la paroisse du Cellier, la chapelle nommée Notre-Dame-de-Vendelle était une annexe dépendant de Toute-Joie, ainsi que la métairie noble de Vendelle, avec toutes ses appartenances, terres, bois taillis, etc...., dont le métayer était exempt et franc de tous fouages et autres subsides. Sur les offrandes, oblations, droits, profits, émoluments, rentes en argent, le prieur prélevait les deux tiers, de même que des dîmes des blés, seigles, avoines grosses ou menues, lin, chanvres, agneaux, *gorouers* de toute la paroisse, dont le prieur-curé n'avait que le dernier tiers.

Dans la paroisse de Mouzeil, les droits et devoirs de dîmes de tous les fruits croissants, appelées vulgairement les *dîmes de la grande Notre-Dame*, un seul tiers revenant au recteur; à la charge cependant, pour le prieur de Vendelle, de faire dire et célébrer, dans la chapelle de N.-D. de Vendelle, une messe basse de l'office de la Vierge, tous les samedis de l'année.

Dans cette longue énumération reparait le dîner dû sur la maison des maires chapelains, par accord de 1370, qui devait être servi au prieur et à deux de ses assistants, « le dimanche après l'Assumption de Nostre-Dame du mois d'aoust, auquel il doit y avoir bouilly et rosty, vin blanc et rouge. » Bon nombre de maisons de chanoines devaient aveu et obéissance au prieuré, qui possédait encore le 20^e sur le grand moulin Coutant, le 12^e sur le petit moulin du même nom, et le 30^e sur le moulin Gillet.

Souvent des actes religieux s'accomplissaient dans le sanctuaire de Toute-Joie, où les Pères de l'Oratoire étaient tenus de dire la messe au moins une fois par semaine, et qu'à diverses reprises, mais sans succès, la paroisse de Saint-Vincent essaya de comprendre dans ses limites. On y a vu des inhumations; des baptêmes, des mariages y étaient bénis. La dernière union célébrée devant ce modeste autel liait deux personnes d'une famille marquante de la ville, dont le nom allait acquérir une haute renommée dans la grande lutte vendéenne. Le 25 avril 1780, Mathurin-Élisabeth-Jean Charette du Tiersant, chevalier, seigneur de la

Bretonnière, épousait sa cousine Louise-Elisabeth-Félicité Charette de la Collinière.

La chapelle, ayant vingt-deux pieds neuf pouces de longueur sur quinze pieds de largeur, était éclairée par deux vitraux. Fermée et supprimée en 1793, elle fut bientôt vendue, et est occupée aujourd'hui par le cabaret portant le n° 11 sur la rue de la Commune; dans la cour est une glacière, n° 1, place de la Mairie. L'ensemble des bâtiments contenait une surface de 4212 pieds ⁽¹⁾. L'inventaire des objets servant au culte, dressé le 14 janvier de cette même année, en présence de Thérèse Gueblain, « cy devant chargée du soin de la chapelle, » n'offre rien de digne d'être cité ⁽²⁾. La petite rue Notre-Dame, nom officiel qui a succédé à la désignation plus exacte de *rue de la petite Notre-Dame*, tire son origine de la situation du prieuré.

Mais, pour effacer l'impression pénible que fait naître la triste fin de cette vieille fondation, disons vite que son nom vit encore parmi nous. Une élégante chapelle, due en grande partie à l'initiative d'un respectable ecclésiastique ⁽³⁾, a été récemment construite dans l'un des nouveaux quartiers. Là, de jeunes ouvriers vont y consacrer les dimanches et leurs heures de loisir, à des amusements choisis, à des études récréatives, et cet établissement est placé sous le patronage de NOTRE-DAME DE TOUTE-JOIE.

Telle est l'heureuse et moderne transformation destinée à perpétuer la lointaine réminiscence du prince remarquable qui, avec une égale bienveillance, accueillait et

. tretoit
Tant les nobles que la gent populaire ,
De son pays.

(1) Arch. départ., *Registre des aliénations des biens du Clergé*, n° 1. — La maison qui donne sur la rue de la Commune, porte, dans le fronton de la mansarde du milieu, la date de 1662, année de sa construction.

(2) Archives municipales.

(3) M. Richard, vicaire général.

NOMS DE QUELQUES PRIEURS DE N.-D. DE NANTES,

Aliàs DE TOUTE-JOIE.

Beatæ Mariæ de Omni Gaudio.

1350. Frère Michiel DU LANGON, prieur de N.-D.
1370. » Pierre D'ORENGE, *id.*
1410. 1414. » Guillaume GALLIN OU GALLYNIÈRE, *id.*
1426. 1445. » Bernard LE BEL, *id.*
1451. 1461. » Rolland LOSTELIER, dernier prieur de N.-D.
et premier prieur de Toute-Joie.
1466. » Jehan FLOURY.
1470. 1486. » Guillaume DE BOISMARQUIER.
1511. 1519. » Jehan DENO, recteur de Torcé, prieur com-
mendataire de N.-D. de Nantes.
1540. » Joachyn L'ESCOUBLE, protonotaire, prieur
commendataire de N.-D. de Nantes.
1550. » Yves DE TOURNIVILLY.
1552. 1555. » René DU PLESSIX.
1565. » Perceval DESBARDY.
1581. » Claude DE LAUNAY.
1591. » Antoine ROSSIGNOL.
1593. 1602. Messire Salomon DE HERBAMMEZ, archidiacre de
la Mée, chanoine de Nantes, commen-
dataire.
1604. 1606. » Jehan DE HERBAMMEZ.
1624. » Louis DE LORME.

SUPÉRIEURS DE L'ORATOIRE (1).

Les RR. PP.

1626. 1639. Jacques MARTIN.

(1) Cette liste est extraite du *Fonds du Prieuré*, Arch. départ.; des *Comptes des Miseurs de la ville*, Arch. de la Mairie; des *Étrennes nantaises*. Quoique

1643. Gérard ÉTIENNE.
1672. Jean PERRÉE.
1674. Louis CHANCELIER.
1686. Jean MEREY.
.....
1719. DE LA PLACE.
1721. DE VALORY.
1726. Louis FREMON.
1734. 1739. Jacques DE FARCY DE LA DAGUERIE.
1740. 1743. Louis FREMON.
1744. 1746. Joseph-Albert LE LARGE DE LIGNAC.
1747. Jérôme-Marie GIRAUD.
1751. 1756. Jean-Claude LE DOUX DE MONCEAUX.
1760. Julien LE BRETON DE LA BARBONNIÈRE.
1761. 1764. LE LOYER.
1766. BÉGULLE DE LA ROCHE.
1769. 1772. Bernard DE LA TOURETTE.
1775. 1777. Servant DU VIVIER.
1778. 1781. ISNARD.
1781. 1785. GASSAUD.
1788. 1791. LATYL.

incomplète, nous avons cru devoir la donner, d'abord comme continuation de celle des prieurs, ensuite, parce qu'elle relate les noms des chefs d'une institution marquante dans les fastes de l'instruction publique de notre ville.

Pour combler la lacune de 1686 à 1719, en vain avons-nous parcouru les registres des *Miseurs*. Pendant cette période, la somme allouée par la communauté de la ville au collège de l'Oratoire est portée sous la désignation générale : *Pères de l'Oratoire*, au lieu de l'être au nom du supérieur.



CHAPITRE III.

Fondations. — Détails sur Saint-Aubin de Guérande. — Érection de l'église de N.-D. en collégiale. — Institution de la chefferie. — Fondation d'un canonicat par la famille L'Épervier. — Union de la cure de N.-D. au Chapitre. — Paroisse de N.-D. — Prix d'une messe au ^{xiv}^e siècle, honoraires des assistants. — Du titre de citoyen et de bourgeois de Nantes. — Testament de Jean de la Rive, chanoine. — Fondation du duc Jean V. — Vente et fondation de Gilles de Rays.

Les fondations sont aux établissements religieux, ce que les actions d'éclat, les inspirations du génie, sont aux monarchies : elles constituent leurs annales, rappellent les causes de leur extension, leurs splendeurs, leurs beaux jours et les solennités du culte. Plus un empire compte d'illustrations, plus il est grand et glorieux ; de même, plus une église compte de bienfaiteurs, plus elle est illustre et vénérée.

L'énumération de ces legs, pieux témoignages de respect et d'amour, outre les noms des fidèles qui les accomplirent, révèle sur les âges passés des détails précieux et intéressants, à l'aide desquels on retrouve sous son véritable aspect l'histoire défigurée par l'école philosophique du siècle dernier. Aussi, les premières donations faites à Notre-Dame, pendant le ^{xiv}^e siècle, ont-elles été mentionnées avec soin. Malgré leur petite quantité, peu de paroisses de notre ville peuvent en offrir autant ; leurs archives, sauf de très-rares exceptions, ne remontant pas au delà du ^{xv}^e. Pendant ce siècle, si fertile en documents écrits, le livre des anniversaires et les titres épars de la Collégiale ont

fait passer sous nos yeux plus de deux cents fondations, depuis les hauts et puissants ducs de Bretagne jusqu'au modeste marchand drapier et épicier, depuis l'éminent prélat jusqu'au pauvre sacristain. Alors, il a fallu choisir, afin d'éviter une fatigante monotonie, et citer seulement les pièces dont le dispositif sort de la forme commune. La fondation du xiv^e est semblable à celle du xviii^e, à la différence près de la somme.

Toutefois, une remarque ressort du mode d'indemnité usité dans ces actes multipliés. Au bout de deux cents et quelques années, les rentes perçues par le Chapitre étaient insuffisantes pour compenser les exigences qu'elles remplissaient largement à l'origine. Les biens-fonds, au contraire, très-restreints, avaient suivi la marche ascensionnelle du numéraire, et le prêtre que nous voyons se contenter de deux sous pour une grand'messe en 1387; recevait trois francs en 1789. Le clergé de la Collégiale, très-opulent au moyen âge, arriva donc forcément à l'état de pénurie par suite duquel on le verra, peu d'années avant sa suppression, diminuer le nombre des prébendes et changer entièrement sa constitution.

On nomme collégiale une église desservie par des chanoines séculiers formant un chapitre, et dans laquelle il n'y a pas de siège épiscopal ⁽¹⁾.

Cinq institutions de ce genre existaient déjà en Bretagne : Notre-Dame de la Guerche, fondée en 1206, et la Madeleine de Vitré, en 1209, au diocèse de Rennes; N.-D. de Morlaix, en 1295, au diocèse de Tréguier; Saint-Guillaume, au diocèse de Saint-Brieuc, comptait un doyen et 19 chanoines. La plus ancienne du duché était celle de Saint-Aubin de Guérande, fondée par le roi saint Salomon au milieu du ix^e siècle, dont le Chapitre jouissait de nombreuses prérogatives et de fort beaux privilèges, parmi lesquels on peut citer les suivants :

(1) Toutes les collégiales de France furent supprimées en 1792. La province de Bretagne en comptait alors 21, dont trois pour le diocèse de Nantes : Saint-Aubin de Guérande, Notre-Dame de Nantes, et Notre-Dame de Clisson, fondée par le Connétable en 1407.

Dans la déclaration faite au roi en 1681 ⁽¹⁾, les chanoines de Saint-Aubin déclarent que leur église et chapitre sont de fondation royale, faite par saint Salomon, roi et duc de Bretagne, « et ne recognoistre autre que le roy, nostre sire, pour seigneur fondateur, sans qu'aucunes personnes ayent droit de mettre armoiries, tombes, enfeux ny bancs parochialliers, et que ladite église a toujours esté le second siege épiscopal du diocèse, et que c'est pour cette raison et autres, qu'ils ont droit de prendre la première séance, le premier pas et les premiers suffrages dans tous les synodes et assemblées générales et particulières du clergé dudit diocèse de Nantes, immédiatement après les chanoines de l'église cathédrale de Saint-Pierre de Nantes, à l'esclusion de toutes autres églizes collegialles, ainsy qu'il a été jugé par arrest de la court du parlement de cette province, en leur faveur contre les chanoines de l'église collégiale de Nantes, et que leur dit chapitre est composé de douze prebendes, dont un prevost. »

L'église collégiale de Saint-Aubin, « estant ⁽²⁾ l'église matrice du territoire de Guerrande, est en droit d'avoir un grand-vicquaire, un official, un promoteur, résidants dans la ville dudit Guerrande, et le seigneur évesque de Nantes est obligé d'en establir et nommer du corps du Chapitre ou autres prestres de ladite ville, qui expedient et agissent dans lesdites charges pour tout ledit territoire, composé des paroisses dudit Guerrande, Bats, Piriac, Mesquer, Saint-Molf, Asserac, Camoil, Herbignac, Saint-Liphart, Saint-Nazaire, Escoublac et Saint-André.

« Lesdits chanoines sont en possession de ne recevoir de visites des seigneurs évêques de Nantes qu'une fois seullement pendant le pontiffiquat de chacun d'eux, sans que leurs grands-vicquaires ny archidiares puissent pretandre aucunes autres visites, ny qu'ils l'ayent jamais fait dans leur chapitre ny église. »

(1) Arch. départ., *Sentences de la réformation, paroisse de Guerrande*, reg. III, n° 2031.

(2) Arch. départ., *Domaine de Guerrande, déclaration des droits du chapitre*, 3 décembre 1678 (vol. 9, B., 620, fol. 1743 et suiv.). — Aveu du 29 mai 1697.

En 1325, le duc Jean III régnait sur la Bretagne heureuse et tranquille. Rien ne faisait présager la longue guerre civile qui bientôt allait ensanglanter et déchirer la province. Daniel Vigier, natif de Guémené-Penfao, évêque de Nantes, illustrait son épiscopat par ses vertus et les utiles institutions dont il dotait le diocèse. Sollicité par la vive piété des fidèles, il consentit avec joie au changement par lequel la simple église de Sainte-Marie se trouva transformée en l'insigne collégiale de Notre-Dame de Nantes. L'acte d'érection qu'il nous a été donné de retrouver, ne laisse aucun doute à cet égard. On comprend sans peine que le corps des chanoines de Notre-Dame, jaloux de ses prérogatives, avait grand soin de ne jamais rappeler ce qui pouvait faire allusion à la dépendance où il était placé vis-à-vis du Chapitre de la cathédrale, dépendance que celui-ci, comme il sera facile de s'en convaincre, cherchait peut-être trop à imposer ou à faire prévaloir.

D'après cet acte, il est donc permis de dire que la chapelle fondée par le duc Alain dut son institution éminente aux enfants de la cité, dont chacun avec raison l'aimait et la considérait comme sienne. A cette œuvre commune, chaque ordre de la ville, chaque classe de la société nantaise, avait fourni quelques membres à titre de bienfaiteurs. Pour l'embellissement du temple de la Reine du ciel, prélats et chevaliers, prêtres et soldats, riches et pauvres, noblesse et peuple, tous avaient apporté, qui, le simple denier obole, qui, le brillant écu d'or.

Au nom du père, amen. Daniel, par la permission divine évêque de Nantes, considérant, comme l'enseignant saint Jérôme et le Psalmiste, que, s'il est recommandé de louer le Seigneur dans ses saints, les hommages rendus à sa bienheureuse Mère ont un parfum qui remonte plus agréablement vers lui et lui plaisent davantage; désireux (*cupientes*), ainsi que plusieurs autres serviteurs du Tout-Puissant, de célébrer, par des hymnes et des cantiques, les louanges de la Vierge bénie, surtout dans le temple de Notre-Dame de Nantes, monument d'une belle architecture (*quæ nobilis est fabricæ*), fort bien approprié à l'établissement

d'un collège, dont nous avons fondé quelques prébendes pour des ecclésiastiques, déjà, comme les apôtres, au nombre de douze, chargés d'y réciter avec dévotion et solennité les divins offices; Nous, du consentement de notre Chapitre, à la réserve de ses droits, de même que de ceux du recteur et du prieur, à l'honneur, glorification et louange du Christ et de son auguste Mère, érigeons l'église de Sainte-Marie en Collégiale, voulant que, dans la suite des temps, elle soit toujours considérée comme telle.

Cette première pièce, qui n'existe plus qu'en copie, fut rédigée en chapitre général, le jour de la Chaire de Saint-Pierre, le lundi après le dimanche où l'on chante *Lætare Jerusalem*, et revêtue des sceaux de l'évêque et du Chapitre (1).

Douze prébendes constituèrent en principe le chapitre de N.-D., qui bientôt compta dix-neuf chanoines. L'édifice de la nouvelle collégiale était, on le voit, important et digne d'être signalé parmi ses contemporains, soit à cause de ses dimensions, soit en raison de son élégance, primauté qu'il conserva pendant près de cinq cents ans. L'évêque ne fit que donner l'institution canonique et régulariser l'ensemble des bénéfices, initiative dont il partage humblement le mérite avec ses fervents diocésains.

Entre ceux-ci était certainement « Raoul d'ou Gué, recteur de l'iglise de Maz, de la diocèse de Nantes (2), qui, pour accreistre le servige Notre Seignour en ladite iglise de Nostre-Dame, ou il a ja fondé une prébende, » achete des dimes dans les paroisses de Brains, Monnières et Gorges, pour quinze livres de bonnes rentes, par contrat de 1326 (3).

(1) L'acte porte 1324; mais, l'année commençant à Pâques, c'est 1325. Le quatrième dimanche de carême, jour où se chante l'introït *Lætare Jerusalem*, se trouvant alors le 17 mars, l'acte d'érection de la Collégiale est, par conséquent, du 18 mars 1425. (*Pièces justificatives.*)

(2) Paroisse de Saint-Mars-du-Désert, canton de Nort.

(3) Ce qui prouve que l'acte d'érection de Daniel Vigier avait été détourné ou égaré, c'est la mention suivante, écrite au dos de cette pièce, la plus ancienne qui existe en original aux Archives départementales : « Ex illo contractu, manifeste usurario, dicitur fuisse prebendas et capitulum ecclesiæ collegiatæ

Le corps capitulaire était formé, mais il manquait de directeur. Le 30 janvier 1328 (1329, n. s.), Daniel Vigier reçut, en son manoir de Chassais ⁽¹⁾, une riche dotation, composée de l'hébergement ou manoir de la Tremblaye et dépendances en Doulon, de rentes et de biens fonds assis dans la même paroisse et celles de Chefseil et Saint-Donatien. Jean Reffoget, prêtre pieux et éclairé, qui faisait cette riche offrande pour l'érection d'un canoniat, en fut immédiatement pourvu : c'était justice. En outre, le donataire voulut et accorda que les propriétés qu'il abandonnait généreusement, et dont il devait jouir pendant sa vie, fussent affectées à la fondation d'une dignité dans l'église de N.-D., stipulant expressément que cette dignité n'aurait son entier accomplissement qu'après sa mort ⁽²⁾.

L'évêque, touché de ce modeste désintéressement, ne crut pouvoir mieux rencontrer pour remplir ces importantes fonctions, que celui qui en était l'auteur. Il en approuva les clauses, se réservant les cens et devoirs de respect et d'obéissance. Cette prééminence, continue le prélat, sera appelée Chevecerie ou CHEFCERIE, et nous voulons que chacun la désigne par ce nom. Car, de même que la tête conduit, règle et regit le corps humain, ainsi, pour ce qui concerne les offices, le chefcier gouvernera et dirigera le collège entier, tenu à une humble soumission à son égard. Les prescriptions ou ordonnances antérieures ou postérieures, relatives au service divin, ne sont point de son ressort. Il pourra interdire l'entrée du chœur à tous les serviteurs peu zélés ou indociles, excepté aux chanoines. Les évêques de Nantes auront toujours la collation et la confirmation de ce bénéfice, dont la nomination appartiendra à Daniel jusqu'à son décès, et sera ensuite faite en commun par tous les chanoines, dans le

Nannetensis aliquot anni ante annum 1324. Nullus forte antiquior in ecclesiæ collegiatæ B. M. archivis titulus. »

(1) Chassais, Chefseil (*capite Sallii*), maison de campagne de l'évêque, située dans la paroisse de Sainte-Luce.

(2) Quod fundatio huiusmodi dignitatis demum sortiatur effectum post mortem ipsius Johannis. (*Pièces justificatives.*)

mois qui suivra la mort du dernier titulaire, faute de quoi elle sera dévolue au premier pasteur du diocèse. Celui-ci aura également le pouvoir d'augmenter ou diminuer les privilèges inhérents à cette haute position, et d'en modifier les attributions, comme il le jugera convenable pour l'honneur de Dieu, la gloire ou l'utilité de l'Église.

Le chefcier était tenu de recevoir l'ordre de la prêtrise l'année même de son élection, de célébrer ou faire célébrer trois messes chaque semaine pour l'âme du fondateur, de dire la grand'messe et l'office toutes les fêtes doubles et semi-doubles, pour lesquels il touchera double distribution. Le chanoine le plus ancien qui le remplacera aura le même avantage, comme ceux qui rempliront les fonctions de diacre et sous-diacre. Une résidence de huit mois lui était, en outre, imposée, sous peine de perdre tous droits aux revenus de sa dignité, répartis entre les autres chanoines.

Jean Reffoget s'engagea par serment, en touchant personnellement les saints Évangiles, au maintien et à la complète exécution de ces diverses prescriptions. Ainsi, il devint le premier chaînon de cette longue série d'hommes éminents et distingués admis à l'honneur de présider le Chapitre de Notre-Dame. Par sa libéralité, il assura un concours précieux, une existence brillante et durable à la pieuse institution dont il couronnait l'œuvre en donnant à son chef la faculté de soutenir dignement son rang et sa haute position.

Daniel Vigier voulait aussi créer la chantrerie ⁽¹⁾; mais cette pensée ne reçut sa réalisation que bien longtemps après. Néanmoins, il en laissa les fonctions au chefcier, en recommandant de n'admettre au chœur personne qui ne sût lire et chanter.

En 1337, au mois d'août, Pierre L'Épervier, clerc ⁽²⁾, citoyen de Nantes, et Perronelle, sa femme, sieur et dame de Saint-

(1) Quousque provideatur eidem ecclesiæ auctore Domino de cantore et cantoriâ dignitate. (*Pièces justificatives.*)

(2) Qualité alors assez commune en raison des immunités qui y étaient attachées, et n'empêchait pas le mariage. — Saint-Thomas, terre en Saint-Étienne-de-Mont-Luc, appartenant aujourd'hui à la famille de Chevigné.

Thomas, fondent, dans les termes suivants, un canonikat qui resta à la nomination laïque jusqu'en 1792 :

« Nous voulons et ordonnons d'un commun assentement une chanoinie ou prevende soit fondée en l'église de Notre Damme de Nantes, de trante livres de rante pour le salut de nos ammes; a laquelle nous de piecza fondasmes et encore fondons en ladite église de Notre Damme. De laquelle chanoinie ou prevende et du temps de la fondacion dele nous retensimes et encores retenons le droit du patronnage, de celle prevende ou chanonie, à nous, à noz vies et au plus vivant de nous. Et, après notre déceix, nous voulons nous et chacun de nous que ledit patronnage demerge à celui de nos hoirs qui tiendra le manoir de Sainct Thomas, sys en la paroisse de Sainct Estienne, auquel de nos hoirs il advendra ou de nos successeurs. Et, s'il avenoit que ledit manoir feust aliéné en estranges mains, nous voulons et ordonnons que notre principal hoir ait le droit dudit patronnage en celle manière qu'il ne le puisse donner ne présenter a ladite prevende, autre personne s'il n'est ung du lignaige, le plus suffisant qu'il pourra trouver; et lui en chargeons sa conscience de la donner au plus suffisant du lignaige dessurdit, etc. ⁽¹⁾. »

Pour assurer l'exécution de leurs volontés, les deux époux condamnent celui de leurs héritiers qui essaierait de s'y soustraire, à compter à l'évêque de Nantes cinq cents livres toutes les fois qu'il renouvellerait une entreprise aussi téméraire. Ainsi, dit Travers ⁽²⁾, l'héritier du clerc L'Espervier et de sa femme se trouvait dépouillé, sans oser se plaindre : autrement il aurait payé 500 livres à l'évêque; et, dans le cas où il ne les aurait pas payées, l'évêque aurait pu l'excommunier. Telle était alors la pratique en Bretagne et dans les autres provinces.

(1) Arch. départ., *Fonds de Notre-Dame*.

« En 1340, un chevalier banneret touchait par jour une livre ou vingt sous, représentant 44 francs d'aujourd'hui. » (*Appréciation de la fortune privée au moyen âge*, par C. Leber.) — Ainsi, la prébende dont il s'agit valait à son titulaire un revenu annuel équivalant à une somme de 1320 francs de nos jours.

(2) *Histoire des Évêques de Nantes*, t. I, p. 417.

L'opinion de l'abbé Travers est erronée ou par trop partiiale. Cette clause de cinq cents livres, qui l'offusque si fort, n'avait point pour objet de déshériter les enfants du fondateur, mais d'assurer et garantir la perpétuité de sa donation. Loin de regretter la destination de ces biens, les familles L'Épervier, Chauvin, Hamon, opulentes et pieuses, ont toujours été très-jalouses de voir ce canonicat à leur présentation, possédé tour à tour par ceux de leurs membres destinés à la carrière ecclésiastique.

Cependant, les désastreuses calamités de la guerre de Succession ne tardèrent pas à étendre leur triste influence jusque sur la Collégiale, elle-même. Privée de défenseur (*defensoris orbata*), c'est-à-dire veuve de son chef, elle était continuellement lésée dans ses droits et ses libertés. Au bruit des discordes civiles, la dévotion des fidèles se refroidissait. Les revenus des prébendes étaient détruits ou annihilés, à tel point que chaque chanoine assistant au chœur ne touchait plus, pour sa part quotidienne, que huit deniers ⁽¹⁾, somme bien insuffisante aux besoins de son existence. Aussi, peu d'entre eux venaient-ils aux offices, obligés qu'ils étaient de chercher ailleurs les moyens de vivre honorablement. Pour remédier à cet inconvénient déplorable, malheureusement trop notoire, Robert Painel, évêque de Nantes, s'enquit de témoins dignes de foi, s'informa près d'ecclésiastiques versés dans la science du droit, prit conseil de personnes recommandables, des parties intéressées, et décida d'unir au Chapitre, ainsi plongé dans la détresse, la cure de Notre-Dame, en annexant à la vicairie perpétuelle, dont il se réservait la collation ⁽²⁾, une chapellenie, mais seulement lorsqu'elle serait vacante par la mort du titulaire.

Le curé, dit l'historien des Évêques de Nantes ⁽³⁾, y consentit, parce qu'on lui donnait rang et qualité de chanoine, avec part

(1) Environ 1 fr. 99 c.

(2) La *collation*, c'est-à-dire la provision ou la confirmation d'un bénéfice conféré par le pape ou l'évêque, sur la nomination des patrons.

(3) T. I, p. 434.

aux distributions du chœur, et qu'on lui promit certain bénéfice, à la veille de vaquer par l'âge décrépît du possesseur. Il changea ainsi sa dignité de curé en celle de vicaire du chapitre de la Collégiale. Toute l'autorité de Rome ne couvrirait pas aujourd'hui les défauts et l'abus d'un pareil traité. En blâmant ainsi sévèrement cette convention, le rigide abbé Travers oubliait qu'en 1135 le pape Innocent II avait investi le vénérable Brice, évêque de Nantes, de tout pouvoir sur l'église Sainte-Marie, et que Daniel, l'un de ses successeurs, en l'érigeant en Collégiale, s'était expressément réservé d'en modifier les constitutions. Que dirait-il maintenant en apprenant que le chapitre de la cathédrale est précisément dans le même cas que celui de Notre-Dame. En effet, le curé de Saint-Pierre est chanoine titulaire et délégué du chapitre, sous le nom d'archiprêtre, pour remplir les fonctions curiales. Ce fait, qui a lieu non-seulement à Nantes, mais dans beaucoup d'autres villes de France, enlève donc tout motif d'incrimination à ce qui se passait au xiv^e siècle.

La lettre de cette union, datée du 7 mai 1359, nous révèle quelques détails intéressants sur les droits et usages inhérents à la charge de curé (1). Ce dernier recevait le nonnage des paroissiens et des étrangers décédés sur son territoire (2), le casuel dû pour l'extrême-onction; de même, les femmes présentaient en offrande, aux relevailles, un pain et un cierge, qu'on appelait au moyen âge *candela nummata purificationis*, dans lequel elles plaçaient une pièce d'argent, suivant leurs moyens. Le mariage se célébrait alors à la porte de l'église, et ce qui se glisse maintenant sous le registre à la signature de l'acte religieux, se plaçait sur le livre (3). Le *past nuptial*, ou repas de noces, était également acquis au recteur. Si le Chapitre était tenu à certaines conventions à l'égard de son vicaire, telles que, par exemple, l'entretien du luminaire, de son côté, celui-ci devait

(1) Voir *Pièces justificatives*.

(2) *Nonagia*; la neuvième partie du mobilier des défunts, que les recteurs prétendaient leur appartenir, sous prétexte de la convertir en bonnes œuvres.

(3) *Pecuniam oblatam super librum, ante fores ecclesiæ et pastum nuptialem.*

fournir le cierge pascal et les treize petits cierges, *cereolos*, allumés aux trois jours de la semaine sainte, sur le grand autel, pendant les ténèbres.

C'est, à notre connaissance, le second acte dans lequel il soit fait mention de la paroisse de Notre-Dame. Le premier est la bulle d'Innocent II, du mois de mai 1135. Au nombre des prêtres qui suivirent leur évêque à Rome, figure Guy, chapelain, c'est-à-dire curé de Notre-Dame ⁽¹⁾, qualification que n'ont point ses compagnons, et qui prouve que, dès cette époque, la dignité paroissiale était attachée à notre église. En observant l'ordre suivi dans la bulle, pour le placement des quatre paroisses dont il y est question, on remarque que, conformément aux usages ecclésiastiques, Sainte-Croix, la plus récente, est nommée la première; puis, Saint-Saturnin, Saint-Aubin, et enfin Notre-Dame, qui serait ainsi la plus ancienne ⁽²⁾.

Nantes ne comptait, au XII^e siècle, que huit paroisses *intra muros*, dont une seule, Sainte-Croix, subsiste encore. Six de ces églises, pour ainsi dire accouplées, se touchaient presque : c'étaient Saint-Jean et Saint-Laurent, Notre-Dame et Saint-Denis, Saint-Saturnin et Sainte-Croix ⁽³⁾. De temps immémorial, elles possédaient ce titre, qui leur fut sans doute successivement accordé du consentement de l'évêque et des fidèles, en raison de l'accroissement de la population, ou pour quelque pieux motif. Comme édifice sacré, nous avons pu indiquer la haute et remarquable antiquité de Sainte-Marie, qui, comme église paroissiale, doit probablement remonter à l'établissement de ces circonscriptions ecclésiastiques, placé communément au X^e siècle ⁽⁴⁾. Par sa position, Notre-Dame devait être originairement la paroisse

(1) Ducange traduit *Capellani* par *Rectores ecclesiarum*, d'après l'article 5 du Synode de Saintes, en 1282.

(2) D. Morice, *Pr.*, t. I, col. 571.

(3) Les deux autres étaient : Saint-Aubin, dit aussi Saint-Vincent, et Sainte-Radégonde.

(4) *In civitatibus autem nulla per mille annos extitit parochia.* (Nardi, *dei Parochi*, t. II, p. 216 et suiv.)

de toute la partie sud-ouest de la ville, Saint-Léonard n'existant pas encore et Saint-Cyr étant hors des murs.

Alain Le Roy fonda, en 1344, les chapellenies de Saint-Pierre et Saint-Paul, ainsi que celle de Saint-Jacques; c'est l'unique preuve de sympathie donnée à N.-D. durant le long différend de Jean de Montfort et Charles de Blois. En 1367, Jeanne, veuve de Perrot Le Roy, probablement fils ou frère du précédent, institue, par son testament, douze anniversaires à neuf leçons. L'humilité de la testatrice la porte en outre à recommander de lui donner la sépulture sans cercueil (1).

Messire Guy de Rochefort, seigneur d'Assérac et de la Musse, et sa noble compagne, Jehanne de la Musse, créent, en 1383, deux chapellenies. Les termes de la fondation apprennent que déjà leur libéralité avait fait construire un autel : « Quelles chapellenies nous voulons, ordonnons et commandons estre desservies à l'auter que nous feismes ja piecza fere en ladicte eglise, entre le mur d'icelle et la chapelle sainte Margarite. »

Olivier Le Rebours et Jehan de Bec, chevalier, donnent chacun six livres de rente au « collaige » de N.-D., l'un en 1381, l'autre en 1388.

A ceux-ci succède révérend père en Dieu Jehan de Montrelais, évêque de Nantes, qui laisse, en mourant, cinquante sous de rente à la Collégiale. L'acte suivant va nous montrer comment on opérait, à l'aide de ces rentes, la rétribution des ministres du culte (2).

Le 3 septembre 1387, Hervé Le Grand, clerc du diocèse de Quimper, secrétaire du duc de Bretagne, fonde un anniversaire devant être célébré chaque année avec toute la solennité possible. Pour ce pieux memento, il donne quarante-deux francs d'or de bon poids, destinés à l'acquisition de quatre livres et quatre sous de revenu annuel. Sur cette somme, qua-

(1) Item volo et ordino corpus meum inhumari sine cassa.

(2) Les six pièces précédentes sont au *Fonds de Notre-Dame*. (Arch. départ.); celle d'Hervé Le Grant se trouve au *Livre des Anniversaires*, folio xxii.

rante-cinq sous seront partagés entre les chanoines présents; trente sous entre les prêtres et les clercs du bas chœur. Le célébrant a deux sous pour la messe (*messe chantée*); le diacre et le sous-diacre chacun dix deniers, outre la portion attribuée à leur rang dans le clergé, bien entendu. Pour le son des cloches, le sacristain ou sacriste a cinq sous ⁽¹⁾.

Pour son anniversaire, célébré la première fois le jour de sainte Agathe (5 février) 1394, Pétronille, dame de la Gascherie, inhumée à N.-D., lègue soixante et onze sous, dont soixante pour le chœur, deux pour l'officiant, douze deniers aux diacre et sous-diacre, trois sous au sacriste, et quatre sous pour quatre cierges de cire d'une livre devant être placés sur la tombe pendant la messe.

(1) La munificence du souverain ne dépassait pas de beaucoup les termes de la libéralité de ses sujets, comme nous l'apprend le titre suivant, qui complétera les renseignements relatifs aux indemnités perçues à la fin du ^{xiv}^e siècle par les divers officiers de l'Église.

Le 1^{er} février 1397, le Chapitre de Saint-Pierre de Nantes s'oblige, envers Jean IV, à faire célébrer chaque semaine quatre messes à l'autel de la Trinité, savoir : « Une messe solemnelle à note de la Trinité, à chacun dimanche; une messe en contant des anges, à chacun lundi; une messe en contant du saint espit, à chacun jeudi; et une messe en contant de la annunciacion N. D., chacun samadi. » Soixante livres, sur les pêcheries de la Loire, sont affectées à ce service, et nul n'aura part aux distributions s'il n'assiste aux matines du jour, sauf le cas de maladie. Le chanoine ou dignitaire qui dira la messe du dimanche aura deux sous et six deniers, outre sa portion, et si c'est un chapelain, il ne touchera que deux sous.

« Item, les chanoines présenz qui feront entrée dedanz la lecture de l'espître d'icelle messe et demorront iuques à la fin d'icelle, aront sept soubz dez deniers à chacune messe, et lesdiz seix deniers qui demourront de la messe dudit chapelain, avecques les pertes que feront les chapelains dessusdiz, à distribuer égaument par égale distribucion ou porcion entre culx qui seront présenz et aront esté comme dit est à matines. Item le diacre et soubdiacre qui feront l'office aront chacun ouyct deniers pour toute porcion. Item les seix chappellains serviteurs aront chacun seix deniers; les dous bacheliers chacun cinq deniers; les douz enfanz chacun quatre deniers, et le secretain, pour son labour d'administrer les vestemenz, pain et vin pour ladite messe, aura seix deniers, et pour le luminaire de toute l'année pour ladite messe à note cinquante soubz. Item les troys chappellains qui diront les troys messes dessusdictes en contant aront de chacune messe vingt deniers. (Arch. départ., *Trésor des Chartes*, E. B., XX.)

En 1404, le jour de saint Côme et saint Damien (27 septembre), mourait Guillaume Mauléon, citoyen de Nantes, *civis Nannetensis*, qui, par les mains de noble homme Guillaume Piédru, également citoyen de Nantes, *civis similiter Nannetensis*, donne à la Collégiale soixante écus d'or à la couronne, devant servir à l'achat de cinquante sous de rente, pour la fondation de deux anniversaires.

On a vu, en 1337, un membre de la famille L'Épervier prendre ce titre de citoyen de Nantes, dont se servait, près de cent ans auparavant, maître Hervé, capitaine et armateur du navire *la Pénitence*, qui joua un si grand rôle dans le transport des Croisés partis à la suite de Pierre Mauclerc, en 1249 ⁽¹⁾, et que la légende du *Propre nantais* donne à l'évêque saint Pasquier, *Pascharius civis Nannetensis*.

Dans l'acte de donation de la terre de la Sauzinière, en décembre 1250, Jehan de Sesmaisons, l'un des chevaliers qui accompagnèrent ce même Pierre Mauclerc en terre sainte, n'a pas d'autre désignation que celle de *civis Nannetensis* ⁽²⁾, également donnée à Geoffroi *Dève*, dit le Jeune, époux de Matheline de Sesmaisons, en 1265 ⁽³⁾.

A l'époque où nous sommes, cette qualité, déjà fort anciennement usitée, était précédée des désignations honorifiques et même nobiliaires : *Nobilis vir, honorabilis vir Andreas Séguin, civis Nannetensis*, et s'étendait aux femmes : *Honeste persone Radulphus Barbe et Johanna ejus uxor, cives Nannetensis; Johanna uxor dum vivebat Johannis Thome, civis Nannetensis; Johannes Des Hayes pannarius (marchand drapier) et Jameta ejus uxor, cives Nannetensis*; tandis que d'autres Nantais sont simplement appelés : *Johannes Coué et ejus uxor, habitatores Nannetensis; Perrinus Leon, Burgensis Nannetensis; Robinus Bursarii, spicerius*

(1) Universis, etc... Nos, etc.... ad communem custum transfretationis associati de prudenciâ, Hervei marinarii, Nannetensis civis plane confidentes....., etc. (*La Noblesse aux Croisades*, par Roger, p. 113.)

(2) D. Morice, *Pr.*, t. I, col. 944.

(3) *Ibid.*, col. 946.

(épicier) et ejus uxor; ou paroissiens de telle paroisse (1). Or, en ouvrant l'*Histoire de Bretagne*, on y retrouve Guillaume Piédru, Jehan Chauvin, Geoffroi Barbe, comme témoins de l'inventaire des bijoux que Jehan Mauléon, trésorier de l'Épargne, livre aux Carmes de Nantes, en exécution du vœu de Jean V, et plusieurs de ces noms reparaissent dans les réformations de la noblesse sous les ducs et la duchesse Anne (2).

Au moyen âge, il y avait dans la bourgeoisie des gentilshommes, ainsi que le prouve ce texte : « qu'aucun bourgeois non gentilhomme

(1) Tous ces textes sont tirés du *Livre des Anniversaires*. Les familles L'Épervier, Chauvin, Piédru et Mauléon, aujourd'hui éteintes, étaient alliées entre elles et occupèrent les plus hautes fonctions au x^ve siècle. Guillaume Piédru avait épousé Jehanne Mauléon, qui le rendit père : 1^o de Pierre, successivement chanoine de N.-D. et évêque de Tréguier, puis de Saint-Malo; 2^o d'Agaisse, qui, mariée à Jehan Chauvin, devint mère du célèbre chancelier de Bretagne. Gillet Barbes, vraisemblablement fils de Raoul, possédait, en 1444, la terre du Mortelier, en Thouaré, et, en 1448, celle de la Roche, en Gorges. Jamet Thomas, fils de Jean, était général des monnaies de Bretagne, et trésorier des chartes et de l'Épargne du duché, en 1457.

Ces deux derniers, il est vrai, sont compris parmi les bourgeois que le duc François I^{er} accuse, dans son mandement de 1447, de chercher « par moyens exquis et voyes obliques à s'exempter des tailles et impôts. » Mais cette usurpation de noblesse, si fréquente alors, que les maximes et les coutumes féodales s'introduisirent dans la riche bourgeoisie, indique la position élevée de ceux qui s'en rendirent coupables.

Le *Livre des Anniversaires de Saint-Pierre* (Arch. du Chapitre de la Cathédrale) n'a fourni à nos recherches sur l'emploi du mot *civis* que le nom de Philippe, épouse de Guillaume de Monceaux, civis Nannetensis, père et mère de Gatien de Monceaux, conseiller de Jean IV, chanoine de N.-D., mort évêque de Quimper. Ceci paraît suffisant pour démontrer que le titre de *civis*, citoyen de Nantes, n'était pas accordé à tous les bourgeois indistinctement; car la famille Coué, l'une des plus riches et des plus connues de l'époque, surtout par ses nombreuses fondations, s'en serait aussi bien servie que celles qu'on vient de citer.

(2) D. Morice, *Pr.*, t. II, col. 1026. — *Anciennes Réformations* (Biblioth. publ. de Nantes, Mss.)

Mellinet (*Histoire de la Musique à Nantes*, p. 73) dit, en note, que Notre-Dame était ornée, en 1420, d'une magnifique statue en or et argent du duc Jean V, en exécution du vœu qu'il avait fait, afin de recouvrer sa liberté, lorsqu'il fut traîtreusement arrêté par les Penthivèrre. C'est une erreur : ce prince avait offert son image à Notre-Dame des Carmes de Nantes, et non à la Collégiale.

ni homme de roture ne peut acheter des fiefs nobles » (1). Le bourgeois du moyen âge, dit le vicomte de Chateaubriand (2) « était un personnage important, souvent appelé à délibérer sur les plus graves affaires de la patrie. Il y avait de grands, de petits et de francs bourgeois; le bourgeois pouvait posséder certains fiefs. Le nom de bourgeois signifiait quelquefois *homme de guerre*; il ne dérogeait point à la noblesse. Noble homme, damoiseau et bourgeois sont des qualités données à une même personne dans des titres du x^e siècle. Les nobles qui étaient bourgeois de certaines villes se trouvaient dispensés de l'arrière-ban. » De l'opinion de l'illustre écrivain breton, on peut donc conclure qu'au xiv^e et au x^e siècle le titre de *civis Nannetensis* s'appliquait aux bourgeois nobles de Nantes et aux nobles bourgeois, ainsi désignés dans un mandement de 1402, de même que dans beaucoup d'actes postérieurs : « Les notables et plus suffizans bourgeois et habitans dudit lieu de Nantes (3) » ; c'est-à-dire au conseil de la cité et à la haute bourgeoisie.

Ce conseil, positivement nommé dans un mandement de Jean IV, du 31 avril 1365, dans lequel l'heureux compétiteur de Charles de Blois remet aux habitants toutes les peines et amendes encourues pour avoir suivi le parti de son adversaire, « sauf ce qui sera fait, pour le temps à venir, par le conseil de nosdiz bourgeois et habitans, pour la soustenance de nous et de nostre Estat » (4), était composé, en 1402, de « cinq ou seiz des notables bourgeois et habitans dudit lieu de Nantes » (5). En 1420, Jean V doubla le nombre des membres de cette assemblée : « Avons voulu et octrié, voulons et octrions que les bourgeois et

(1) Quod nullus burgensis non gentilis, seu homo roturarius non possit emere feodos gentiles, nec se crescere in eisdem. (D. Morice, *Pr.*, t. II, col. 63.)

(2) *Études historiques*, t. III, p. 92. *Analyse raisonnée de l'Histoire de France*.

(3) Arch. départ. *Livre des Privileges de la ville de Nantes*: Mandement de Jehanne de Navare, veuve de Jean IV, folio viii.

(4) *Ibid.*, fol. xi.

(5) *Ibid.*, fol. xvii.

habitans de notredicte ville de Nantes, ou queque soit la maire (majeure) et plus seine partie, puissent eslire toutes foiz qu'il leur plaira dix ou douze des notables bourgeois et suffizans de ladicte ville. Lesquelz ainsi esleus en publicque et sans contradiction aint puissance de ordonner et establir procureurs ung ou pluseurs pour eulx et pour tous autres bourgeois et habitans de ladicte ville, et leur donner telle puissance et auctorité pour la poursuicte et deffense des causes et affaires du commun de ladicte ville comme ilz verront l'avoir affère, etc..... »

Sans chercher à établir un parallèle entre le droit de bourgeoisie usité en Italie et dans certaines villes d'Allemagne, il faut convenir cependant que les bourgeois de Nantes jouissaient de prérogatives honorables, de franchises importantes, de privilèges spéciaux, accordés ou confirmés par les ducs et les rois de France, afin de contribuer à la prospérité et à la puissance « de la clef de notre duché, » ainsi que s'exprime Jean V, « parce que elle touche et peut toucher la seurté, garde et conservation de nous, nostre seigneurie et de tout le pays, et s'il advenait, que dieux ne vueille, que elle fust en mains de noz ennemys, ce pourroit estre la perdicion et destruction de nous et du parsurs de notre duché ⁽¹⁾. »

Par testament daté du 23 janvier 1410 ⁽²⁾, Jean de la Rive, chanoine de N.-D., recommande son âme à Dieu dans les termes les plus pieux et les plus chrétiens, suppliant le Sauveur de placer sa passion, sa croix et sa mort, entre son jugement et son âme, et termine ainsi son invocation : Adressant les mêmes prières à la glorieuse Vierge, sa sainte mère, j'ai recours à vous, oh ! Marie, vierge pieuse, afin que toujours vous soyez ma sauvegarde et mon secours, et que vous daigniez, très-sainte mère de Dieu, vierge immortelle, me présenter à votre Fils dans son céleste palais. Et pareillement, douce amie de Dieu, rose printanière,

(1) Arch. départ., *Livre des privilèges de la ville de Nantes*, fol. xxvi.

(2) Archives départ., *Fonds de Sainte-Croix*; liasse *Fondations et Testaments*.

étoile resplendissante, souvenez-vous de moi lorsque mon heure sera venue (1).

Il donne et lègue aux pauvres de l'aumônerie ou hôpital Sainte-Marie, hors des murs, vingt sous; à ceux de l'hôpital de Toussaints, sur les Ponts, dix sous; à ceux de Saint-Julien, près N.-D., cinq sous; mille messes seront célébrées; treize pauvres recevront chacun une tunique, un capuce de drap de bure, *panni burelli*, et une chemise ou la toile nécessaire à sa confection.

Les maîtres ou recteurs des écoles de grammaire et de musique, *scolarum grammaticalium et musicalium*, reçoivent vingt sous.

Les églises de la Madeleine, sur les Ponts, de Sainte-Croix de Nantes, les lépreux de Saint-Lazare, près Nantes, ont cinq sous. Deux chapellenies perpétuelles de six messes par semaine sont fondées dans l'église de N.-D., pour être desservies à l'autel de Sainte-Catherine, et subsistèrent jusqu'en 1792.

Le 27 avril 1419, Jehan Le Barbu, évêque de Nantes, « savant et acertenné des bons et sains propous et devocion singulière que ont eu es temps passez et de fait remonstré ses predicesseurs évêques de Nantes, à l'église collégial de Nostre-Dame de Nantes, tant en fondacion, creation et doctacion d'icelle que autrement en plusieurs manières. En ensuyvant de tout son povair

(1) Quoique nous ayons traduit le plus exactement possible, beaucoup de nos lecteurs préféreront avoir l'original sous les yeux; le voici :

Ego Johannes de Ripa, reus et indignus sacerdos, Nannetensis diocesis oriundus, canonicus ecclesie Beate Marie; in primis siquidem animam meam dum exierit à corpore recomendo humiliter et devote altissimo creatori meo et redemptori Domino nostro Jesu-Christo, verba ista sibi pro me dirigendo. Me tibi commendo semper Deus alme, petendo ut me viventem conservare et morientem orationemque sequentem, vel Domine Jesu Christe filii Dei vivi pone passionem crucem et mortem tuam inter judicium tuum et animam meam nunc et in horâ mortis mei; et semper largiri digneris, vivis gratiam, defunctis requiem et veniam, ecclesie tue sancte pacem et veram concordiam, michique peccatori vitam letitiam et gloriam sempiternam. Amen.

Item gloriose Virgini ejus sancte genitrici talia etiam verba sibi pro me dirigendo, vel me tibi virgo pia, semper me commendo Maria, ut mea servatrix sis, semper auxiliatrix, ac etiam talia mater Dei sanctissima, atque virgo perpetua, offer me tuo filio, in celesti palatio, et similiter ista dulcis amica Dei, rosa vernans, stella decora, tu memor esto mei dum mortis venerit hora. Amen.

lesdiz sains propoux et auxi le honnour bien et accroissement de la dicte yglese » donne et laisse par testament, pour avoir part aux prières, soixante sous de rentes assis sur une maison située près Saint-Vincent, « avec les ménages et ustencilles qui dedans sont (1). »

Beatrix de la Lande, dame de Guihen et de Thouaré, mourut au mois de février 1422, comme l'apprend un acte de fondation du 23 de ce mois. Gilles d'Elbiest, son mari, d'origine flamande, seigneur de Thouaré, chevalier renommé, ami de Jean IV et inscrit au testament de ce prince, capitaine de Vannes en 1391, chambellan du duc et capitaine de Nantes en 1399 et 1415, décéda quelques années après. Les deux époux furent ensevelis sous une table de bronze placée au coin du sanctuaire, du côté de l'Évangile. Elle existait encore en 1746, époque à laquelle elle disparut, de même que beaucoup d'autres inscriptions et dalles funéraires remarquables, lorsqu'on recarrela l'église (2).

Depuis la donation de la comtesse Berthe, en 1075, trois siècles et demi se sont écoulés : nous sommes en 1430. Pendant cette longue période, il n'existe aucune trace de libéralité ou de piété des souverains bretons envers Notre-Dame, bien que la dévotion du peuple nantais augmente et laisse de nombreuses marques de sa ferveur. Mais, durant le x^e siècle, les ducs ne restèrent pas en arrière de leurs sujets, et, pour réparer l'oubli ou l'indifférence de leurs prédécesseurs, s'inscrivirent dans une large part sur la liste des bienfaiteurs de la Collégiale. -

Par lettres patentes du 21 novembre 1430, le duc Jean V fonda le double de la fête de la Présentation de la Vierge, que l'Église célèbre le même jour (3). Le Chapitre entier, tous les employés de la Collégiale, devaient assister aux premières vêpres et vigiles, et le lendemain aux matines, messe solennelle et vêpres, revêtus des plus riches chappes et des plus beaux ornements.

(1) Arch. départ., *Fonds de Notre-Dame*.

(2) Travers, t. III, p. 429.

(3) Le double de la fête de la Présentation, c'est-à-dire les offices du jour célébrés sous le rit double.

Pendant les offices, treize cierges de cire devaient brûler sur l'autel. Deux cents écus d'or, à vingt-deux sous six deniers chacun, représentant deux cents vingt-cinq livres monnaie, à six deniers de loy, et six sous huit deniers de taille, destinés à l'acquisition de dix livres de rente, sont payés au Chapitre, de la part du duc, par Pierre Bernard, miseur de la ville de Nantes. C'était un écu d'or valant vingt-deux sous six deniers par chaque sou de rente ⁽¹⁾.

L'acte de cette fondation ne fut dressé que quatre ans après, le 18 avril 1434, et reçut ce même jour l'approbation de Jean de Malestroit, évêque de Nantes.

C'est aussi le 30 mai suivant que le Chapitre de N.-D. acquit de Gilles de Rays, chevalier, seigneur de Rays et de Pouzauges, maréchal de France, quarante livres de rente sur la maison de la Suze, paroisses de N.-D. et de Saint-Vincent ⁽²⁾, pour la somme de cent vingt-quatre écus d'or, en paiement desquels furent comptés deux cent quarante-trois écus d'or vieux et de bon poids, pesant ensemble trois marcs six onces et demi d'or, et deux cent vingt-cinq livres monnaie courante ⁽³⁾.

Cet homme, à la fois si brave et si dépravé, chanoine de Saint-Hytaire de Poitiers, et se donnant au diable, plongé dans les plus grands désordres et toujours nanti d'une relique de la vraie Croix richement enchâssée dans un précieux reliquaire sur lequel on lisait : SANCTA CRUX PROBATISSIMA, avait donné à Notre-Dame des marques de sa singulière dévotion, en dotant d'une manière splendide le double de la fête de saint Louis.

(1) *Livre des Anniversaires*, folio XIII, verso.

(2) Cet hôtel, aujourd'hui hôtel de la Tullaye, a servi à la chambre des Comptes de Bretagne. Son nom de La Suze lui venait des seigneurs de La Suze de la maison de Craon, dont était la mère de Gilles de Rays, Marie de Craon-La Suze.

(3) Arch. départ., arm. Q., cass. D., n° 5.



ÉTATS DE BRETAGNE

DE 1614.

Les deux lettres qui suivent se rapportent aux États de Bretagne tenus à Nantes en 1614, et au séjour de Louis XIII et de Marie de Médicis dans cette ville, à leur retour du Poitou. Nous les reproduisons avec l'orthographe des originaux, le premier conservé dans les portefeuilles de feu Toussaint Grille d'Angers, et le second découvert dans les archives de M. le duc de La Trémoille.

On ne trouve pas dans la lettre signée par Louis XIII le nom du destinataire, non plus que le lieu et le jour de l'ouverture des États auxquels il était convoqué; mais la formule et la date de la convocation semblent justifier la publication de cette pièce.

La deuxième missive donne des détails très curieux sur le voyage du roi et de sa mère, et sera utilement rapprochée des importants extraits du journal de Jean Heroard, médecin de Louis XIII, publiés récemment par M. de Sourdeval dans les *Annales de la Société académique de Nantes*. Elle a été adressée à Charlotte-Brabantine de Nassau, veuve de Claude de la Trémoille, duc de Thouars, par un de ses principaux coreligionnaires. Gabriel de Polignac, seigneur de Saint-Germain de Clan, de Monroy et de Comporté, gentilhomme ordinaire de la chambre du roi, conseiller en ses conseils d'État et privé, était souvent choisi par les Synodes comme député général des Églises réformées, pour défendre à la cour les droits des Protestants.

P. M.

I.

Mon... (1), j'ay advisé de convocquer extraordinairement les

(1) Les points indiquent des blancs dans l'original.

Estatz de mon pays et duché de Bretagne, et les assigner en ma ville de ... au ... jour de ... prochain; pour, avec l'advis de mes bons serviteurs et subjects, establir promptement en iceluy l'ordre qui y est necessaire, affinque, sur les occurrences qui se présentent, il puisse estre maintenu et conservé en repos et seureté. Et d'aautant qu'il est expediant que vous y assistiez, pour sur ce contribuer ainsy qu'il est en tel cas acoustumé ce qui y sera requis de vostre advis et consentement, je vous ay voulu mander, par cette lettre, de vous trouver en cette assemblée audict lieu et jour, pour l'effect susdict; a quoy m'assurant que vous ne voudriez manquer, pour l'affection que vous portez au bien de mon service et a celuy de mondiet pays, et l'importance dont vous sçavez que ladicte assemblée est à l'un et à l'autre, je ne la vous feray plus longue que pour prier Dieu qu'il vous ayt, mon..., en sa sainete garde.

Escript à Paris, le xxvj^e jour de mars 1614.

LOUIS.

POTIER.

II.

A MADAME LA DUCHESSE DE LA TREMOUILLE, A PARIS.

Madame, monsieur de Seaux ⁽¹⁾ me donna hier ung paquet de la reyne pour monsieur de Bouillon ⁽²⁾, lequel il me prie de luy faire tenir promptement et seurement; ce que je ne voulus pas refuser, quoyque je n'eusse point aucune voye en main pour cet effect. Je le commets donc a la poste, et ose vous en faire l'adresse et vous suplier très humblement, Madame, de luy vouloir envoyer par le moyen que vous aurés le plus a propos. Je ne me puis empescher que je n'aye regret a son retardement, car il me

(1) Antoine Potier, secrétaire d'État.

(2) Henri de la Tour, duc de B., maréchal de France, beau-frère de la duchesse de La Trémoille.

semble qu'il a perdu ung temps fort a propos pour estre a la court.

Le voyage du roy et de la reyne en ses regions a fort bien succedé et reussit tousjours de bien en mieux ; et s'il ⁽¹⁾ eust esté presant, facilement eust-il procuré la reconciliation generale et la reformation qu'ils ont faict paroistre desirer en l'administration des affaires, dont il eust receu grande louange. Cependant le temps passe, et les occasions se perdent.

Leurs Magestés n'ont sejourné que le çamedi et le dimanche a Angers. Le lundi ils en partirent et coucherent a Ancenis, et le mardi arriverent a Nantes, où ils sont resolos de sejourner et assister aux Estats de Bretaigne, qui doivent commencer, ainsi qu'on diet, lundi dixhuictiesme de ce moys. Deux jours auparavant que le roy arrivast a Ancenis, monsieur de Vendosme y estoit, lequel, sentant cela, se retira à Lamballes ; ce qui a esté trouvé bien fort mauvais, notemment parmi cette grande resjouissance et universelle pour la presance du roy, après le quel tout le monde court. Il y a de grandes plaintes pour les inhumanités et cruautés extremes qu'ont commises les troupes de monsieur de Vendosme. Il y a danger que s'il ne vient trouver leurs Majestés, que ses affaires ne se porteront pas bien.

Leurs Magestés ne partiront pas de ce país que ils n'ayent pourveu a la seureté de leurs affaires et de la province ; font estat de partir de ce lieu de demain, qui est çamedi, en huit jours, et s'en retourner par Angers, la Fleche, le Mans et Chartres. Elles sont fort satisfaitte de la reception qu'ils ont eue ès villes huguenottes, et de la fidellité et obeissance qu'on y a faict paroistre, assavoir a Chateleraut, a Loudun et a Saumur, ès quelx lieux la premiere action a esté de sortir les garnisons des villes et chateaux et laisser tout ouvert sans aucune garde ⁽²⁾. Tous les gouverneurs des places de Poitou, tan de l'une que de l'autre opinion, se trouverent a Poitiers, et M. de Rohan de surplus.

(1) Le duc de Bouillon.

(2) V. Bazin, *Hist. de Louis XIII.*

M. d'Espéron partit de là pour s'en aller a Angoulesme et a Cadillac, et emmena bien avec luy deux cents cinquante gentilshommes qui la plus part luy avoient esté amenés a Poitiers par M. d'Ambleville. Avec luy s'en retournerent le conte de la Rochefoucault, M. de Temines et autres, qui estoient de longtemps a la court. Le cardinal de Sourdis s'en retourna a Bordeaux, et M. de Rohan et madame de Rohan a Saint Jehan: On les attend demain en ce lieu. A Angers, les mareschaux de Brissac et de Bois Dauphin se trouverent avec la noblesse d'Anjou et du Mayne en grand nombre. On attend icy dens deux jours toute la Bretagne aux Estats. La feste ne ce passera pas cens dencer le Passepié et le Triori.

J'espere de partir demain pour aller ung peu voir mon domicile, et dens ung mois d'avoir l'honneur de vous baiser les mains et vous tesmoigner, comme je feray toute ma vie par mes actions, que je suis veritablement, Madame, vostre tres humble serviteur.

S^t GERMAIN.

A Nantes ce vendredi 15 aoust 1614.

Ayés agreable, Madame, que monsieur du Couldray aye communication de ce mot. Il n'y a rien a mander que cela.

TABLE DES MATIÈRES

PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE.

ANNÉE 1862.

	Pages.
Amende payée à la comtesse d'Étampes, dame de Clisson, pour injurés contre un de ses serviteurs	71
Deux lettres de Henri IV et de Louis XV.	74
Église royale et collégiale de Notre-Dame de Nantes. Monographie his- torique et archéologique	125, 184
Essai sur les monnaies des Namnètes.	103
États de Bretagne de 1614 (deux lettres, de Louis XIII et de Gabriel de Polignac, seigneur de St-Germain, qui s'y rapportent).. . . .	225
Excursions archéologiques (Notes d') dans le canton de Vertou. . . .	169
Henri IV (lettre de)..	75
Louis XIII (lettre de).	225
Louis XV (lettre de).	75
Monnaies des Namnètes (Essai sur les).	103
Nannètes (des) aux époques celtique et romaine. — II ^e partie. — Chapitre III. — Du Portus Nannetum. — Sous-chapitre IV. Antiquités romaines trouvées à Nantes (<i>suite</i>).. . . .	77
Notice historique et archéologique sur l'église paroissiale de Saint- Saturnin de Nantes.	17
Notre-Dame de Nantes, église royale et collégiale	125, 184
Polignac (Gabriel de), seigneur de Saint-Germain (lettre de).	226
Procès-verbaux (Analyse des).	
Séances du 3 juin 1851 au 7 décembre 1852.. . . .	9
— du 4 janvier 1853 au 2 août 1853.. . . .	68
— du 6 septembre 1853 au 3 mai 1854.. . . .	164

Procès-verbaux (Extrait des).

Pages.

Séances du 1 ^{er} trimestre 1862.	5
— du 2 ^e — —	65
— du 3 ^e — —	101
— du 4 ^e — —	161
Rois (les) à Vannes; représentation bretonne.	57
Saint-Saturnin de Nantes, église paroissiale	17
Vertou (Excursions archéologiques dans ce canton).	169



TABLE DES MATIÈRES

PAR NOMS D'AUTEURS.

	Pages.
MM.	
BIZEUL (de Blain). — Des Nannètes aux époques celtique et romaine; avec quatre planches gravées.	77
DE KERSABIEC. — Deux lettres de Henri IV et de Louis XV	74
GAUTIER (Émile). — Extraits des procès-verbaux.	5, 65, 101, 161
LE LIÈVRE DE LA MORINIÈRE. — Les Rois à Vannes; représentation bretonne.	57
MARCHEGAY (P.) — Amende payée à la comtesse d'Étampes.	71
— États de Bretagne de 1614 (lettres de Louis XIII et de Gabriel de Polignac, seigneur de St-Germain).	225
MARIONNEAU. — Notes d'excursions archéologiques dans le canton de Vertou (Loire-Inférieure); avec une planche lithographiée. . .	169
DE LA NICOLLIÈRE (Stéphane). — Notice historique et archéologique sur l'église paroissiale de Saint-Saturnin de Nantes; avec un plan lithographié.	17
— Église royale et collégiale de Notre-Dame de Nantes; avec une planche lithographiée.	125, 184
— Analyse des procès-verbaux.	9, 68, 164
PARENTEAU (F ^e). — Essai sur les monnaies des Nannètes; avec trois planches lithographiées.	103

